



MEMOIRES
ET AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ

Qui s'est retiré du monde.

NOUVELLE EDITION

Revûe & considérablement augmentée sur quelques
Manuscrits trouvés après sa mort.

TOME I.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris

Chez { MARTIN , rue S. Jacques.
DESAIN & SAILLANT , rue Saint
Jean de Beauvais.
POIRION , rue S. Jacques.
DURAND , rue du Foin.
HOCHEREAU , } Quai de Conti.
PISSOT }

M. DCC. LVI.

281757
23 . 1 . 33

PQ

2021

M5

1756

t.1



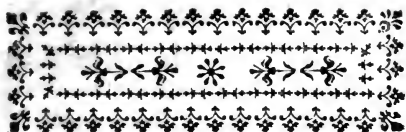
A V I S

DE L'ÉDITEUR.

CEt Ouvrage me tomba , l'Automne passé , entre les mains , dans un voïage que je fis à l'Abbaïe de . . . où l'Auteur s'est retiré. La curiosité m'y avoit conduit. J'étois bien aise de connoître un homme si digne de compassion par ses malheurs , & si estimable par la fermeté d'ame avec laquelle il les a supportés. Tous ceux qui ont quelque commerce avec les Peres... ne sçauroient ignorer le nom de cet illustre Avanturier : je serai néanmoins fidele à la promesse que je lui ai faite , de ne le pas placer à la tête de son Histoire. Je ne l'ai obtenu de lui qu'à cette condition ; & l'honneur ne me permet pas d'y manquer. On verra, dans les divers événemens de sa vie , de nouveaux exemples de l'inconstance ordinaire de la fortune ; & l'on admirera qu'un homme ait pu trouver assez de ressources dans son courage & dans sa vertu , pour se soutenir parmi tant d'agitations. Une félicité constante , ou des malheurs continuels , sont une épreuve trop équivoque de la grandeur d'ame : on s'accout

sume à ce qui dure toujours : & souvent ce qui paroît une marque de vertu , n'est qu'un pur effet de l'habitude. Mais lorsqu'on a passé successivement par tous les degrés du bonheur & de l'adversité , lorsqu'on a senti les extrémités du bien & du mal , de la douleur & de la joie , on a fait ses preuves , pour ainsi dire , & ce mélange distingue véritablement les caractères héroïques , parce qu'il faut autant de force pour soutenir le plaisir avec modération , que pour résister invinciblement à la peine. Au reste , quoique Monsieur... soit encore plein de vie & de santé , on peut dire , sans blesser sa modestie , qu'il a été dans sa jeunesse un des hommes de France les mieux faits , & du meilleur air. Je lui ai entendu rendre cette justice par plusieurs personnes qui l'ont connu , il y a plus de 35 ans : il est encore , malgré son grand âge , d'une figure très-prévenante , & du caractère le plus aimable du monde. Si l'on trouve dans cette histoire quelques aventures surprenantes , on doit se souvenir que c'est ce qui les rend dignes d'être communiquées au Public. Des événemens communs intéressent trop peu , pour mériter d'être écrits. Le stile est simple & naturel , tel qu'on le doit attendre d'une personne de Condition , qui s'attache plus à l'exaëtitude de la vérité , qu'aux ornemens du langage.

MEMOIRES



MEMOIRES

D U

MARQUIS DE ***.

LIVRE PREMIER.

JE n'ai aucun intérêt à prévenir le Lecteur , sur le récit que je vais faire des principaux événemens de ma vie. On lira cette Histoire , si l'on trouve qu'elle mérite d'être lûë. Je n'écris mes malheurs que pour ma propre satisfaction : ainsi je serai content , si je retire , pour fruit de mon Ouvrage , un peu de

Tome I.

A

tranquillité dans les momens que j'ai dessein d'y employer.

Carminibus quero miserarum obliviam rerum.

*Premia si studio consequar ista , sat est. **

La naissance & les grands biens ne sont pas toujours des moyens d'être heureux. On peut mener , avec l'un & l'autre , une vie très-malheureuse , quand on a le cœur formé d'une certaine façon. Je n'expliquerai point aisément ce que j'entens , par cette certaine façon dont on peut avoir le cœur formé ; mais on le comprendra sans peine , en lisant les tristes accidens de ma vie. Je sors d'une Maison illustre , & qui a produit de grands hommes. Mes ancêtres étoient établis, depuis plusieurs siècles , dans une Province voisine de

* Ovide.

*DU MARQUIS DE ***. 3*

La France, & qui a passé enfin sous sa domination, après avoir été long-tems sous celle d'Espagne. Ce changement de Maître fut embarrassant pour eux. Comme ils avoient des établissemens considérables au service du Roi d'Espagne, ils se trouverent dans la nécessité, ou d'y renoncer, ou de perdre leurs biens, qu'ils ne pouvoient conserver en portant les armes contre la France. Mais enfin la fidélité qu'ils crurent devoir à leurs premiers engagements, les détermina à devenir tout-à-fait Espagnols. De quatre freres, il n'y eut que le second qui se sentit le cœur François, & qui vint offrir ses services au Roi Louis XIV. Il en fut reçu comme il l'espéroit. Dès la premiere campagne, il eut une Compagnie de Cavalerie. Sa bonne fortune lui

procura plusieurs occasions de se distinguer , dont il sçut profiter avec tant d'honneur , qu'il se vit bientôt à la tête d'un Régiment , avec l'estime de la Cour & de toute l'armée. Il continua de servir pendant plusieurs années ; jusqu'à ce qu'il vînt à songer qu'étant le seul héritier de sa Maison dans le Royaume , l'amour qu'il devoit à son nom l'obligeoit de ne pas le laisser éteindre dans sa personne. Cette réflexion lui fit prendre le parti de quitter entièrement le service , & de se retirer dans sa Province, pour y faire choix d'une Epouse. Il se présenta au Roi , & lui apprit , en remettant son emploi , par quels motifs il se déterminoit à la retraite. Louis XIV. plein de cette bonté généreuse qu'il a toujours fait paroître pour les Officiers qui l'avoient bien

*D U M A R Q U I S D E ***.* §
servi , lui permit de vendre son
Régiment , & d'en tirer tout l'ar-
gent qu'il pourroit. Il partit fort
satisfait de la Cour , & se rendit
dans sa Province , où il épousa
bientôt une personne de qualité
& de mérite , qui lui apporta un
bien considérable. Le sien l'étoit
aussi , depuis la renonciation vo-
lontaire de ses freres. Ainsi il se
vit en état de soutenir son nom ,
& de lui donner un nouveau lus-
tre , si le Ciel bénissoit son maria-
ge. Il se fit appeller le Comte
de..... c'est le nom que les Aî-
nés de notre Maison ont toujours
porté ; & se voyant un fils dès la
premiere année , il lui donna ce-
lui de Marquis de..... qu'il avoit
porté lui - même jusqu'alors. Sa
Femme eut le malheur de perdre
la vie , en le mettant au monde.
Comme ce fils est mon Pere , il

est nécessaire de m'étendre un peu plus sur ce qui le regarde , parce que les aventures de sa vie ont été la source de toutes les miennes.

Mon Grand - pere ne négligea rien pour l'éducation d'un fils si cher , & il eut la satisfaction de le voir répondre à ses espérances. Il l'envoia de bonne heure à Paris. Ses progrès furent prompts dans toutes les sciences , & particulièrement dans les exercices qui conviennent aux personnes de qualité. Il s'y distingua si glorieusement , que le souvenir s'en conservoit encore à l'Académie , lorsque j'y fus envoyé au bout de vingt ans. Après s'être formé heureusement pour tout ce qui regarde l'esprit & le corps , il acheva de se polir dans le commerce des plus honnêtes gens de Paris & de la Cour. Il passa ainsi quelques ans

*DU MARQUIS DE ***.* 7

nées, fans autre occupation que celle de s'instruire & de se donner du plaisir. Heureux s'il eût sçu profiter de l'estime où il étoit déjà dans le monde ! Mais la fortune lui préparoit des obstacles, que tout son mérite ne lui put faire surmonter.

Le Comte, charmé d'apprendre, par les lettres de ses amis, les belles qualités d'un fils qui lui tenoit lieu de tout, ne put résister à l'impatience de le revoir. Il lui écrivit de se rendre promptement près de lui. Le Marquis revint, & trouva, en arrivant au Château, toute la Noblesse voisine, que la nouvelle de son retour y avoit assemblée. Il fut reçu comme on peut se l'imaginer. Son mérite lui gagna d'abord l'estime & l'amitié de tout le monde. Il y avoit, parmi cette Noblesse, un

Gentilhomme attaché particulièrement à mon Grand-pere. C'étoit un cadet d'une fort bonne Maison de Normandie, qui avoit été son Lieutenant, lorsqu'il n'étoit encore que Capitaine de Cavalerie. Un service important, qu'il en avoit reçu dans une bataille, le lui avoit rendu si cher, qu'il prit soin de sa fortune, lorsqu'il fut dans un poste plus élevé. Mais comme il ne put alors satisfaire entièrement l'envie qu'il avoit de lui faire du bien, il lui proposa un autre parti, qui fut de le suivre, lorsqu'il quitta le métier de la guerre, avec parole de lui faire passer, dans quelque une de ses Terres, une vie douce & honorable. Le Chevalier, qui se trouvoit sans biens, accepta volontiers cette offre; & mon Grand-pere la remplit d'une manière

bien généreuse. Il lui abandonna , pour toute sa vie , le revenu d'une Terre , qui étoit voisine de celle où il faisoit lui-même sa demeure. Il fit meubler pour lui la Maison Seigneuriale , qui étoit d'ailleurs en fort bon état. Il ne se borna point là : il l'engagea à prendre une Epouse ; & ce fut lui-même qui négocia ce mariage , après lui avoir promis que s'il lui venoit des enfans , il en auroit soin comme des siens. Le Chevalier en eut deux ; mais l'aîné , qui étoit un garçon , mourut dans le premier âge. Il ne lui resta qu'une fille fort aimable , qui avoit seize ou dix-sept ans , lorsque mon Pere revint de Paris.

On s'imagine bien que parmi ceux qui s'empresserent de lui faire honneur , le Chevalier ne fut pas des plus lents. A peine les pre-

miers jours furent passés, qu'il lui proposa une partie de chasse, dans les grandes forêts, qui sont le principal bien de notre Maison. Son dessein étoit de le ramener par la sienne, où il faisoit préparer un magnifique souper. Sa fille, qui n'avoit pas encore vû mon Pere, & qui brûloit d'envie de le voir, sur ce qu'elle avoit appris de son mérite, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit servir à la faire paroître avec avantage. Elle fit plus; elle se mit dans un carosse avec quelques-unes de ses amies, & se fit mener vers le lieu de la chasse, sous prétexte qu'elle vouloit prendre sa part du plaisir. Je ne sçais s'il n'entroit pas déjà, dans cet empressement, quelque inclination pour mon Pere, & quelque desir de lui en inspirer pour elle; mais, si ce fut-là son des-

Jein , elle y réussit plus promptement qu'elle ne pouvoit l'espérer. Les chasseurs s'étoient dispersés dans la forêt. Le Marquis fut un des premiers que le hazard conduisit vers le carosse. Il l'aborda ; & si ses premiers regards lui firent une conquête de la fille du Chevalier , il devint lui-même la sienne en un instant. Jamais passion ne fit de plus prompts progrès dans une ame. Je lui ai entendu dire bien des fois qu'il n'avoit rien aimé sérieusement jusqu'alors , & que se sentant tout d'un coup si excessivement touché, il en avoit frémi , comme par un pressentiment secret des peines que l'amour alloit lui causer. Mais toutes ses réflexions furent trop foibles contre le penchant de son cœur. Il ne trouva , dans toute la soirée , que de nouvelles raisons

de s'enflammer davantage , & il sortit de cette maison le plus passionné de tous les hommes.

Qu'il me soit permis de faire quelques réflexions , sur cette première époque de nos infortunes domestiques. C'est un soulagement que je ne puis refuser à ma douleur , & que je prie le Lecteur de m'accorder quelquefois dans cet ouvrage. Personne n'est plus persuadé que moi de la réalité d'un premier crime , qui a rendu tous les hommes coupables , foibles & malheureux. C'est le fondement du Christianisme , & je ne vois rien de mieux établi. Mais si , par un effet de ce premier crime , toutes nos passions font de nous , & ont leur source dans notre propre cœur , pourquoi ne sommes - nous pas portés également vers tout ce qui en peut être

*DU MARQUIS DE ***. 13*

l'objet ? J'explique ma pensée. Pourquoi , par exemple , tandis que le penchant général que nous avons pour les femmes n'a qu'un certain degré de force , une passion particulière dont nous sommes atteints tout d'un coup , en a-t-elle quelquefois infiniment davantage ? Il me semble qu'un sentiment d'amour, qui naît avant la réflexion, ne sçauroit avoir plus d'étendue que ce qu'on appelle communément la concupiscence. Or la concupiscence , à l'égard des femmes , n'est que ce penchant général que nous avons pour elles. Je voudrois conclure de là , que les passions extraordinaires , telles que fut celle de mon Pere , ont quelqu'autre principe , qui se joint au dérèglement causé par le péché d'origine. La Providence les permet , pour des fins qui ne

nous sont pas toujours connues , mais qui sont toujours dignes d'elle. Cette pensée n'a rien d'offensant pour la sainteté de Dieu : car enfin l'amour ne nous rend point criminels , lorsque l'objet est légitime , & qu'il ne fait point négliger ce que nous devons au Créateur. Il suivroit seulement de l'opinion que je propose , qu'au lieu de maltraiter un fils qui se trouve atteint tout d'un coup d'une passion excessive , & de le vouloir guérir par la rigueur , un Pere devroit recourir à des remedes plus doux , pour éviter les suites funestes que la violence produit presque toujours.

Mon Pere eût été trop heureux , si le sien eût été capable de cette réflexion. Mais l'ambition ne lui permit point de la faire sitôt ; & l'on verra qu'il étoit trop tard ,

lorsqu'il la fit. Le Chevalier s'aperçut bientôt de ce que le Marquis avoit dans le cœur, par l'assiduité de ses visites, & par mille manieres tendres, qui trahissent toujours les Amans. Il se trouva d'abord dans un grand embarras. Il avoit assez d'expérience pour juger que la passion du jeune homme étoit extrême, & il y trouvoit son compte pour l'intérêt de sa fille; mais il étoit généreux, & l'honneur ne lui permettoit pas d'abuser de la foiblesse du fils de son bienfaiteur. Le parti qu'il prit, fut de s'en ouvrir à mon Grand-pere, & de lui demander de quelle maniere il vouloit qu'il se conduisît. Il en reçut une réponse honnête, & telle que la méritoit son désintéressement. Mais la premiere chose que fit le Comte fut de faire appeller son fils, & de lui

demander à quoi il pensoit , de s'amuser à faire l'amour dans un village , lorsqu'il ne devoit penser qu'à se distinguer dans le monde , & à commencer l'ouvrage de sa fortune. Le Marquis , sans rien déguiser , lui fit l'aveu de son attachement ; mais il l'assura que l'amour qu'il avoit pour la gloire n'en souffriroit rien , & qu'il espéroit en donner des preuves , s'il vouloit lui procurer de l'emploi pour la premiere campagne. Cette réponse ne satisfit point le Comte ; il voulut absolument qu'en attendant l'ouverture de la campagne , le Marquis retournât à Paris. Son dessein étoit de l'éloigner de sa Maîtresse. Cet ordre parut si dur au jeune Amant , qu'il ne put s'empêcher de témoigner sa répugnance à obéir. Je vois bien ce qui t'arrête , lui dit

mon Grand-père , qui étoit fort absolu , & même un peu emporté ; ce n'est pas moi , c'est ta Maîtresse : mais tu te flattes, si tu crois que j'approuverai ton fol amour , & que je souffrirai que tu l'entretiennes sous mes yeux : en un mot, je te laisse deux partis à prendre , & n'attens pas que je puisse changer ; choisis , de partir dans deux jours , ou de ne plus voir la fille du Chevalier.

Un coup de foudre auroit moins abbatu le pauvre Marquis. Le respect qu'il avoit pour son Pere l'arrêta quelques momens ; mais sa passion étoit trop forte pour céder. Il fit part de sa douleur à son Amante , & il la trouva aussi affligée que lui. Le Chevalier , à qui mon Grand-pere avoit laissé voir qu'il n'approuvoit pas cette passion , avoit déjà fait défense , à sa

filles , de marquer le moindre retour pour la tendresse du Marquis. Les deux Amans se vengerent de cette conduite , qui leur parut une injustice , par des sermens réitérés de s'aimer toujours. Cependant le Comte fit réflexion que malgré l'autorité paternelle , il auroit peut-être peine à se faire obéir de son fils. Pour se délivrer de cette inquiétude , il résolut de marier la fille du Chevalier , & de lui faire assez de bien pour lui procurer un parti avantageux. Il proposa la chose au Chevalier , qui y consentit avec reconnoissance. Il ne fut pas difficile de lui trouver un Mari. Les conditions furent acceptées en peu de tems , & le jour marqué pour la cérémonie. Quel fut le désespoir du Marquis à cette funeste nouvelle ! Il ne pouvoit être égalé que par ce

lui de sa Maîtresse. Ils se virent pour déplorer leur sort ; & se trouvant l'un & l'autre plus aimables que jamais , ils firent de nouveaux sermens de s'être toujours fideles. Cependant quel moien d'éviter le malheur qui les menaçoit ! Ils crurent qu'il ne leur en restoit plus d'autre que la fuite ; & ils s'y résolurent , dans le dessein de se lier par les nœuds du Sacrement, lorsqu'ils seroient en sûreté. Dès le même jour , mon Pere affecta une grande tranquillité , pour réussir mieux dans ses mesures. Il emprunta secrettement des sommes considérables de ses amis & de quelques fermiers ; il s'ouvrit de tout à son valet de chambre , qui étoit un garçon fidele & de bon sens : il lui donna ordre de faire secrettement les apprêts nécessaires. Enfin lorsque tout fut disposé

pour son départ , il se mit dans sa chaise , comme s'il n'eût eu dessein que d'aller voir un ami ; & il se rendit le soir chez sa Maîtresse , qui l'attendoit , comme ils en étoient convenus , & qui s'abandonna à sa conduite pour se sauver ensemble à la faveur de la nuit , & sous les auspices de l'amour.

Ils prirent le chemin de la Frontière , qui n'est éloignée que de quelques lieues ; de sorte qu'ils se trouverent hors du Roiaume , lorsque le jour vint les éclairer. Dans un pays qui n'est point sujet aux Loix Françoises , ils se firent marier sans peine par le Curé du premier village où ils s'arrêtèrent. Ils commencerent alors à vivre en Epoux : mais comme il importoit au Marquis de ne pas demeurer long-tems dans un lieu où il pou-

voit être reconnu , ils allerent droit à N..... grande ville & bien peuplée , dans l'espérance d'y vivre avec plus de liberté. Ils changerent de nom en arrivant , & se firent appeller Monsieur & Madame de Montjeu. Après avoir passé quelques jours dans une hôtellerie , ils louerent un appartement meublé, chez un riche Négociant, qui avoit encore plus de probité que de richesses , & dont l'amitié fut dans la suite très-avantageuse à mon Pere. Ce fut-là qu'ils commencerent à goûter les douceurs d'un amour tranquille ; & loin que l'habitude de se voir ait jamais pû le diminuer , il ne fit qu'augmenter sans cesse jusqu'à la fin de leur vie. Ma naissance en fut le premier fruit. Je vins au monde le 7 d'Avril 16..... J'y fis mon entrée d'une maniere plaisante ,

& qui mérite d'être rapportée. Ma Mere fut saisie si subitement de ses premieres douleurs , qu'on n'eut point le tems de faire venir l'Accoucheuse. Sa femme de chambre, & la Brie, le fidele valet de mon Pere , en firent l'office ; mon Pere lui-même fut obligé d'y prêter quelques secours ; & grace à leur adresse, ma Mere, ni moi, n'en ressentîmes aucun accident fâcheux. Je fus adoré dans notre petite famille. Mon Pere m'appelloit l'enfant de son amour. Il ne pouvoit me perdre un moment de vûe sans inquiétude ; & lorsqu'il étoit à la maison , ses yeux étoient presque toujours attachés sur son épouse & sur son fils.

Quelques mois avant ma naissance , il avoit envoyé la Brie en France pour s'informer secretement de l'effet que sa fuite avoit

produit , & de la disposition où mon Grand-pere étoit à son égard. La Brie étoit revenu avec les nouvelles les plus affligeantes. Mon Grand-pere , qui avoit toujours été d'une humeur fort vive , & que son grand âge ne rendoit pas plus modéré , avoit donné des marques furieuses de colere à la premiere nouvelle du départ & de l'enlèvement. Lorsqu'il fut las de ces témoignages extérieurs d'emportement & de fureur , le ressentiment de son cœur n'en fut pas moindre. Désespéré de voir tous les projets, qu'il avoit formés pour la grandeur de sa Maison , & auxquels il avoit tout rapporté depuis son mariage , s'en aller en fumée par la mauvaise conduite de son fils , il entra dans une rage qui ne peut être exprimée ; & il protesta à ses amis , qu'il souhai-

toit, pour mourir content, de pouvoir tuer ce fils ingrat de sa propre main. La première marque qu'il lui donna de sa haine, fut de le deshériter par un Acte authentique. Ensuite, pour le mieux punir, il pensa à se remarier, & il jeta les yeux sur une fille assez jolie, qui n'avoit gueres plus de dix-huit ans. Il en eut deux enfans, malgré son grand âge. Ces nouvelles chagrinerent extrêmement mon Pere. Quoiqu'il se fût assez attendu que la colère du Comte ne manqueroit pas d'abord d'éclater, il ne s'étoit pas imaginé qu'il en pût jamais venir à de telles extrémités, & il avoit toujours fait fond sur le retour de sa tendresse, après ses premiers transports. Il ne pouvoit penser, sans une extrême douleur, qu'il étoit l'objet de toute la haine, & peut-

peut-être de la malédiction de celui dont il tenoit la vie. Mille idées effraiantes venoient l'affiéger du côté de l'avenir. Il considéroit quel alloit être le sort de sa femme , de son fils & peut-être de plusieurs autres enfans , qu'il n'étoit point en état d'entretenir selon leur condition. Il n'avoit lui-même que vingt ans. Où trouver des ressources contre les nécessités d'une longue vie ? Ces cruelles inquiétudes l'agitoient si vivement , qu'il n'étoit pas toujours le maître de les tenir renfermées dans son cœur , & qu'il en paroissoit malgré lui quelque chose sur son visage. Lorsque sa Mere s'appercevoit de son trouble , il s'efforçoit de prendre un air plus tranquille , pour lui cacher des peines qu'elle auroit partagées , si elle en eût connu la cau-

se ; & il lui reprochoit tendrement de s'allarmer mal-à-propos. Mais il n'eut point tant de réserve avec un intime ami , qu'il s'étoit fait depuis son séjour à N.... C'étoit le Négociant , chez lequel j'ai dit que nous étions logés. Il s'appelloit Monsieur Puger , & mon Pere se tenoit fort assuré de sa droiture & de sa discrétion. Un jour qu'ils étoient ensemble à la promenade , & que cet honnête homme lui eut demandé le sujet de cette profonde tristesse où il le voioit souvent ; il ne fit pas difficulté de lui raconter son aventure , sans prendre d'autre précaution que de lui cacher son nom & le lieu de sa naissance. Il ne lui déguisa pas même l'embarras où il appréhendoit de tomber , par rapport à sa petite famille , ni tout ce qu'il envisageoit de triste du

côté de l'avenir. Ce discours attendrit Monsieur Puget, qui avoit le cœur excellent. Il fit des reproches à mon Pere, de ne l'avoir pas jugé plutôt digne de sa confiance ; il témoigna prendre un intérêt sincere à son infortune, & il finit en l'assurant qu'il vouloit partager avec lui ses richesses, qui passaient pour être immenses. Je ne suis point marié, ajouta-t-il, vous me tiendrez lieu d'un enfant chéri : j'ai assez d'années pour être votre Pere, & je m'estimerai très-heureux, si vous me permettez de vous regarder désormais comme mon fils.

Dans la surprise de l'entendre, mon Pere fut quelque tems à chercher sa réponse. Enfin il reprit la parole, pour exprimer sa reconnoissance à un ami d'une trempe si rare. Il lui dit que son

dessein , en lui exposant l'état de sa fortune , n'avoit point été de s'attirer une marque d'affection si peu commune ; que s'il lui demandoit quelque chose , c'étoit seulement de la tendresse , & un peu de compassion pour ses peines : qu'au reste , en se ménageant comme il faisoit depuis son arrivée , il comptoit d'être en état pendant quelques années de ne pas craindre la misère , parce qu'il avoit eu la précaution de recueillir quelque argent avant son départ : qu'il espéroit que le Ciel lui feroit naître l'occasion de s'employer à quelque chose , soit à la guerre , où sa naissance & son courage lui pourroient attirer quelque distinction , soit dans quelque autre rencontre , qu'il ne prévoioit point , mais qu'il osoit espérer de la bonté du souverain

Maître , qui n'abandonne jamais l'innocence malheureuse. Je vois bien , repartit Monsieur Puget , que vous ne me jugez pas digne de l'honneur que je vous demandois : je ne m'en plains point , pourvû que vous soiez persuadé que mes offres venoient d'estime & d'amitié. Voici une autre maniere de vous rendre service , que vous goûterez peut-être davantage. Je fais un trafic considérable , qui m'a rendu riche en peu d'années ; il faut que vous preniez part à mon commerce. Ne croiez pas que je veuille faire de vous un Marchand. Vous me confierez une partie de votre argent , & vous vous reposerez sur moi du soin de le faire valoir. Une offre de cette nature ne pouvoit être refusée : mon Pere l'accepta. Il mit entre les mains de

Monsieur Puget deux mille écus , qui étoient à peu près le tiers de l'argent qui lui restoit. Son bonheur , ou plutôt , le zele de son généreux ami fut tel , que dès la premiere année ces deux mille écus lui en valurent quatre autres mille. Il retira alors les six mille livres , & laissa dans le commerce les douze cens pistoles qu'il avoit gagnées. Elles multiplierent de telle sorte par les soins de Monsieur Puget , qu'un si prompt accroissement ne me parut pas vraisemblable , lorsque je fus en âge d'en prendre connoissance ; & j'ai cru jusqu'aujourd'hui, quoique cet illustre Négociant nous ait toujours protesté le contraire , qu'il y mettoit du sien, lorsqu'il apportoit à mon Pere des sommes si considérables.

Ce changement , dans notre

fortune , nous en fit mettre aussi dans notre maniere de vivre. Le nombre de nos domestiques fut augmenté , & notre table servie avec plus d'ordre-& d'abondance. Pour moi , qui commençois à sortir de l'enfance , on me donna un laquais , qui eut ordre de me suivre en tous lieux. Mon Pere & ma Merè étendirent leurs connoissances dans la ville , & furent reçûs avec agrément chez tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction. Ce n'est pas qu'ils n'y fussent déjà connus : car , soit qu'il fût échappé quelque indiscretion à M. Puget ou à la Brie , soit que leur figure , & certain air que les personnes de distinction ne sçau-roient déguiser , les eût trahis , ils passoient publiquement dans la ville pour deux jeunes Amans d'une naissance illustre , qui avoient

été forcés de quitter le Royaume par quelque aventure amoureuse. Cette idée ne leur fut pas désavantageuse ; elle leur avoit déjà procuré la compassion de tout le monde , lorsqu'une connoissance plus particuliere de leur mérite leur en attira l'estime. Nous passions donc la vie assez agréablement : mais nous ne trouvions nulle part plus de plaisir que dans notre propre maison. Mon Pere avoit une tendresse & des complaisances pour ma Mere , qui augmentoient tous les jours. Pour moi , j'avois la compagnie de ma sœur , que j'aimois à l'adoration. Elle étoit née un an après moi. Nous étions à peu près de la même grandeur , & de la même portée de raison. Il n'y eut peut-être jamais d'amitié si tendre & si parfaite que la nôtre. Je puis dire

aussi que nous avions tous deux quelque chose d'aimable, & toute la ville en jugeoit comme nous. Ce n'est pas blesser la modestie que de me représenter à mon Lecteur sous une figure avantageuse, puisque je parle d'un tems fort éloigné. Nous faisons, ma chere sœur, & moi, l'admiration de tous ceux qui nous connoissoient. J'ai encore le portrait de mon aimable Julie si bien gravé dans le cœur, depuis plus de trente ans que je l'ai perdue, que je trace-rais ici sans peine les charmes de son visage, de sa taille & de son esprit, si ces sortes de descriptions ne convenoient plus à un Roman, qu'à une histoire sérieuse.

On nous élevoit avec un soin & des attentions incroyables. Mon Pere s'appliquoit lui-même à nous

former les manieres & les sentimens , tandis que les meilleurs Maîtres nous apprenoient la danse , la musique , & l'histoire. J'allois en classe chez les Peres Jésuites ; mais il ne se reposoit pas tellement sur eux de mon instruction , qu'il ne veillât sur mon travail. Il prenoit plaisir à me faire lire en sa présence les Epîtres & les Satyres d'Horace , & les Ouvrages Philosophiques de Cicéron. C'étoient les Auteurs de l'Antiquité , pour lesquels il avoit le plus d'estime & de goût. Il m'en faisoit remarquer les beautés. Il étendoit leurs pensées par ses réflexions , pour me les imprimer mieux dans l'esprit. Je profitai si bien de ses leçons , que je l'emportai sur tous mes condisciples pendant les cinq ans d'Humanité. Quand je fus arrivé à la Philoso-

phie, il se chargea de m'enseigner cette partie qu'on nomme la Morale. Il le fit, non pas de cette maniere sèche & stérile, dont on le fait dans les Ecoles; mais en me mettant devant les yeux tout ce que la raison, éclairée des lumieres du Christianisme, fournit de plus propre à former les mœurs, & à nous rendre véritablement sages & heureux. Il voulut que ma sœur fût présente à toutes les leçons qu'il me donna sur cette importante matiere, afin qu'elle en pût tirer le même fruit que moi. Elle ne se fit pas presser, parce qu'elle aimoit naturellement tout ce qui peut servir à éclairer & à polir l'esprit. Après la Philosophie, je fis une année de Mathématique, & je finis par-là le cours de mes études.

J'étois alors dans ma dix-sep-

zième année , & Julie dans sa seizième. C'étoit l'âge où mon Pere attendoit impatiemment que nous fussions arrivés , pour exécuter un dessein qu'il méditoit depuis long-tems. Quoiqu'il parût assez tranquille , depuis que le zele de M. Puget l'avoit mis en état de vivre suivant sa condition, il étoit dévoré dans le fond de l'ame par un chagrin secret qui ne lui laissoit point de repos. Le souvenir d'un Pere irrité lui revenoit sans cesse à l'esprit ; & il ne pouvoit soutenir cette affligeante idée. Il n'avoit pas manqué d'envoyer la Brie en France , tous les six mois , pour s'assurer que mon Grand-pere étoit encore en vie , & se conserver ainsi l'espérance de rentrer quelque jour dans ses bonnes graces. Il avoit eu cent fois la pensée de lui écrire , ou

de s'aller jeter à ses pieds ; mais la connoissance qu'il avoit de son humeur inflexible , & les terribles excès où le Comte s'étoit porté contre lui , l'avoient toujours retenu , dans la crainte de l'aigrir peut-être encore plus par sa présence ou par ses lettres. Lorsqu'il se vit deux enfans , & qu'à mesure que nous avancions en âge , il crut découvrir en nous quelques bonnes qualités, il résolut de nous employer , ma sœur & moi , à sa réconciliation. J'étois , à dix-sept ans , d'une taille assez avantageuse : ma sœur étoit , comme j'ai déjà dit , d'une figure à s'attirer tous les regards. Il nous crut en état d'entrer dans ses desseins ; & il nous prit un jour en particulier pour nous en faire l'ouverture.

Il commença par nous apprendre notre naissance , & le vérita-

ble nom de notre Maison , que nous avions toujours ignoré. Nous en eûmes une joie extrême ; car l'ignorance où l'on nous tenoit là-dessus , nous avoit affligés ; & quoique la curiosité nous eût portés plusieurs fois à en demander quelque chose à mon Pere , le respect nous avoit toujours retenus. Ensuite il nous raconta l'histoire de son amour , de sa fuite & de son mariage , la colere du Comte son Pere , les suites qu'elle avoit eues ; & tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici dans ces Mémoires. Il nous communiqua le dessein qu'il avoit de nous envoyer en France , pour travailler à remettre la paix dans la famille. Enfin il nous demanda si nous n'entreprendrions pas volontiers ce voyage , dont le succès nous devoit être aussi avantageux qu'à lui.

Je répondis qu'ayant un empire absolu sur nous, il ne devoit point douter de notre obéissance, surtout pour une entreprise de cette nature, où notre inclination nous porteroit encore plus que ses commandemens. Ma sœur fit à peu près la même réponse : c'est assez, reprit-il, en nous embrassant tendrement ; je ne me défiois point de votre bon naturel. Vous partirez donc incessamment ; je vais faire part à votre Mere de notre résolution, & donner ordre qu'on prépare ce qui est nécessaire pour votre départ. Il nous quitta ; & nous demeurâmes, Julie & moi, fort satisfaits de tout ce que nous venions d'entendre. Ma Mere ne le fut pas tant, lorsqu'elle eut appris notre projet. La tendresse infinie qu'elle avoit pour nous, lui faisoit tout craindre d'un voiage

qui alloit nous séparer d'elle. Tout ce que nous pûmes lui dire , pour la rassurer , ne diminua point ses craintes ; elle trembloit , comme si elle eût prévu une partie du cruel malheur qui devoit nous arriver. Nous ne laissâmes point de partir quelques jours après. Mon Pere me donna la Brie , en qui il avoit une entiere confiance ; & je pris avec lui Scoti , qui me servoit depuis plusieurs années. Ma Mere donna sa femme de chambre à ma sœur. Nous nous mîmes dans une berline à quatre chevaux , la femme de chambre avec nous. La Brie & Scoti étoient à cheval.

Nous fîmes la route heureusement , & nous arrivâmes à la belle Terre de mon Grand-pere , après cinq jours de marche. Nous étions convenus , ma sœur & moi , de la maniere dont nous nous y pren-

ditions pour l'aborder , & pour découvrir ses sentimens avant que de nous faire connoître. Nous ne jugeâmes point à propos d'aller descendre au Château : nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie , d'où j'envoiai Scoti , pour sçavoir si Monsieur le Comte pouvoit recevoir la visite de deux jeunes personnes de qualité , qui passoient par ses Terres. On lui fit une réponse civile. Nous nous rendîmes aussitôt au Château. On nous introduisit dans une salle basse , où nous trouvâmes M. le Comte seul. Je fus frappé d'abord de la ressemblance , que je crus remarquer entre ses traits & ceux de mon Pere. Quoiqu'il n'eût gueres moins de soixante & dix ans , il étoit encore frais , droit & vigoureux. Nous lui fîmes une révérence fort profonde. Je lui dis que l'honneur

que nous avions , ma sœur & moi , d'être connus particulièrement d'une personne qui le touchoit de fort près , nous procuroit celui de lui présenter nos civilités respectueuses ; que devant faire le voiage de France , & ayant offert nos services à M. le Marquis de.... il nous avoit chargés de.... Que me dites - vous ? Monsieur , s'écria - t - il en m'interrompant. Mon fils vit-il encore ? Est-il possible qu'il vive , & que depuis dix-huit ans il ne m'ait pas donné la moindre marque qu'il se souviene de moi ? Ah le fils dénaturé ! Me suis-je trompé dans l'opinion que j'ai toujours eue de lui ? & n'ai - je pas fait encore trop peu pour punir un tel monstre ? Si vous voulez m'obliger , Monsieur , continua-t-il , vous ne me parlerez pas davantage de ce fils in-

grat ; je l'abandonne à sa mauvaise destinée : ce qui n'empêche point que je ne vous voie chez moi , vous & Mademoiselle votre sœur , avec beaucoup de satisfaction , & que je ne sois très-sensible à l'honneur que vous me faites.

Je ne m'étois pas attendu , Monsieur , repris - je en affectant de l'étonnement , que la commission dont je me suis chargé vous dût être désagréable. C'en sera une bien fâcheuse pour moi , que de rapporter à Monsieur votre fils ce que je viens d'entendre de votre bouche. Brûlant , comme je l'ai vû , de se remettre dans vos bonnes graces , il mourra de douleur lorsque cette espérance lui sera ôtée ; ou si le ciel lui conserve la vie , ce sera pour en traîner une bien languissante & bien malheu-

reuse. Cependant, Monsieur, j'ose dire que Monsieur votre fils méritoit une autre sort. Il est inconcevable qu'avec tant de mérite & l'honneur d'être né de vous, il puisse lui manquer quelque chose pour être heureux. C'est un exemple étrange de la bizarrerie de la fortune ; mais il n'est pas croiable que cela puisse durer. Pour moi, sur ce que je commence à voir aujourd'hui de vos manières généreuses & pleines de bonté, je suis persuadé, Monsieur, que la douleur & le respect de Monsieur le Marquis vous toucheront à la fin, & que vous ne vous résoudrez jamais à laisser périr du regret de vous avoir offensé, un fils si aimable & si vertueux. Je vois bien, Monsieur, reprit-il, qu'il vous a imposé par une fausse apparence de vertu : mais sçachez

que la premiere & la plus essentielle est de rendre ce qu'on doit aux personnes de qui l'on tient la naissance. Rien ne peut dispenser d'un si juste devoir. Un fils ingrat ne sçauroit être qu'un malhonnête homme. Jugez donc du mien , non par quelques qualités superficielles qui peuvent éblouir , mais par l'indigne conduite qu'il continue de tenir à mon égard , après m'avoir causé par sa fuite le plus mortel chagrin qu'un Pere puisse recevoir.

Je craignis de l'aigrir , en lui répliquant d'une maniere qui sentoit la contestation. Mon entreprise alloit bien jusques-là ; car il paroissoit assez par le discours que je viens de rapporter , que ce n'étoit plus tant la fuite de mon Pere qui lui tenoit au cœur , que son silence obstiné, qu'il regardoit comme

l'effet d'un mauvais naturel , ou comme une marque de mépris pour sa personne. Je fis cette réflexion sur le champ , & je trouvai que c'étoit déjà beaucoup que sa colere eût changé d'objet. Il m'étoit facile de lui faire perdre cette dernière idée , en lui exposant , selon la vérité , les sentimens de mon Pere. C'est ce que je crus devoir faire sans attendre davantage. Je commençai donc une peinture vive & touchante de la triste situation du Marquis , depuis qu'il avoit eu le malheur de tomber dans sa disgrâce. J'exprimai ses agitations , ses inquiétudes , le changement de son humeur , & celui même de sa santé , qui s'affoiblissoit tous les jours. J'appuiai beaucoup sur le soin qu'il avoit eu d'envoyer plus d'une fois , tous les ans , un de ses domestiques en

France, sans autre intérêt que celui qu'un amour vraiment filial lui faisoit prendre à la conservation de son Pere. J'ajoutai que cet amour & ce respect alloient si loin, que l'exhérédation même ne les avoit point altérés : qu'à la vérité il avoit eu des raisons de n'être pas si sensible à ce sujet de peine, parce que la fortune l'avoit assez favorisé, pour l'empêcher de craindre la misere ; mais qu'il n'en étoit que plus estimable, d'avoir sçu conserver de pareils sentimens pour un Pere, dont il se voioit maltraité, & duquel il pouvoit néanmoins se passer aisément. Qu'au reste sa douleur étoit devenue celle de toute sa famille ; qu'il l'avoit communiquée à sa femme & à ses enfans ; que rien n'étoit plus triste que de les entendre accuser la fortune, & se

plaindre ensemble du malheur qu'ils avoient de ne pouvoir passer leurs jours auprès de leur Pere commun , dont la présence feroit toute leur joie & tout leur bonheur.

Le vieillard m'interrompit encore en cet endroit , & me dit d'un air qui me fit lire dans ses yeux l'agitation de son ame : Il a donc des enfans ? Je me jettai à ses genoux sans tarder plus long-tems , ma sœur fit la même chose : Vous les voiez à vos pieds , lui dis-je , ces enfans affligés de la douleur de leur Pere , & pleins de leur propre douleur. Nous sommes tous deux de votre sang ; accordez - nous la grace de notre Pere & de votre fils. Julie ne pouvoit retenir ses larmes ; & je me trouvai le cœur si ferré , que je ne pus m'empêcher d'en répandre aussi.

aussi. Il n'y a point d'expressions , qui puissent représenter tout ce qui se passa dans ce tendre moment. Nous nous levâmes pour nous jeter au cou du Vieillard , qui paroissoit comme immobile de surprise & de saisissement. Ah mes enfans ! s'écria-t-il , en nous embrassant tous deux avec une tendresse admirable ; je n'ai jamais senti comme aujourd'hui ce que c'est que la nature. Ah ! que vous m'allez être chers ! Mais vous m'avez causé trop de joie tout d'un coup , & je crains bien de ne la pouvoir soutenir. En disant cela , un ruisseau de larmes couloit le long de ses joues ; & ma sœur & moi, nous n'en répandions pas moins. Nous nous assîmes tous deux près de lui : il nous prit à chacun une de nos mains , qu'il tenoit serrées dans

les siennes ; & il voulut que nous lui fissions le récit de tout ce qui étoit arrivé à mon Pere , depuis leur funeste division. Je priai Julie , qui n'avoit point encore parlé , de lui donner cette satisfaction : elle le fit avec une grace merveilleuse. Nous saluâmes ensuite la Belle-mere de mon Pere , qui étoit une Dame de fort bonne mine : mais je découvris aisément , par ses manieres contraintes , qu'elle ne nous voioit pas de bon œil , quoiqu'elle affectât de nous faire mille caresses , pour ne pas déplaire à mon Grand-pere. Elle nous fit venir ses deux fils , qui nous parurent fort bien élevés. Le cadet surtout avoit déjà bien du mérite pour son âge , qui n'étoit que d'onze ou douze ans. Cet enfant , par un mouvement de sympathie naturelle , prit tant

*DU MARQUIS DE ***.* 51
d'amitié pour moi , qu'il ne pou-
voit me quitter un moment. J'en
conçus auſſi beaucoup pour lui ; &
l'on verra , dans la ſuite de cette
hiſtoire , combien ſon affection
me devint avantageuſe.

Cependant le Château reten-
tiſſoit de cris de joie & d'étonne-
ment. Les payſans du Bourg ſe
joignirent aux domeſtiques , pour
nous donner des témoignages de
leur zele. Ils allumerent des feux.
Ils tirèrent quantité de coups , qui
ſe firent entendre pendant toute
la nuit. Notre deſſein étoit d'aller
voir , dès le lendemain, Monsieur
le Chevalier. qui étoit notre
Grand - pere maternel ; mais la
nouvelle de notre arrivée étant
allée le ſoir même juſqu'à lui , il
ne put réſiſter à l'impatience de
nous voir. Nous fumes ſurpris
lorsqu'on vint avertir pendant le

souper , qu'il entroit dans la cour du Château. Nous nous levâmes pour aller au-devant de lui ; & cette scène fut encore des plus touchantes. Il se mit à table avec nous. Les deux Vieillards ne se laissoient point de nous regarder , & de nous faire entrer dans toutes sortes de détails par rapport à mon Pere & à ma Mere. Nous satisfaisions à toutes leurs questions, & nous leur donnions , ma sœur & moi , des marques de respect & de tendresse , dont ils paroissoient charmés.

Nous nous retirâmes assez tard. Il n'y a personne qui ne juge qu'après une journée passée si heureusement , & d'ailleurs un peu fatigué du voyage , je ne dûsse dormir toute la nuit d'un profond sommeil. Je me mis au lit avec cette espérance ; mais , juste Ciel !

dans quel état me trouvai-je bientôt ! Tout ce qu'il y eut jamais de songes affreux & funestes se présentèrent à mon imagination. Je vis une foule de Spectres qui m'environnoient. La terre, sur laquelle je marchois , étoit couverte de corps morts , & à demi pourris. J'entendis des cris perçans & lugubres , qui me pénétoient d'horreur & de saisissement. Je jettois les yeux de tous côtés ; mais il ne se présentoit rien qui pût me rassurer. J'entrai dans une forêt fort sombre , que j'aperçus devant moi tout d'un coup : à peine eus-je fait les premiers pas , que mes pieds devinrent immobiles ; mes habits se changèrent en écorce , mes mains en branches ; en un mot je me vis transformé en un grand arbre. Je trouvai d'abord quelque consolation dans un sort

si bizarre , parce qu'il me sembloit que cette métamorphose me déroberoit aux terribles fantômes qui m'avoient causé tant de frayeur ; mais , un moment après , je les vis venir plus affreux que jamais. Ils m'eurent bientôt démêlé parmi les autres arbres ; il y en eut un qui monta sur mes branches , pour les couper avec un fer tranchant. Mes prières ni mes larmes ne purent l'attendrir. Il me donna plusieurs coups , dont il m'abbattit autant de branches. Mon sang couloit à grands flots , & je ressentais des douleurs inexprimables. Pendant que je souffrois ce cruel martire , & que la forêt retentissoit de mes cris , il me sembla que je vois Julie toute éplorée , qui accouroit à mon secours : mais les spectres ne l'eurent pas plutôt apperçue , qu'ils

me quitterent , pour aller vers elle , comme s'ils eussent eu dessein de s'en saisir. Ce fut alors que ne me possédant plus , je m'agitai si furieusement , que je tombai de mon lit avec assez de violence. Cette chute me réveilla ; & j'eus beaucoup de joie , en reconnoissant que tout ce qui venoit de m'arriver n'étoit qu'un songe.

Scoti , qui étoit couché dans un cabinet , dont la porte communiquoit à ma chambre , accourut au bruit que je fis en tombant. Il fut tout effraïé de me trouver à terre , mouillé de sueur , & le visage enflammé. Je lui fis allumer du feu , & je m'assis avec ma robe de chambre. Cependant l'affection extrême , que j'avois pour ma sœur , me fit craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur , dont le Ciel eût voulu m'avertir pen-

dant mon sommeil. Je courus vite à son appartement , qui n'étoit pas éloigné du mien. Elle s'éveilla au bruit que je fis en ouvrant sa porte ; & m'ayant apperçû , elle me demanda comment je me portois , & pourquoi je m'étois levé si matin. Ah ! ma chere sœur, lui dis-je , vous portez-vous bien vous - même ? Que vous m'avez causé d'allarmes pendant cette nuit ! & que j'ai de joie de vous voir tranquille & en sûreté dans votre lit ! Elle voulut sçavoir ce qui me faisoit tenir ce langage. Je lui racontai mon rêve , dont nous ne fîmes que rire , lorsqu'elle m'eut assuré qu'elle avoit bien passé la nuit , & qu'elle n'avoit pas vû de Spectres qui eussent couru après elle. Je ne me remis point au lit , quoiqu'il fût tout au plus trois heures du matin. Je m'occu-

pai à écrire une longue lettre au Marquis mon Pere , par laquelle je lui apprenois l'heureux succès de notre voiage , & je le pressois de se rendre incessamment auprès du vieux Comte, qui n'avoit point de plus forte envie que de le revoir. Je chargeai la Brie de ma lettre ; & je le fis partir en poste dès qu'il fut jour , afin qu'il pût confirmer de bouche ces agréables nouvelles.

J'allai rendre ensuite mes devoirs au Comte & au Chevalier , mes deux Grands-peres. Je trouvais le premier avec un grand mal de côté , qui l'avoit tourmenté pendant toute la nuit. Il se fit saigner , & il prit quelques remedes, qui n'empêcherent point que la fièvre ne le fâisît l'après - midi. Elle fut néanmoins si légère pendant les huit premiers jours ,

qu'elle n'étoit point capable de nous allarmer ; mais elle augmenta tout d'un coup si violemment , que le Vieillard s'apperçut bien lui-même qu'il lui restoit peu de tems à vivre. La premiere chose à laquelle il fit attention , fut de révoquer , dans toutes les formes , l'acte par lequel il avoit exclu mon Pere de sa succession , & de le déclarer son héritier. Il fit venir ensuite son Chapelain , auquel il fit sa confession , & reçut de lui les Sacremens de l'Eglise. Comme je ne le quittois pas un moment , il me parloit de tems en tems avec beaucoup de tendresse , & il me marquoit surtout un extrême regret , de s'être privé si long-tems de la satisfaction qu'il auroit pû trouver à vivre en bonne intelligence avec le Marquis. Il défendit absolument qu'on l'en-

voiat chercher , pour recevoir ses derniers soupirs ; & la raison qu'il en apportoit , c'est que se sentant trop proche de la mort pour espérer que le Marquis pût le trouver en vie à son arrivée , il ne vouloit point lui donner la fatigue d'un voyage inutile , ni l'affliger trop en lui apprenant tout d'un coup la perte qu'il alloit faire. Effectivement , il s'affoiblit si fort vers le soir du neuvieme jour de sa maladie , qu'il ne put résister à un furieux redoublement qui lui survint pendant la nuit. Il mourut , après nous avoir donné sa bénédiction à Julie & à moi.

Cette perte imprévûe nous affligea sensiblement ; mais nous étions touchés , surtout , de la douleur que nous scavions qu'elle causeroit à mon Pere. Le même jour , comme nous nous entrete-

nions là-dessus, on m'apporta une lettre de lui, par laquelle il me marquoit que l'unique raison qui l'eût empêché de partir, après avoir reçu la mienne, étoit une maladie considérable, survenue à ma Mere depuis notre départ; qu'il avoit appréhendé de la perdre, & qu'elle n'étoit point encore hors de danger. Cette nouvelle me jeta dans une extrême inquiétude. Je me trouvois partagé entre l'obligation de rendre les derniers devoirs à mon Grand-pere, qui venoit de mourir, & celle d'aller consoler mon Pere, & contribuer de tout mon pouvoir à la guérison de ma Mere. J'appris qu'il y avoit deux lettres du Marquis, avec celle qui étoit pour moi; l'une pour le feu Comte, & l'autre pour mon Grand-pere le Chevalier. J'allai prendre

*DU MARQUIS DE ***.* 61
conseil du second , qui étoit déjà
instruit de la maladie de sa fille
par la lettre qu'il venoit de rece-
voir. Il prévint la demande que
j'allois lui faire : Je vais partir en
poste , me dit-il , pour me rendre
auprès de ma fille ; vous me sui-
vrez si vous voulez dans quelques
jours ; mais il faut auparavant
que vous fassiez les funérailles de
Monsieur le Comte. Il partit sur
le champ. Nous demeurâmes en-
core trois jours au Château , oc-
cupés de l'appareil funébre , &
des visites de toute la Noblesse
du Pays.

Nous ne fûmes pas plutôt li-
bres , que nous nous mîmes dans
notre Berline , avec une grande
impatience de revoir ce que nous
avons de plus cher au monde.
Nous n'étions plus de cette hu-
mour gaie , ni dans cette disposi-

tion à la joie que nous avions apportée en venant. La mort de mon Grand-pere , qui venoit d'expirer à nos yeux , & la pensée du péril où se trouvoit ma Mere , nous jetterent dans un abattement dont tous nos entretiens se ressentirent. Julie pensoit d'une maniere fort juste , & s'exprimoit avec une douceur & un agrément infinis. Mais tous les efforts que nous fîmes pour surmonter notre mélancolie , dans l'espoir de trouver la Marquise en meilleur état à notre arrivée , furent inutiles. La conversation retomboit toujours sur des sujets tristes & affligeans. Nous dûmes les choses les plus touchantes du monde sur la mort, sur le peu de raison qu'on a de compter sur la vie , & sur la vanité de tout ce qu'on appelle les biens & les plaisirs de la terre. Je

me souviens que ma chere sœur me disoit : Mais pourquoi regarder la mort comme une chose si terrible ? Ne devrait-on pas se rendre justice , & considérer qu'étant mortels par nature , il n'y a pas plus de raison de s'affliger de la nécessité de mourir , que de mille autres nécessités , auxquelles on est assujetti ? C'est notre sort ; nous sommes nés à cette condition-là. Pour moi , je suis jeune & d'assez bonne Maison , continuait-elle ; on me dit tous les jours que j'ai de l'esprit , & que je suis belle ; voilà bien des raisons qui pourroient m'attacher à la vie : avec tout cela , j'ai pour elle une indifférence qui n'est pas croiable. Je consentirois de bon cœur à la perdre aujourd'hui ; ou si j'emportoïs quelque regret , ce seroit , ajouta-t-elle en me regar-

dant tendrement , de laisser après moi mon cher frere , à qui je suis bien sûre que ma mort causeroit un peu de douleur. Mon Dieu , ma chere Julie , lui répondis-je d'un air chagrin , parlons tant qu'il vous plaira de la mort en général ; mais n'entrons point dans des applications si tristes & si désolantes. Si vous êtes persuadée , comme vous devez l'être , que votre mort me jetteroit dans un affreux désespoir , & qu'elle seroit sans doute suivie de la mienne , il faut que vous ne m'aimiez gueres , pour prendre plaisir à me troubler par des images si funestes. Aimez la vie pour l'amour de moi , si vous ne l'aimez pas pour vous-même. Elle consentit là-dessus à nous entretenir de choses moins sérieuses ; mais cela ne duroit gueres , & nous en revenions

à notre triste morale , presque sans nous en appercevoir. Hélas ! n'étoit-ce pas un présage du malheur qui nous menaçoit ? Et si le plus cruel de tous les destins ne m'eût pas rendu aveugle, au moment de ma perte , n'y aurois-je pas assez fait d'attention pour la prévenir ? Mais il étoit arrêté que je serois un jour le plus infortuné de tous les hommes, & je touchois à l'instant fatal où mes malheurs devoient commencer.

Les premiers jours de notre voiage se passerent donc fort tristement. Nous mangions peu , quoique nous trouvassions de quoi faire bonne chere dans les hôtelleries qui sont sur la route. J'eus encore , pendant ces deux jours , mille songes effraians , qui troublèrent mon sommeil. Si je parois trop exact à rapporter jus-

qu'à mes songes , ce n'est pas que j'en veuille conclure qu'ils aient un rapport nécessaire avec les choses qui doivent nous arriver ; mais on me permettra de croire du moins que le Ciel peut s'en servir , pour nous donner une manière d'avertissement à l'approche de certains malheurs. Quoiqu'il en soit , comme nous avions toujours marché grand train , nous étions déjà fort avancés le troisième jour , & nous comptions d'arriver le soir chez nous , lorsque notre carrosse fut arrêté dans un bois par six hommes , masqués & montés sur de bons chevaux. Je ne les apperçus pas d'abord ; mais, aiant entendu la voix de Scoti , qui leur disoit : eh ! Messieurs , à qui en voulez-vous ? je mis la tête à la portiere , & je vis un de ces Scélérats qui l'avoit surpris , & qui

lui tenoit le pistolet appuyé sur la poitrine. Deux autres arrêtoient le Cocher; & les trois derniers s'avancerent aussi-tôt vers moi, en criant : Pied à terre, Monsieur, pied à terre. Je n'avois point d'autres armes que mon épée : cependant je ne balançai point à descendre, après avoir recommandé à ma sœur de ne point se montrer. Je leur dis honnêtement : est-ce mon argent, Messieurs, que vous demandez ? Je vais vous le donner sans difficulté ? Non, répondit l'un d'eux, qui paroissoit le plus considéré dans la troupe ; on ne vous demande point votre argent, on en a même à vous offrir, si vous en aviez besoin : mais Mademoiselle votre sœur n'est-elle point dans ce carrosse ? En achevant de parler, il descendit de cheval, & voulut s'appro-

cher de la portiere. Je l'arrêtai par le bras. Que prétendez-vous faire, lui dis-je tout transporté ? vous aurez ma vie , ou vous n'avancerez pas. J'avois l'épée nue à la main , & je le menaçois de la pointe : mais il me répondit sans s'émouvoir : Monsieur , vous n'y gagnerez rien. Songez que la partie n'est pas égale ; & là-dessus il voulut prendre ma sœur par la main , pour la faire descendre. Elle la retira , en jettant un grand cri. Pour moi , je perdis le jugement à cette vûe ; & ne suivant plus que ma fureur , j'allongeai un grand coup à ce Scélérat , qui retira le corps assez promptement pour n'avoir que le bras percé. Un brutal de la troupe , voiant son Maître blessé , me tira sur le champ un coup de pistolet ; mais par le plus étrange de tous les

*DU MARQUIS DE ***.* 69
malheurs , au lieu de me tuer ,
comme il le devoit , ne m'ayant
tiré qu'à dix pas , la balle frisa ma
tête , perça la Berline , & s'en fut
atteindre la trop malheureuse Ju-
lie deux doigts au-dessous du sein.
Elle s'écria qu'elle étoit blessée, &
elle se laissa tomber sur la Femme
de chambre. J'oubliai tout autre
intérêt que celui de sa vie. Je la
pris aussitôt entre mes bras. Je la
mis à terre pour chercher sa bles-
sure. Ses cruels assassins voulurent
lui donner du secours : elle les re-
poussa avec horreur , & fixant
ses yeux sur les miens , elle me dit
d'une voix mourante : Je suis bles-
sée mortellement. Je sens que je
n'ai plus qu'un moment à vivre.
C'est Dieu qui me sauve l'hon-
neur. Priez-le , mon cher frere ,
qu'il ait pitié de mon ame ; &
n'oubliez jamais une sœur qui

vous aime plus que soi-même. Un instant après elle poussa un grand soupir , qui fut le dernier de sa vie. Les Scélérats , qui venoient de la lui arracher , remonterent à cheval dès qu'ils la virent expirée , & se sauverent à toute bride au travers de la forêt. Il y en eut un qui s'écria en s'éloignant : Ah ! que je suis malheureux ! Il fut entendu de Scoti , qui me l'a dit depuis : car pour moi , j'étois hors d'état de rien entendre , étant tombé tout de mon long sans connoissance , lorsque je crus reconnoître que ma sœur ne vivoit plus.

Il est impossible que je décrive ici tout ce qui se passa dans mon ame , & quels furent les excès de ma douleur , lorsqu'étant revenu à moi par le secours de mes gens , j'apperçus le corps pâle &

sanglant de ma chere sœur à mes pieds : j'ai eu assez de force pour soutenir de si cruels déchiremens sans mourir , mais je n'ai point assez d'éloquence pour les exprimer. Je fus quelque tems sans pouvoir prononcer une parole. Je levois les yeux en tremblant , pour demander justice au Ciel , qui étoit témoin d'un si tragique spectacle. Je pris le corps dans mes bras , & lorsque je pûs ouvrir la bouche , j'appellois Julie par son nom , ne pouvant me persuader que je l'eusse perdue tout à fait. Je lui parlois , comme si elle eût été en état de m'entendre. Mais hélas ! ma chere & trop aimable Julie ne vivoit plus ; sa belle ame étoit déjà dans le sein de Dieu : car où feroit - elle allée avec tant d'innocence & de vertu ?

Cependant Scoti , qui m'étoit extrêmement affectonné , me supplioit avec larmes de remonter dans la Berline , pour gagner promptement un gros Bourg qui étoit à deux petites lieues de l'endroit où nous étions. Je remontai , sans quitter ma sœur , que je tins toujours sur mes genoux. Lorsque nous fumes descendus dans une hôtellerie du Bourg , je la fis deshabiller par sa Femme de chambre , & je la fis coucher dans un lit : car quoique je n'eusse gueres de raison de croire qu'elle fût en vie , je me flattois néanmoins d'un reste d'espérance , sur ce que je lui trouvois encore un peu de chaleur. J'envoiai quérir sur le champ le Curé & le Chirurgien du Bourg. Ils vinrent aussitôt ; mais ce fut pour confirmer mon malheur , en m'assurant qu'il
n'y

n'y avoit plus rien à espérer. Le Curé avoit beaucoup de piété & de bon sens ; il fut surpris , & même effrayé du désespoir où il me vit. Il s'approcha de moi , & me tint d'abord quelques discours de consolation que je n'écoutai point. Il continua sans se rebuter ; mais voyant qu'il perdoit ses peines , & craignant que le désordre de ma raison n'aboutît à quelque chose de funeste , il me prit adroitement par un autre intérêt que le mien. Je ne suis pas surpris , Monsieur , me dit-il , que vous regrettiez si amèrement Mademoiselle votre sœur ; je viens d'apprendre qu'elle étoit infiniment aimable. Mais si vous l'aimiez d'une sincère affection , comment pouvez - vous l'abandonner , lorsqu'elle a le plus de besoin de vous ? Croiez-vous lui

être bon à quelque chose par vos larmes ? Elle est devant un Juge , aux yeux duquel tous vos cris & tous vos regrets sont comptés pour rien. Il faut de la piété de votre part , & des prières ferventes pour attirer sur elle la miséricorde de ce Juge redoutable. Voilà de quoi vous devriez vous occuper , si vous avez quelque sentiment de Religion , & une véritable tendresse pour la personne que vous regrettez. Pour moi , je m'offre à conjurer le Ciel avec vous , de lui être favorable. C'est la meilleure marque que je puisse vous donner , de la part que je prens à votre perte.

Ce discours fit quelque impression sur moi. J'avois reçu une éducation chrétienne , & j'étois bien instruit des devoirs de la Religion. Je pensai qu'effectivement

ma sœur pouvoit avoir besoin de quelques prieres : je me souvins même qu'elle me l'avoit demandé en grace en expirant. Je consentis donc à la proposition du Curé , & je lui demandai s'il étoit seul de sa profession dans le Bourg. Il me dit qu'il feroit venir son Vicaire ; & que si je voulois plus de monde , il y avoit près de là un Couvent de Recollets assez considérable. Je le priai d'en envoyer chercher deux. Le Pere Gardien vint avec son compagnon ; de sorte qu'ils se trouverent quatre , à prier Dieu pendant toute la nuit près de ma sœur. Je la passai moi-même à genoux avec eux , les interrompant à tous momens par mes soupirs & mes sanglots.

Le lendemain il me vint un Médecin & deux Chirurgiens ,

que j'avois envoyé chercher dans la Ville la plus voisine , avec des parfums , & tout ce qui étoit nécessaire pour embaumer le corps. Je le fis mettre dans un cercueil de fer blanc , n'en pouvant avoir un de plomb ; & je fis couvrir ce cercueil d'un bois léger , que je fis revêtir de velours noir. Tout cela s'exécuta si lentement , que je fus obligé de passer , dans cet endroit , le reste du jour & la nuit suivante. Je la passai comme j'avois fait la première , c'est-à-dire en prières avec les quatre Prêtres , n'ayant pris ni sommeil ni nourriture depuis deux jours ; ce qui me rendoit méconnoissable. Je me disposai à partir le troisième jour au matin ; mais je me trouvai dans un embarras extrême , lorsque je vins à songer de quelle manière j'apprendrois mon malheur

à mon Pere & à ma Mere. Il n'y avoit pas moien de différer davantage, car je leur avois écrit, la veille de notre départ ; & je jugeois bien que ne nous voiant point arriver, ils étoient déjà dans l'inquiétude. Cependant je ne pouvois me résoudre à leur aller offrir un aussi mortel spectacle, que celui de ma sœur ensevelie. Cette pensée, jointe à ma douleur, me causa une fièvre violente. Mais j'étois peu touché de mes propres maux. Je priai le Pere Gardien des Recollets de prendre le devant, pour préparer mon Pere à de si tristes nouvelles. Je lui fis donner un cheval, afin qu'il pût aller plus vite. Pour moi je me mis dans ma Berline, auprès du cercueil, sur lequel j'eus la tête & les mains continuellement appuyées.

Lorsque je fus arrivé près de la Ville , je mis pied à terre dans un petit village , où j'avois dit au Pere Gardien de venir me rejoindre. Je le vis bientôt paroître. Mais il n'étoit pas seul ; le Marquis mon Pere étoit avec lui. Aussitôt que je l'eus apperçû , je marchai douze ou quinze pas au-devant de lui , & je me jettai à ses pieds, en poussant un cri pitoiable. Il m'embrassa en versant un torrent de larmes , sans pouvoir prononcer un seul mot. Mais il fut bien surpris , lorsqu'il vit qu'au lieu de me relever , je demeurai sur la terre sans connoissance & sans sentiment. C'étoit un évanouissement , dont on eut assez de peine à me faire revenir. Nous entrâmes dans l'hôtellerie où je m'étois arrêté. La premiere chose, que fit mon Pere , fut de se met-

tre à genoux devant le Crucifix , qui étoit sur le cercueil , & de lui adresser sa priere d'un ton capable d'attendrir les plus durs. Il me dit ensuite qu'il avoit appris du Pere Gardien que je n'avois pas pris de nourriture depuis trois jours ; qu'il n'étoit pas content de moi , & qu'il m'ordonnoit de prendre quelque chose à l'heure même. J'obéis sans répliquer. Nous prîmes , avant que de partir , quelques mesures pour conduire le cercueil dans un Couvent de Religieuses , où il demeura quelque tems en dépôt , jusqu'à ce qu'il fût porté en France , dans le tombeau de nos Ancêtres. Qui pourroit s'imaginer tout ce que je souffris , lorsqu'il fallut abandonner ce précieux cercueil , dans lequel il me sembloit que la moitié de moi-même étoit renfermé.

Cependant la Marquise étoit dangereusement malade. On se garda bien de l'informer de la mort de sa fille , & de l'état où j'étois réduit moi-même ; car ma fièvre continuoit toujours , avec beaucoup de violence. On ne lui parla pas même de mon arrivée. Mais il étoit impossible que l'état des choses lui fût caché long-tems. J'ai déjà dit que nous lui avions écrit lorsque nous nous étions mis en chemin , & elle nous attendoit avec la dernière impatience. Lorsqu'elle vit , au bout de quelques jours , que nous ne paroissions point , elle tomba dans des allarmes qui augmentèrent beaucoup son mal. Mon Pere tâchoit de la rassurer par des raisons inventées , auxquelles il attribuoit notre retardement. Il lui dit que j'étois tombé malade en

*DU MARQUIS DE ***.* 81
chemin ; mais que c'étoit une
maladie légère , dont il n'y avoit
rien à redouter. Il contrefit même
l'écriture de ma sœur , pour
la tromper plus sûrement , & il
lui montra des lettres qu'il fei-
gnoit d'avoir reçues de nous.
Cet artifice lui réussit pendant
quelque tems ; mais elle ne com-
mença pas plutôt à se porter un
peu mieux , qu'elle voulut mon-
ter en carrosse , pour se rendre
dans l'endroit où on lui avoit dit
que j'étois demeuré malade. En-
vain trouva-t-on de nouveaux pré-
textes pour l'en détourner ; elle
persista si absolument dans cette
résolution , qu'on n'eut plus d'au-
tre parti à prendre , que de lui
découvrir nos malheurs, tels qu'ils
étoient. Mon Pere s'acquitta lui-
même de ce triste office. Il prit la
chose de fort loin, de peur qu'elle

ne se trouvât trop saisie tout d'un coup. Mais qu'il est difficile d'en imposer à une Mere tendre , & passionnée pour ses enfans ! Elle n'eut pas besoin de tout entendre , pour concevoir de quoi il étoit question. Le Lecteur me pardonnera , si je n'entreprends point de rapporter l'effet que cet affreux récit fit sur elle. Il y a des choses qu'il vaut mieux supprimer tout-à-fait , que de les décrire imparfaitement. L'infortunée Marquise retomba dans sa maladie , pour n'en revenir jamais. Elle appella tant de fois la mort à son secours , qu'elle mourut effectivement dix jours après , avec le nom de sa chere fille à la bouche.

Fin du premier Livre.





MEMOIRES

D U

MARQUIS DE ***.

LIVRE SECOND.

MON Pere, consterné de cette triple perte, fut long-tems incapable de consolation. Il se retira chez les Peres de l'Oratoire, dans le dessein de renoncer absolument au monde. Mes prieres, mes raisons, mes pleurs, ne purent changer cette terrible réso-

D vj

lution : l'unique adoucissement auquel il consentit , fut de retourner en France , pour quelque tems , dans les Terres qui lui appartenoient depuis la mort de mon Grand-pere. J'espérois que cette diversion , qu'il feroit à sa douleur , pourroit insensiblement la lui faire oublier.

Nous partîmes ensemble , trois mois après la mort de ma Mere. Nous fîmes transporter avec nous les deux corps , pour être inhumés avec nos Ayeux. Ce spectacle nous fit passer le voiage bien tristement. Enfin nous arrivâmes en des lieux , où contre mon espérance , tout ne servit qu'à renouveler la tristesse de mon Pere. Que ne dit-il point à la vûe de cette forêt fatale , où sa passion avoit commencé ? Ce souvenir me touche encore. Il refusa toute

*DU MARQUIS DE ***.* 85
sorte de visites , pendant six semaines qu'il demeura dans son Château : il les employa à la prière , & à divers exercices de religion , se réservant à peine quelques momens pour mettre ordre à ses affaires , & pour m'assurer sa succession. Enfin , lorsqu'il crut avoir assez fait pour moi , il me fit appeller dans sa chambre , & me tint ce discours , qui fit trop d'impression sur mon ame , pour qu'il en puisse jamais être effacé : Si vous avez fait attention à ma conduite , mon fils , depuis que j'ai perdu votre Mere & votre sœur , vous avez dû remarquer que cette perte m'a changé tout entier. Je suis mort avec elles , car elles ont emporté la moitié de moi-même ; & ce qui me reste de vie ne mérite plus d'en porter le nom. Mettez - moi donc aussi

au rang des personnes cheres qui vous manquent : accoutumez-vous à cette idée , pour vous préparer à la perte réelle que vous allez faire bientôt de moi. Je vous préviens , parce que je connois votre tendresse. Je suis certain que vous ne me perdrez pas sans douleur ; & le Ciel sçait aussi que vous êtes l'unique chose que j'excepte , de l'indifférence & du mépris que j'ai pour tous les biens du monde. Vous serez toujours mon cher fils , malgré notre séparation ; mon cœur est encore capable de ce tendre sentiment. Mon dessein est d'entrer chez les Chartreux. N'allez point le combattre , & n'espérez point de le pouvoir détruire. J'ai mis ordre à mes affaires , & j'ai disposé de tous mes biens en votre faveur. Jouissez-en long-tems. Soiez plus

heureux que moi. Adieu. Je vous défens de me répondre ; vous m'attendriez trop.

Je me jettai à ses genoux pour l'arrêter : il m'embrassa dans cette situation, en laissant tomber quelques larmes , & sortit aussitôt en feignant de ne point entendre mille choses touchantes , que la douleur me faisoit dire. Quoique je ne doutasse point de la sincérité de sa résolution, & que je fusse extrêmement affligé de ne pouvoir en arrêter l'effet , j'étois bien éloigné de penser qu'il dût l'exécuter sitôt. Je fus plus surpris que je ne le puis dire, lorsque j'appris le lendemain à mon réveil , qu'il étoit parti sur les trois heures du matin pour se rendre à N..... C'est une Chartreuse , qui est située à une lieue & demie de chez nous. La Brie entra dans ma chambre

à sept heures. Je dormois encore : il m'éveilla , & me dit en pleurant : Ah ! Monsieur , quelle nouvelle je viens vous apprendre ! mon Maître est allé se faire Chartreux. Je l'y ai conduit moi-même ce matin. En arrivant au Monastere , il m'a ordonné de revenir ici promptement , & de vous remettre cette clé , qui est celle de son cabinet.

Un coup de foudre m'auroit moins abbattu , que cette courte harangue. Je me jettai hors du lit , sans répondre ; & me donnant à peine le tems de m'habiller , je pris le chemin de la Chartreuse , dans la même chaise , dont mon Pere s'étoit servi. Je demandai qu'on me fît parler à lui. On me répondit qu'on l'alloit avertir. Je demurai à la porte plus d'un quart d'heure , sans voir paroître

*DU MARQUIS DE ***.* 89
personne. Mon impatience étoit si grande , que je l'aurois enfoncée si j'en eusse eu la force. Enfin je la vis ouvrir , & ce fut le Pere Prieur qui se présenta à mes yeux. Eh quoi ! mon Pere , lui dis-je avec un air d'indignation , est-ce un homme comme moi , qu'on laisse une heure dehors sans répondre ? Le Pere m'assura , d'un air fort doux , qu'il avoit ignoré que je fusse dehors , & que c'étoit la faute du Portier , qui peut-être un peu effraïé de la vivacité avec laquelle je lui avois parlé , s'étoit retiré sans m'avoir introduit dans la Maison. L'excuse étoit assez vraisemblable ; d'autant plus que j'étois à la porte intérieure du Monastere , qui n'étoit qu'un grillage de fer , au travers duquel le Portier m'avoit parlé. Je ne laissai pas de reprendre avec chaleur ;

Mais , mon Pere , ce n'est pas vous qu'il falloit avertir ; je demande Monsieur le Marquis : me fera-t-il permis de lui parler ? Je suis fâché , Monsieur , me dit le Pere , de ne pouvoir vous procurer cette satisfaction. Monsieur le Marquis est résolu de ne voir personne , pendant tout le tems du Noviciat. Il m'a chargé de vous dire qu'il vous aime plus que jamais ; mais qu'il souhaite aussi que vous lui donniez un témoignage d'amour & de respect , en le laissant tranquille du moins cette année. Cette réponse me mit presque en fureur. Quoi ? m'écriai - je , vous osez me refuser de voir mon Pere ! Je le verrai malgré vous. C'est par vos conseils , qu'il a pris la résolution d'entrer ici ; vous l'avez séduit , & vous voulez le retenir par vos artifices. J'ajoutai quan-

*DU MARQUIS DE ***.* 91
tité d'autres choses de même nature , auxquelles le Pere Prieur n'opposa que le silence , & beaucoup de modestie. J'eus quelque honte , de traiter si mal un homme qui le méritoit si peu. Je lui dis plus doucement : Est-il possible que je sois privé de la vue de mon Pere , & qu'il m'impose lui-même un ordre si cruel ! Allez le conjurer de ma part , d'en user moins durement avec moi. Qu'il m'apprenne du moins par où j'ai mérité son mépris ou sa haine. J'irai volontiers , répondit le Pere ; mais je vous assure déjà que ce n'est , ni haine , ni mépris , qui l'empêche de vous voir.

J'attendis le retour du Pere Prieur , avec beaucoup d'agitation. Il revint au bout d'une demi - heure , chargé d'une lettre qu'il me présenta sans parler. Il

m'est aisé de la transcrire ici ,
puisque je la conserve encore.

» Si c'est pour me détourner
» de mon dessein , que vous avez
» tant d'impatience de me voir ,
» c'est une espérance à laquelle il
» faut que vous renonciez abso-
» lument. J'ai fait à Dieu le sa-
» crifice de ma vie ; il n'y a point
» de considération humaine , qui
» puisse me le faire rétracter. Si
» c'est pour me marquer votre
» tendresse & votre attachement ,
» e vous tiens compte , mon cher
» fils , de ce témoignage d'affec-
» tion , & je vous assure que vo-
» tre souvenir ne laissera pas de
» tenir toujours place , dans un
» cœur que la Religion & la dou-
» leur occuperont désormais tout
» entier. Accordez-moi ce que le
» Pere Prieur vous a demandé de
» ma part. Ce n'est que pour un

*DU MARQUIS DE ***. 99*

» an. Je vous conseille de l'aller
» passer à Paris , pour achever de
» vous former à l'Académie. Ne
» m'oubliez pas ; mais pensez à
» moi sans vous affliger. Pour-
» quoi vous affligeriez-vous ? S'il
» me reste quelque douceur à es-
» pérer sur la terre , ce n'est que
» dans la solitude que je la puis
» trouver. Ah ! laissez-moi pren-
» dre Dieu pour partage , puis-
» qu'il y a si peu de fond à faire
» sur les félicités humaines. A-
» dieu. Vivez heureux , & ne vous
» souvenez de moi , que pour me
» rendre le Ciel favorable par vos
» prières.

Je connoissois si bien mon Pe-
re , que je ne doutai plus, après la
lecture de cette lettre , de l'inuti-
lité de mes instances Je quittai le
Pere Prieur , & je retournai fort
triste au Château. J'y demeurai

encore quelques semaines , pendant lesquelles je ne laissai point passer de jour sans visiter la Chartreuse. L'air de sainteté qu'on y respiroit , l'exemple de mon Pere & peut-être aussi la tristesse dont j'étois accablé , me firent naître quelques desirs de retraite & de solitude. J'en communiquai quelque chose au Pere Prieur ; mais il me conseilla , en homme de bon sens , de ne pas prendre pour la voix du Ciel un mouvement qui ne venoit que de la mauvaise assiette de mon ame , & de suivre plutôt la volonté du Marquis mon Pere , qui m'avoit ordonné d'aller passer quelque tems à Paris. Je me laissai persuader par ces raisons. Je partis peu de jours après ; & je ne pris avec moi que la Brie & Scoti , qui m'étoient également affectionnés.

J'arrivai dans cette grande ville au commencement de l'année 1680. Le surnom de Grand , qui venoit d'être donné au Roi Louis XIV. du consentement de toute l'Europe , fut l'occasion de quantité de fêtes publiques. Chacun s'empressoit de marquer son zele pour un Maître , qui faisoit tant d'honneur à la France. On ne parla , pendant plusieurs jours , que de feux de joie , de danses , & de festins. J'évitai des plaisirs que je n'étois point en état de goûter. Le fond de mélancolie que je portois sans cesse me fit choisir ma demeure , dans une rue écartée du fauxbourg Saint Germain. Je n'en sortois que le matin , pour aller prendre mes leçons à l'Académie. J'avois appris à monter à cheval, dans la ville où j'avois reçu ma première éducation ; mais je

trouvai , dans les Maîtres de Paris , un air auquel les Etrangers ne sçauroient atteindre. Il en est de même pour la danse , les armes & les autres exercices du corps. Je me rendois ensuite chez moi , où différens Maîtres venoient m'apprendre la Musique , & à jouer de quelques instrumens , pour lesquels j'avois de l'inclination. Le reste du jour , je l'emploiois à la lecture , & principalement à l'étude de l'Histoire. Je gardai cette conduite pendant trois mois, sans lier connoissance avec personne ; ce qui me fit regarder long-tems comme un homme d'un caractère farouche & peu sociable.

Un jour que j'étois à l'Académie , je m'apperçus qu'un homme de bonne mine & fort bien mis , qui considéroit nos exercices , attachâ les yeux sur moi ,
comme

comme si ma physionomie l'eût frappé , & qu'il m'examina long-tems avec beaucoup d'attention. Je vis ensuite que sans cesser de me regarder , il parloit d'une voix basse à quelques Officiers de l'Académie. Je ne sçais comment je remarquai tout cela ; mais je n'y fis que légèrement réflexion , & je l'oubliai tout-à-fait un moment après. Lorsque je fus retourné chez moi , Scoti qui me suivoit tous les jours au Manège , me dit que la même personne l'avoit abordé fort honnêtement , & lui avoit demandé qui j'étois : qu'ayant sçu mon nom , il s'étoit informé d'où venoit la mélancolie qui paroissoit sur mon visage , & s'il étoit vrai que je fusse un sauvage qui fuioit le commerce des hommes ; qu'après avoir été satisfait là-dessus , il avoit voulu

ſçavoir la rue & la maison où je demeurois. Je n'attribuai toutes ces questions qu'à la curiosité qu'on a quelquefois pour un inconnu , & je n'y pensai pas davantage. Le lendemain qui étoit un jour de fête , Scoti vint m'avertir sur les huit heures du matin, que le Curieux étoit à ma porte , dans un carosse , & qu'il demandoit à me voir. J'étois encore au lit. Cette visite , d'un homme que je ne connoissois point , me surprit. Je lui fis dire que je n'étois pas levé ; & que s'il avoit quelque chose de pressant à me communiquer , je le priois d'entrer sans façon. Il se fit conduire aussitôt à ma chambre , & me dit en s'approchant d'un air fort noble , qu'il venoit me demander mon amitié , & m'offrir la sienne. Je suis persuadé , Monsieur , con-

tinua-t-il , que nous lierons facilement connoissance. Je me suis senti porté à le souhaiter , dès le premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir au Manège ; & quoique je n'espère pas que vous puissiez prendre les mêmes sentimens pour moi sur ma physionomie , je me flate que mon zele & mes services pourront vous les inspirer.

Un début si obligeant demandoit une réponse civile. Je la tournai le moins mal qu'il me fut possible ; & lui aiant fait quelques excuses sur ce qu'il me trouvoit au lit , je le priai de trouver bon que je prisse du moins ma robe de chambre , pour l'entretenir plus décemment. Nous nous assîmes auprès du feu. Nous prîmes du chocolat ; & ce ne fut qu'après un quart d'heure de conversation

indifférente , qu'il fit retomber le discours sur le motif de sa visite. Il me dit que quelque estime qu'il eût conçue pour moi sur ma seule figure , il l'auroit peut-être conservée sans me la témoigner ; mais qu'ayant demandé quelque éclaircissement à un de mes domestiques , sur ma naissance , & sur la tristesse dont je lui avois paru possédé , il n'avoit pû résister à l'envie de me connoître ; qu'étant malheureux comme moi , & peut-être encore plus solitaire , il s'étoit imaginé que la communication de nos chagrins pourroit avoir quelque douceur pour l'un & pour l'autre : qu'il étoit rare de trouver parmi les personnes heureuses & contentes , des amis qui prissent part à nos peines , jusqu'à s'en affliger avec nous ; au lieu que les personnes

*DU MARQUIS DE ***.* 101
malheureuses trouvoient de la
consolation à s'attendrir ensemble, & à se plaindre de la dureté
de la fortune ou de l'injustice des
hommes. Enfin il m'apprit qu'il
étoit l'aîné des neveux de Mon-
sieur le Cardinal de Janfon :
qu'ayant eu le malheur de se bat-
tre en duel, & de tuer son hom-
me, il avoit été contraint de for-
tir du Roiaume : qu'il avoit erré
long-tems, toujours persécuté par
la fortune : que tout le crédit de
son oncle ne pouvoit lui faire ob-
tenir sa grace ; que pressé cepen-
dant du desir de revoir sa patrie,
il étoit rentré en France, malgré
les ordres du Roi : qu'il se faisoit
appeller le Marquis de Rosam-
bert : que sa vie étoit continuelle-
ment en danger ; mais que cette
pensée faisoit moins d'impression
sur lui, que mille sujets particu-

liers de douleur , qui rendoient sa vie très-malheureuse. Il me promit le récit de ses aventures , lorsque l'habitude de nous voir nous auroit rendus plus familiers, & il me pria, de la maniere la plus tendre, de lui accorder ma confiance , comme il m'assuroit de toute la sienne.

Je trouvai quelque chose de si relevé & de si touchant dans les manieres & dans les discours du Marquis de Rosambert , que je n'eus pas de peine à prendre pour lui tous les sentimens qu'il désiroit. Nous devînmes inséparables dès ce moment. Nos intérêts , nos occupations , nos chagrins , nos promenades , nos lectures , tout fut bientôt commun entre nous. Nous trouvâmes , dans nos caracteres & dans nos inclinations , des rapports qui servirent encore

*DU MARQUIS DE ***.* 103
à redoubler notre amitié. Combien de fois admirâmes - nous l'heureux hazard , qui avoit produit notre connoissance ? Nous passions souvent des jours entiers à nous entretenir , & nous nous séparions toujours sans lassitude. Nos entretiens rouloient sur nos malheurs , sur notre amitié , sur quelque point d'histoire , de morale , ou de religion. Le Marquis s'exprimoit avec beaucoup d'élégance & de facilité. Il pensoit juste & solidement. Cet exercice nous instruisoit , en même tems qu'il faisoit toute la douceur de notre vie. Quand il nous prenoit envie de sortir , c'étoit pour aller faire quelques tours de promenade dans un endroit écarté , ou pour visiter quelque Bibliothèque. Nous allions avec plaisir à celle de Saint Victor , les jours

qu'elle s'ouvre au Public. Le Bibliothécaire s'accoûtuma si fort à nous voir , qu'il nous regarda à la fin comme des personnes de connoissance , & qu'il ne fit pas difficulté de nous prêter des livres. Mais nos principales promenades étoient le Parc de Vincennes , lorsque nous voulions nous écarter de Paris , & le jardin des Chartreux , quand nous n'étions point d'humeur à passer plus loin. Ce fut-là qu'un jour , après avoir commencé par quelques réflexions sur la vie tranquille de ces Solitaires , je rappelai au Marquis la promesse qu'il m'avoit faite de me raconter les accidens de sa vie. Il y consentit volontiers. Nous nous assîmes , & voici ce qu'il me dit ; le sincere intérêt , que j'y ai toujours pris , ne m'a pas permis de l'oublier.

HISTOIRE DU MARQUIS DE ROSAMBERT.

JE ne vous dirai rien de ma naissance, qui vous est connue; ni de mon éducation, qui n'a rien eu d'extraordinaire. Le mérite de mon Oncle a beaucoup servi à la grandeur de notre Maison. Je suis l'aîné : c'étoit sur moi que reposoient tous ses desseins : & je ne doute point qu'il ne les eût fait réussir selon ses espérances, si ma mauvaise fortune ne les eût entièrement dérangés.

Le Marquis de Forbin mon Pere, qui étoit Gouverneur d'Anribes, où il demeueroit assez ordinairement, m'envoia à Paris vers l'année 1673. pour entrer

dans les Mousquetaires. Je n'avois que dix-huit ans. De quelles folies n'est-on pas capable à cet âge , où les passions sont vives , & la raison si peu capable de leur résister ? Je donnai bientôt dans tous les excès de la jeunesse. Je fis mon apprentissage de débauche , par une aventure qui pensa me coûter la vie. Deux Mousquetaires de ma Province , qui cachotent une ame des plus basses & des plus noires sous un air noble & poli , me marquerent quelque empressement de lier une étroite amitié avec moi. Ils me regardoient comme un nouveau débarqué , qui étoit encore sans expérience , & dont il leur feroit aisé de faire leur dupe. Je ne me défiai point de leur dessein. Après quelques jours de connoissance , ils m'offrirent de

me donner à dîner chez Fracin , qui étoit , me dirent-ils , un Traiteur excellent du Fauxbourg Saint Honoré. J'acceptai la proposition. Nous fîmes effectivement bonne chere ; le vin étoit délicat ; nous demeurâmes à table jusqu'à trois heures. Un de mes compagnons se leve , fait deux tours dans la chambre , & s'avance vers la fenêtre qui donnoit sur la rue : il l'ouvre comme sans dessein ; à peine y eut-il mis la tête , qu'il se tourna promptement vers son ami qui étoit encore assis , & qu'il lui dit : Chevalier , voilà la Chesnaye qui passe ; veux-tu que je l'appelle ? Volontiers, répondit l'autre. Est-il seul ? Non , reprit celui-ci , il est avec deux Messieurs que je ne connois point : mais n'importe , nous en passerons le reste du jour plus

agréablement. Il appelle aussitôt Monsieur de la Chesnaye , qui ne se fait pas prier pour monter avec ses deux amis. On s'assied , & l'on recommence à boire. Un quart - d'heure après , l'un des deux Mousquetaires dit à l'autre : Nous demeurons sans rien faire , nous pourrions nous occuper mieux. Veux - tu me donner ma revanche , des quatre parties de picquet que tu me gagnas hier ? La partie est acceptée ; on fait venir des cartes , & mes Mousquetaires se mettent au jeu. Nous nous amusâmes quelque tems à les voir jouer. Enfin Monsieur de la Chesnaye , paroissant se lasser d'être spectateur oisif , me propose une partie de triomphe , deux contre deux. J'y consens. Nous jouons d'abord un écu seulement chaque partie. Nous en gagnâmes

dix en une heure , mon second & moi. On propofa de jouer le tout ; nous gagnons encore : le jeu s'anime. Pendant ce tems-là les Mousquetaires fe fouviennent , qu'ils avoient ordre de fe rendre à cinq heures chez Monsieur le Commandant ; ils nous demandent permiffion de fe retirer , feulement pour une demi-heure , avec promeffe de venir nous rejoindre auffi-tôt qu'ils feroient libres. Ils sortent , & nous laiffent aux mains. La Chefnaye , qui perdoit , voulut jouer au lanfquenet. Je ne me fis pas preffer , croiant que la fortune continueroit de m'être favorable : elle changea pourtant , & fi triftement pour moi , qu'en moins d'une heure je perdis vingt piftolles ; c'étoit à peu près ce que j'avois d'argent fur moi. Un air go-

guenard , répandu sur le visage de mes Joueurs, m'ouvrit les yeux tout d'un coup , & me fit juger qu'on m'avoit trompé : cependant comme ce n'étoit encore qu'un soupçon , je feignis de ne rien appercevoir , & je me disposai seulement à me retirer , sans attendre les deux Mousquetaires , qui me paroissoient avoir oublié leur promesse. Je prétextai quelque affaire , & je pris congé de Monsieur de la Chesnaye & de ses amis. Je n'étois pas au bout de l'aventure. Fracin , qui me vit traverser la cour , vint au-devant de moi , avec un papier qu'il me présenta. Je lui demandai de quoi il s'agissoit. C'est , me dit-il , la carte de la dépense , Monsieur. Cela ne me regarde pas , lui répondis-je. Messieurs..... ne vous ont-ils pas satisfait ? Point du .

tout , reprit Fracin ; ils m'ont dit en sortant , que s'ils ne revenoient point , ce seroit vous , Monsieur , qui auriez la bonté de me paier. Je n'eus pas de peine alors à connoître que j'étois joué tout-à-fait. Je pris mon parti tout d'un coup ; ce fut de tirer ma montre , qui valoit trente pistoles , & de la laisser à Fracin , en lui disant que je viendrois la reprendre le jour même , & lui apporter de l'argent. Je sortis plein de honte & de fureur ; mais ce qui acheva de me désespérer , ce fut qu'en sortant j'entendis la Chesnaye rire de tout son cœur avec ses compagnons , qui s'étoient mis à la fenêtre. Je feignis de ne les pas voir : je m'en fus droit au quartier , en roulant dans ma tête mille projets de vengeance. Je n'y trouvai point ceux que je

cherchois ; ma fureur en redoubla , & je résolus de courir tout Paris pour les trouver. Après avoir fait quantité de tours , je les apperçus enfin dans la rue de la Comédie , qui sortoient d'un Caffé. Lorsqu'ils me virent avancer vers eux , ils vinrent eux-mêmes au-devant de moi , & me firent d'abord des excuses vagues & sans vraisemblance , qui ne servirent qu'à m'irriter davantage. Je leur dis nettement qu'ils s'étoient mal adressés pour faire une dupe , & que je voulois les voir l'épée à la main l'un après l'autre. Ils se regarderent un moment ; & l'un d'eux me répondit qu'ils n'avoient pas dessein de se battre ; qu'ils alloient à la Comédie , & qu'ils vouloient bien me la payer , si je voulois les y accompagner. Vous êtes des Misé-

*DU MARQUIS DE ***.* 113
rables , leur dis-je d'un air furieux , qui joignez la lâcheté à la friponnerie ; mais vous me la payerez , & comptez que je trouverai le moien de vous rejoindre. Je les quittai brusquement , & je retournai à ma chambre pour prendre un peu de repos , dont j'avois besoin. A peine une heure s'étoit passée , que mon Laquais vint m'éveiller , & me remit une lettre qu'on l'avoit chargé de m'apporter promptement. Je la lûs , & j'y trouvai ces termes.

» Ce n'est point en pleine rue
» qu'on attaque les gens , comme
» vous avez fait tantôt. Mais si
» vous avez tant d'envie de vous
» battre ; ne manquez point de
» vous rendre , à huit heures , derrière le jardin des Chartreux.
» On vous y attendra de pied
» ferme.

Ce billet n'étoit signé que d'un feul ; & comme c'étoit de celui qui étoit demeuré en silence dans la rue de la Comédie , je m'imaginai qu'ayant plus de cœur que fon compagnon , il fe preffoit de réparer la foibleffe qu'il avoit marquée en fe taifant , dans la crainte d'être deshonoré , fi je la publiois. Je me difpofai à me rendre au lieu qu'il m'afsignoit , & j'y arrivai un peu avant huit heures , fort éloigné de penfer au malheur qui me menaçoit. Mon ennemi y étoit déjà. Nous mîmes l'épée à la main , & nous nous pousâmes quelques bottes de fort bonne grace. J'y allois fi vivement , que le fang n'auroit pas tardé à couler , lorsque j'entendis crier tout d'un coup derrière moi : Tue , tue , point de quartier. Je ne fus pas maître du

premier mouvement, qui me porta à tourner la tête ; & dans l'instant je reçus un coup qui me perça le côté : mais heureusement cette blessure ne m'affoiblit point. Je me jettai sur la droite pour faire face aux nouveaux assaillans ; c'étoit l'autre Mousquetaire, avec la Chesnaye , qui avoient apparemment concerté de se défaire de moi. Ah ! lâches , m'écriai-je , trois contre un ! N'importe , vous n'aurez pas ma vie aisément. Ils m'allongeoient pendant ce tems-là de grands coups , dont plusieurs me percerent ; & malgré toute mon adresse à parer , j'aurois péri infailliblement , si le Ciel n'eût veillé à mon secours. Un Capitaine de Cavalerie, deux Lieutenans aux Gardes , & un Trésorier de France , avoient fait une partie de mail en pleine cam-

pagne ; & cherchant une boule égarée , ils s'avancèrent assez vers le lieu de notre combat , pour nous appercevoir. Leur générosité les fit accourir promptement pour nous séparer. Comme ils ne se doutoient point de l'inégalité des combattans , ils furent fort surpris de voir mes trois assassins s'enfuir à leur approche , & moi tomber presque aussitôt sur l'herbe , sans avoir la force de soutenir mon épée. Mon sang couloit à grands flots ; ils s'empressèrent de me donner du secours , & banderent d'abord mes plaies avec leurs mouchoirs & leurs cravates. J'avois reçu cinq coups dans le corps , dont l'un me perçoit de part en part , & un sixième au travers du bras. Ils me prirent tous quatre ; & me porterent avec assez de peine jusqu'à la maison

du Trésorier de France , qui s'appelloit M. Olivier, & qui demouroit heureusement à l'entrée du Fauxbourg Saint Michel. On fit venir promptement des Chirurgiens , qui jugerent mes plaies mortelles , & qui ne me promirent pas deux heures de vie. Ils ne laisserent pas de me traiter avec soin. Je repris peu à peu mes esprits. La quantité de sang que j'avois perdu m'avoit tellement affoibli , que je n'avois pas senti jusques-là le secours qu'on m'avoit donné. Je remerciai mes Libérateurs ; & après leur avoir appris en deux mots qui j'étois , & la lâcheté de mes perfides Ennemis , je ne songeai plus qu'à me préparer à la mort. M. Olivier envoya chercher , à la hâte , un Prêtre dans son carrosse. Il arriva ; je me confessai. Pendant ce tems-là,

M. de la Broye , Capitaine de Cavalerie dans le Régiment d'Anjou , & l'un des quatre qui m'avoient secouru , se souvint qu'un vieux Cavalier de sa Compagnie, qu'il avoit amené à Paris avec lui pour faire sa recrue , avoit un secret admirable pour guérir les plaies. Il prit la peine de l'aller chercher lui-même , & me l'amena lorsque je finissois ma Confession. Je demandai ce qu'on fouhaitoit de moi , en le voyant approcher de mon lit. Cet homme vous apporte la vie , me dit M. de la Broye ; souffrez qu'il voie vos blessures. J'y consentis , sans difficulté. Mais le Prêtre qui m'avoit confessé , & qui étoit un saint homme , s'avança vers moi , & me dit à l'oreille : Ce soldat veut apparemment vous penser du secret. Songez , Monsieur ,

*DU MARQUIS DE ***.* 11,
que vous venez de vous réconci-
lier avec Dieu. L'espérance d'une
guérison incertaine vous fera-t-
elle retomber dans sa disgrâce ?
Je répondis sans balancer : S'il y
a du péché, je ne veux point être
guéri. Qu'on me laisse mourir, si
l'on ne peut me sauver par des
voies permises. Mes quatre Li-
bérateurs combattirent en vain
cette résolution. Le Cavalier ju-
roit, de son côté, que son reme-
de étoit innocent ; & que l'ayant
éprouvé sur plusieurs Officiers de
distinction, il n'en avoit pas man-
qué un seul. C'est cette certitude
même, reprit le Prêtre, qui me
le rend suspect. Mais faisons
mieux, dites-nous en quoi con-
siste votre secret : s'il peut être
employé sans crime, je serai le
premier à vous presser de le faire.
Après quelque résistance, le Ca-

valier consentit à ce qu'on lui demandoit. Mon Confesseur n'y trouva de choquant que la récitation du second verset de l'Hymne *Vexilla Regis*, qu'il falloit prononcer, en faisant trois signes de Croix aux trois mots *Mucrone dirro lanceæ*. Il demanda si cela étoit absolument nécessaire. Oui, répondit brusquement le Cavalier; mais si vous avez peur que je n'y mêle quelque diablerie, prononcez-les, & faites les bénédictions vous-même. Cette proposition parut raisonnable à tout le monde, excepté au Prêtre, qui y trouvoit toujours de la difficulté. Enfin Monsieur Olivier proposa que pour lever les scrupules, on consulteroît Monsieur l'Evêque de Vence, qui étoit à Paris, & qui avoit pris une maison dans le voisinage. Il fut sur le champ le
consulter

consulter lui-même , & mena le severe Ecclésiastique avec lui. L'E-vêque de Vence étoit ami de mon Pere. Lorsqu'on lui eut proposé le cas , & qu'il l'eut décidé favorablement , il fut curieux de sçavoir mon aventure , & mon nom. On ne lui eut pas plutôt appris l'un & l'autre , qu'il se mit en chemin pour me venir voir , & m'offrir tous les secours qui dépendoient de lui. Il voulut que le Cavalier fît l'épreuve de son secret en sa présence. Nous n'en fîmes plus de scrupule , sur la décision d'un homme tel que Monsieur Godeau. Il prit lui-même des Heures , se mit à genoux , & récita le *Vexilla* tout entier , en faisant des signes de croix sur mes plaies aux paroles marquées. Pendant ce tems-là , le Cavalier travailloit de son côté : il s'étoit

fait apporter du vin blanc , de la meilleure huile d'olive , & du feu dans un réchaud. Il commença par sucer mes blessures ; ce qui m'affoiblit d'abord jusqu'à me faire perdre une seconde fois toute connoissance ; mais je revins à moi , avec le secours de quelque liqueur spiritueuse. Il fit chauffer ensuite du vin blanc , dont il lava mes plaies jusqu'à ce que le sang cessât de couler. Il versa quelques gouttes d'huile sur les charbons ardens ; & par le moien d'un papier , roulé en forme de tuyau , il en dirigea la fumée dans mes blessures ; ce qu'il renouvela plusieurs fois dans l'espace d'un quart d'heure. Lorsqu'il eut fait cette premiere opération , il me dit d'un air gai : Je vous répons , Monsieur , que dans huit jours vous vous porte-

rez aussi bien que moi. J'étois si foible , que je ne pouvois proférer une parole. Il demanda du linge , il en fit des compresses qu'il imbiba de fumée d'huile , & me les appliqua avec autant d'adresse que le meilleur Chirurgien. Il m'ordonna d'éviter toute sorte de mouvemens , pendant vingt-quatre heures ; de me tenir assez couvert pour conserver une chaleur modérée , & de prendre un consommé de trois en trois heures. Je suivis ce régime avec exactitude. Mon Esculape continua , pendant deux jours , de me visiter soigneusement. Il changeoit l'appareil quatre fois le jour , & quatre fois la nuit , en gardant des intervalles réglés , & sans employer autre chose que sa fumée d'huile. Enfin je me trou-
vai si fortifié dès le troisième

jour , que je ne doutai plus de ma guérison.

Les premières marques de ma reconnoissance furent pour Monsieur Olivier , qui m'avoit reçu si généreusement dans sa maison , & pour Monsieur de la Broye qui m'avoit procuré le Médecin , à qui je devois la vie. Je donnai cent écus à cet habile Cavalier ; & je lui promis que tant que je serois au monde , il ne manqueroit jamais du nécessaire. Mon dessein étoit après cela , de me faire transporter chez moi , de peur de causer quelque incommodité à mes Bienfaicteurs : mais M. Olivier s'y opposa avec tant d'honnêteré & d'affection , que je fus obligé de ceder. Je demeurai chez lui quinze jours , au bout desquels je fus entièrement rétabli.

Monsieur Godeau me faisoit l'honneur de me visiter tous les jours , pendant ma maladie. Cet illustre Prélat , à qui l'âge & l'étude avoit acquis une expérience consommée , jeta dès lors dans mon ame des semences de religion , & des principes de probité & de droiture , qui n'en sont jamais sortis. Je dois cette justice au Ciel , que dans tous les égaremens où je suis tombé depuis , j'ai toujours senti de vifs remords qui ont troublé mes plaisirs , & des mouvemens secrets qui me rappelloient à la vertu. Je n'avois en jusques-là que de foibles idées de religion ; mais la présence de la mort , que je ne croiois pas pouvoir éviter , me fit écouter avidement tous les discours de M. de Vence. Tant que je lui parus être en péril , il ne

m'en tint point d'autres que de la certitude & de la longueur de l'Eternité , & de la nécessité de recourir à Dieu pour mériter ses récompenses. Il m'expliqua l'esprit du Christianisme , & m'apprit sur cette matiere quantité de choses qui me semblerent surprenantes , parce que je les avois ignorées jusqu'alors. Cependant , lorsque je commençai à me trouver mieux , il y mêla des choses moins sérieuses. On sçait que la Poësie faisoit ses délices ; il me mit dans le goût des vers ; il m'en apprit les regles , & me donna pour modele plusieurs de ses Pièces. Il laissoit passer peu de jours sans composer quelque chose en ce genre. Je fis plus d'une fois l'essai de mon talent , même avant que d'être rétabli de mes blessures. Enfin mon malheur ne fut

pas fans utilité , puisqu'il me procura les conseils & les instructions de ce sage Prélat.

Cependant je dois dire , à ma honte , que je n'en devins gueres plus sage après ma guérison. L'amour du plaisir me fit bientôt oublier mes meilleures résolutions. Je m'attachai fort à M. de la Broye , qui avoit de la naissance , & les manieres les plus polies. Il étoit joueur. Je le suivis d'abord , par complaisance , dans quelques Académies , car je n'avois jamais aimé le jeu ; mais insensiblement j'y pris tant de goût , que je croiois avoir perdu les jours que je passois sans jouer. La bassette étoit alors à la mode. Je m'y livrai pendant cinq ou six mois avec tant de fureur , que je ne pouvois m'occuper d'autre chose. Je ne fis , pendant tout ce tems ,

ni perte , ni gain considérable ; c'est - à - dire , que si je perdois quelquefois de grosses sommes , je réparois ensuite si heureusement ma perte , que je n'en étois point incommodé. Il m'arriva d'être si heureux dans une semaine , que je gagnai cinquante mille francs. Cette bonne fortune , qui sembloit devoir naturellement m'attacher encore plus au jeu , comme il arrive presque à tous les joueurs , fut néanmoins ce qui servit à m'en dégoûter entièrement. Je ne fus pas plutôt retiré chez moi , que je fis réflexion qu'il y avoit de la folie pour un jeune homme , à s'ensevelir dans une chambre , comme je faisois le jour & la nuit , pour se livrer aux agitations de la crainte & de l'espérance , & quelquefois au désespoir & à la fu-

reur. Je résolus de profiter de mon bonheur , en faisant servir à mes plaisirs la somme que j'avois gagnée. Cette résolution me changea tout d'un coup : je repris l'humeur gaie , & les manières enjouées que le jeu m'avoit fait perdre , & je tâchai de me dédommager de tous les mauvais momens qu'il m'avoit fait passer. Qu'un jeune homme est content , lorsqu'avec beaucoup de disposition au plaisir , il se trouve la bourse assez bien garnie , pour ne rien refuser à ses inclinations !

— Je n'avois point encore connu ce que c'est que les passions tendres ; j'en voulus faire l'épreuve. Je fus assez long-tems à trouver une personne qui me parût digne de mes desirs : enfin le hazard m'en présenta l'occasion dans une

promenade que je fis à Versailles. Je ne manquai point d'assister au souper du Roi. Je me trouvais dans la salle près d'une vieille Dame , qui me donna lieu par son attention curieuse , de lui demander si c'étoit la première fois qu'elle voioit ce spectacle. Elle me répondit fort honnêtement que , quoiqu'elle fût Parisienne , elle n'étoit jamais venue à Versailles que ce jour-là ; qu'elle voioit le Roi pour la première fois ; que malgré la curiosité naturelle à son sexe , elle n'auroit jamais été tentée de faire ce petit voyage , si sa fille , plus curieuse qu'elle , ne l'en eût sollicitée long-tems ; mais qu'elles auroient mieux fait de demeurer à Paris , puisque sa fille avoit été saisie , en arrivant , d'une colique violente qui l'avoit fait souffrir

*DU MARQUIS DE ***.* 131
cruellement pendant trois ou quatre heures ; qu'à la fin son mal étoit passé , & qu'elle s'étoit endormie : que pour elle, se trouvant seule , & s'ennuiant pendant le sommeil de sa fille , elle étoit sortie de son Auberge pour voir souper le Roi. Le visage & les manieres de cette Dame me revinrent beaucoup , & je continuai de m'entretenir tout bas avec elle pendant le reste du souper. Lorsqu'il fut fini , je m'offris à la reconduire ; elle accepta mon offre. Je quittai mes amis sans les avertir , & je descendis l'escalier avec elle. Un Laquais, qui l'avoit suivie , se présenta ; nous nous rendîmes à son Auberge. Lorsque nous fûmes à la porte , elle me remercia de la maniere la plus civile : mais je la priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de sa-

luer sa fille ; elle y consentit , & nous entrâmes. Si la Mere m'avoit paru agréable , je fus charmé tout d'un coup de la figure de son aimable fille. Nous la trouvâmes auprès du feu , s'entretenant avec sa femme de chambre. Elle étoit en deshabillé : elle fit d'abord quelques reproches à sa Mere, de l'avoir surprise avec moi dans cet état. La vieille Dame lui dit que je lui avois paru si sage , & que j'en avois agi si honnêtement avec elle , qu'elle n'avoit pû me refuser la liberté d'entrer , que je lui avois demandée avec instance. Nous passâmes une demi-heure , dans un entretien qui eut mille charmes pour moi : enfin la crainte de me rendre incommode , m'obligea de me retirer.

Le lendemain , je retournai vers les dix heures à leur Auber-

*DU MARQUIS DE ***.* 133
ge ; mais je ne les y trouvai plus.
On m'apprit que la Demoiselle
avoit fort mal passé la nuit , &
que l'inquiétude qu'en avoit eue
sa Mere lui avoit fait prendre
le parti de retourner à Paris de
grand matin. Cette nouvelle me
toucha sensiblement ; & faisant
réflexion sur la douleur qu'elle
me caufoit , je commençai à ju-
ger que mon cœur étoit atteint
d'une sérieuse passion. Je n'étois
pas assez fâché de la sentir , pour
y résister. Je repris dès le même
jour le chemin de Paris , dans la
résolution de découvrir , à quel-
que prix que ce fût , un objet qui
m'étoit déjà si cher ; car je n'avois
point eu la précaution de m'in-
former de son nom , ni du quar-
tier où elle demeuroit.

J'employai plus de quinze jours
à chercher inutilement. Enfin me

trouvant un jour dans l'Eglise de Saint Louis, au Sermon du fameux Pere Bourdalouë , j'apperçus la mere & la fille , qui n'étoient qu'à dix pas de moi. Cette vûe me fit perdre l'attention que je devois au Prédicateur. J'eus continuellement les yeux attachés sur elles , jusqu'à ce que la vieille Dame s'étant tournée vers moi , je la saluai profondément. Elle me reconnut, & je remarquai qu'elle dit plusieurs mots à sa fille , qui me regarda aussitôt. Je lui fis aussi une profonde révérence. Le Sermon fut à peine fini , que je m'approchai d'elles : je leur reprochai agréablement leur prompte retraite de Versailles , & je les assurai qu'elles ne m'échapperoient plus si facilement. En sortant du Salut , je leur offris la main pour monter dans leur carosse , & je

m'y plaçai moi-même sans façon. Nous sortîmes de Paris , pour faire quelques tours de promenade. Au retour , je les accompagnai jusqu'à leur maison , qui étoit à l'entrée de la rue des Franc-bourgeois. Elles me firent l'honnêteté de m'inviter à souper ; ce que j'acceptai avec toute la satisfaction imaginable.

Tout me parut sentir son bien dans cette maison. La livrée étoit propre , les appartemens richement meublés ; & si l'on ne nous servit pas un souper magnifique , il n'y eut rien du moins qui ne fût délicat, & bien apprêté. La vieille Dame m'apprit , pendant le repas , qu'elle étoit veuve depuis quelques années ; que son Mari , qui avoit été long-tems Trésorier de la Marine , & qui s'appelloit Monsieur de Colman , lui avoit

laissé de gros biens avec une fille unique ; qu'elle ne s'étoit occupée depuis son veuvage , que du soin d'élever sa fille ; qu'elle voioit peu de monde , & qu'elle étoit à peine connue dans le quartier. Elle me parla néanmoins de quelques personnes de qualité , qui avoient de la considération pour elle , & qu'elle voioit familièrement.

Je lui découvris de mon côté le nom de ma famille , & les occupations qui me retenoient à Paris. Je lui parlai , avec transport , du bonheur que j'avois d'entrer dans sa connoissance , & de l'envie que je sentoie de la cultiver d'une manière qui la persuaderoit de l'estime que j'en faisois. La soirée se passa ainsi , avec un contentement qui me parut réciproque. Je jettois sans cesse les yeux

sur Mademoiselle de Colman , & j'appercevois quelquefois les siens qui se tournoient vers moi , avec une douceur dont j'étois charmé.

La nuit étoit fort avancée , lorsque je quittai cette aimable compagnie. Il y avoit assez loin de leur maison jusqu'à la rue où je demeurois ; je cherchai long-tems un carosse de louage sans en pouvoir rencontrer. Après avoir marché quelque tems à pied , j'entendis sonner une heure. J'eus quelque inquiétude de me trouver si tard , & seul dans les rues. La Police étoit alors fort mal observée à Paris, & l'on entendoit parler tous les jours de quelque meurtre qui s'étoit commis la nuit. Cette réflexion m'obligea de tenir mon épée nue à la main , & je marchai ainsi , préparé à tout événement. Comme je traversois la rue Saint

Martin, pour gagner celle de Saint Honoré où j'étois logé, je vis à dix pas de moi trois femmes assises sur le seuil d'une porte, qui garderent un profond silence lorsqu'elles m'eurent apperçu. Ce sexe n'est pas fait pour épouvanter. Surpris néanmoins de les voir dans une posture si tranquille à cette heure, j'avançai vers elle. Ma présence les allarma : elles me demanderent fièrement, si je desirois quelque chose. Rien, leur dis-je, que l'occasion de vous rendre service ; mais je vous avoue, Mesdames, que je ne m'attendois pas à une si belle rencontre. Passe ton chemin, me dit l'une d'elles. Je crus reconnoître au son de sa voix, que c'étoit un homme. Je répondis pourtant : Voilà bien de la grossièreté pour une belle Dame.

Avez-vous entendu que je vous ai offert honnêtement mes services ? Eh bien , Monsieur , reprit une voix plus douce , on les accepte ; mais à condition que vous me direz sans déguisement qui vous êtes. Je suis Mousquetaire , lui dis-je. Si vous êtes Mousquetaire , continua la même personne ; je ne doute pas que vous ne soyez homme d'honneur : ayez pitié de moi , Monsieur , & donnez-moi quelque secours. Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton si touchant , qu'elles m'attendrirent. Cependant j'entendis la voix d'un homme, qui disoit tout bas : Y pensez-vous , Mademoiselle , de vous fier à un inconnu ? Prenez courage , nous sommes presque à la moitié du chemin. Je n'en puis plus , répondit la Demoiselle ; je m'affoiblis telle-

ment , que j'appréhende de ne pouvoir aller plus loin. Que voulez-vous que je fasse ? Monsieur le Mousquetaire aura compassion d'une Malheureuse , qui espère tout de sa générosité.

Du caractère dont je suis , il n'en falloit pas tant pour m'exciter à tout entreprendre. J'offris , à cette Demoiselle affligée , tous les secours qui dépendoient de moi ; & je l'assurai d'un ton à me faire croire , qu'elle n'avoit rien à craindre , tant qu'il me resteroit un souffle de vie. Elle me dit que la première faveur qu'elle attendoit de moi , étoit de la conduire dans quelque endroit où elle pût se reposer & demeurer inconnue ; qu'elle m'instruiroit-là de toutes ses infortunes ; qu'en attendant, elle pouvoit m'assurer que je n'obligerois pas

une ingrate, ni une personne du commun. Je lui fis entendre que si elle vouloit être bien cachée, elle ne pouvoit être mieux que dans mon appartement. En effet j'occupois deux chambres & un cabinet fort bien meublés. Mon valet de chambre, & un laquais que je m'étois donné depuis que j'avois gagné quelque chose au jeu, logeoient au-dessus de moi; de sorte que j'étois seul maître de l'escalier, dans un bâtiment qui n'avoit que deux étages. Il étoit situé d'ailleurs au fond d'une cour, où j'étois aussi tranquille, que si j'eusse été seul à Paris.

La Demoiselle consentit à me suivre. Je lui prêtai le bras pour la soutenir; elle s'appuioit, de l'autre côté, sur une des deux femmes qui l'accompagnoient. Nous marchâmes ainsi jusqu'à

mon logis, sans mauvaise rencontre. Mes deux valets, qui m'attendoient, ouvrirent la porte, & nous montâmes dans mon appartement. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'ayant regardé plus attentivement mes trois compagnes, j'en reconnus une pour un Cordelier ! Que vois-je ? mon Pere, lui dis-je avec une espece de faiblesse ; n'êtes-vous pas Cordelier ? Oui, Monsieur, me répondit-il, je le suis ; il ne faut point que cela vous cause de peine ; nous vous informerons de tout, lorsque Mademoiselle aura commencé à reprendre ses esprits. Je fis apporter sur le champ des liqueurs, des biscuits, & tout ce qui se trouva chez moi de plus propre à la soulager. Nous nous mîmes tous quatre auprès d'un grand feu. Ce fut alors que je

commençai à me sçavoir bon gré de ma générosité. La jeune Demoiselle, malgré sa pâleur, qui étoit l'effet de la crainte, paroissoit d'une beauté éblouissante. L'inquiétude, qui étoit peinte dans ses yeux, n'avoit pu en obscurcir entièrement l'éclat : elle y répandoit une langueur, qui les rendoit infiniment touchans. Je n'épargnai rien pour la rassurer, par toutes sortes d'honnêtetés & d'assurances de services. Je fis préparer un lit qui étoit dans le cabinet, afin qu'elle y pût passer tranquillement le reste de la nuit, & je la pressai d'aller prendre le repos dont elle avoit besoin. Il n'est pas juste, me dit-elle, que je vous laisse ignorer plus long-tems l'obligation que je vous ai ; vous me sauvez la vie, & vous la sauvez en même tems à un inno-

cent , qui auroit été la malheureuse victime d'une barbare colere. Permettez - moi de vous cacher mon nom pour aujourd'hui. Je suis d'une des meilleures familles de Paris. J'ai un Amant , qui mérite mille morts , s'il m'est infidele , mais qui ne sçauroit être assez plaint , si me conservant la tendresse qu'il me doit , il ignore mes malheurs & les siens. Ma foiblesse m'a fait consentir à ses desirs. Je porte dans mon sein le fruit de nos amours. Mes deux freres , sous la puissance desquels je suis restée après avoir perdu mon Pere & ma Mere , ont découvert ce que j'ai tâché inutilement de leur déguiser ; ils y ont cru leur honneur intéressé , & cette imagination leur a fait former le dessein d'une cruelle vengeance. Voilà le Pere , continua-

t-elle

t-elle en montrant le Cordelier , qui vous apprendra tout le reste ; pour moi je vais user à présent de la liberté que vous m'accordez de me retirer. Après m'avoir salué avec beaucoup de grace , elle passa dans le cabinet , & se fit suivre de l'autre personne , qui étoit sa Femme de chambre.

Je priai le Cordelier , avec impatience , de me raconter la suite d'une-histoire si intéressante. Il prit la parole , & me dit qu'il avoit cru périr cette nuit ; que jamais il n'avoit eu tant de fraieur , ni tant de sujet d'en avoir : qu'il étoit Cordelier du grand Couvent , & que depuis long-tems il ne s'occupoit qu'à confesser , & à diriger les consciences , ce qui l'avoit rendu célèbre dans Paris. Il m'apprit aussi son nom , que je n'ai pas retenu. Cette nuit ,

me dit-il , comme je me levois pour aller à Matines , le Portier du Couvent m'est venu avertir qu'il y avoit un carosse qui m'attendoit à la porte , pour aller confesser promptement M. le Duc de Brissac , qui se mouroit d'une attaque d'apoplexie. Je m'habille à la hâte , sans la moindre défiance , & je me rends à la porte. Je n'avois pas besoin de parler au Pere Gardien , parce que j'ai une permission générale de sortir, dans de pareilles nécessités. Un Laquais ouvre la portiere du carosse ; je monte , on la referme ; & nous marchons grand train. Je me suis bien apperçu, malgré l'obscurité, qu'on me faisoit faire plus de chemin qu'il n'y en avoit jusqu'à l'hôtel de Brissac , & que nous nous éloignons du Fauxbourg Saint Germain : mais comme je

ne me défiois de rien , je me suis imaginé que Monsieur le Duc étoit tombé malade subitement , dans quelque autre Hôtel que le sien. Enfin le carosse s'arrête, après de longs détours, dans une rue du Marais , vis-à-vis une grande porte cochere. Cette porte s'ouvre aussitôt ; je vois paroître trois ou quatre personnes masquées , qui s'approchent de moi avec un mouchoir à la main , & qui me prient assez honnêtement , de permettre qu'on me bande les yeux avant que de sortir du carosse. Sur quelques difficultés que je faisois d'abord , on m'a dit que je n'avois rien à craindre ; qu'on n'avoit à faire de moi que pour une demi-heure ; qu'au reste il seroit inutile de résister , puisque je n'étois pas le plus fort. J'ai souffert , en tremblant , tout ce

qu'on a voulu. On m'a fait descendre , les yeux bandés. J'ai marché pendant quelque tems , sans sçavoir où j'allois : on me conduisoit par la main , & l'on me répétoit de tems en tems de ne rien craindre. Enfin l'on m'a débandé les yeux , & je me suis trouvé dans une grande salle , fort bien meublée. Un de mes conducteurs m'a dit : Reprenez vos esprits , mon Pere ; entrez dans cette salle voisine ; vous y trouverez deux femmes, qu'il faut que vous confessiez le plus promptement que vous pourrez : on vous reconduira ensuite à votre Couvent , sans vous faire aucun mal. On m'a laissé seul. Je suis entré dans une chambre , dont la porte étoit entr'ouverte , & j'y ai trouvé effectivement les deux Demoiselles qui sont ici , toutes

deux les larmes aux yeux , & poussant de grands sours. Dès qu'elles m'ont vû paroître , elles se sont jettées à mes pieds , en me priant de leur faire accorder du moins la vie. Je leur ai dit que je n'avois aucun pouvoir, que j'avois reçu ordre de les confesser , que j'ignorois absolument de quoi il s'agissoit. On parle de me confesser ! s'est écriée la jeune Demoiselle ; les Cruels ont donc résolu de m'ôter la vie ! Ah ! Marianne soutiens-moi , a-t-elle dit à sa Femme de chambre ; je suis perdue , mes cruels freres vont nous donner la mort. Là-dessus , elles se sont mises à pousser toutes deux des cris pitoiables. Les Masques sont revenus au bruit qu'elles faisoient ; & loin d'en paroître touchés , ces Misérables ont insulté brutalement à la dou-

leur de leur sœur. Allons , ont-ils dit , Mesdames les P. . . . , il faut expier votre folie. Finissez , je vous prie , ce tintamare , & songez plutôt à faire votre paix avec le Ciel ; nous ne vous donnons qu'un quart-d'heure pour penser à vous. Ils ont regardé ensuite à leur montre quelle heure il étoit , & sont sortis , en jurant qu'ils reviendroient au bout d'un quart-d'heure. Je vous avoue , continua le Cordelier , que ce spectacle m'a épouventé moi-même ; & qu'au lieu d'exhorter mes Pénitentes à se préparer à la mort , je leur ai dit tout bas : Mesdemoiselles , nous sommes seuls ; n'y a-t-il point moien de se sauver ? Où donnent ces fenêtres ? Malheureusement,elles donnoient sur le jardin. Cependant lorsque j'ai scû que les murailles du jardin

bordoient la rue , j'ai conçu quelque espérance de sortir d'un si mauvais lieu. Nous sommes descendus dans le jardin , sans faire le moindre bruit. Nous nous étions munis de trois chaises , pour faciliter notre évasion ; mais elles ont été inutiles. La Femme de chambre nous a fait remarquer un grand espalier , qui s'élevoit jusqu'au haut du mur. Je suis monté le premier , pour prêter la main aux deux Demoiselles ; elles m'ont suivi avec un courage admirable. Il étoit plus difficile de descendre , que de monter ; mais la nécessité ne permet pas de songer au péril. Je me suis coulé fort heureusement jusqu'à terre , & je les ai reçues sur mes bras. Nous nous sommes éloignés , sans perdre de tems , de ce lieu maudit ; & la lassitude avoit contraint ces

deux pauvres Demoiselles à se reposer un moment, lorsque vous nous avez rencontrés. Mon dessein étoit de les conduire chez une Dame de mes amies, qui demeure près de notre Couvent; mais je ne suis pas fâché que nous soions tombés entre les mains d'un aussi honnête homme que vous le paroissez.

Ce récit me causa une véritable compassion. Je fis coucher le Cordelier dans le lit de mon valet de Chambre; & je me couchai dans le mien, en m'entretenant d'une si étrange aventure. Je ne fus pas plutôt reveillé, que je pensai sérieusement aux suites qu'elle pouvoit avoir. Je trouvois fort plaisant qu'un Mousquetaire de mon âge fût obligé de donner sa chambre pour asile à une Demoiselle de dix-sept ou dix-huit

*DU MARQUIS DE ***.* 153
ans. Un Cordelier, une Femme de
chambre sous ma protection; tout
cela avoit l'air d'une petite Répu-
blique d'Avanturiers , dont je
pouvois me considérer comme le
Chef. Je me levai dans ces réflé-
xions; & lorsque la jeune Demoi-
selle fut en état d'être vûe, je me
présentai à elle, avec une gravité
qui confirma l'opinion qu'elle
avoit de ma sagesse. Je lui renou-
vellai l'offre de mes services. Elle
jeta d'abord quelques soupirs,
qui furent suivis des assurances les
plus vives de sa reconnoissance.
Elle me pria de faire appeller le
Pere Cordelier : elle le remercia
de la fatigue qu'il avoit essuïée
pour elle; elle lui fit promettre un
secret inviolable sur tout ce qui
s'étoit passé. Le bon Pere s'y en-
gagea par serment. Il sortit, pour
retourner à son Couvent, où il

craignoit qu'une si longue absence ne le rendît suspect.

Je demeurai seul , près du lit de la Demoiselle. Après m'avoir appris son nom , elle me dit : Il faut , Monsieur , que j'aie une haute idée de votre vertu , pour demeurer avec vous dans la situation où je me trouve. Les preuves , que j'en ai déjà reçues , me garantissent l'avenir. Mais ce n'est point assez : puisque vous êtes devenu mon Libérateur , j'attens des effets constans de votre générosité.

Le plus pressant de mes desirs , est de donner de mes nouvelles à mon Amant. Hélas ! si ma mauvaise Etoile ne lui a pas changé le cœur , quelle va être sa désolation , lorsqu'il apprendra ce que je souffre pour lui ! Il est Capitaine dans le Régiment de..... les or-

*DU MARQUIS DE ***.* 155
dres de la Cour l'ont obligé , depuis deux mois , de se rendre à sa Garnison. Trouvons, je vous prie, quelque expédient pour le tirer de-là , & pour l'engager à me venir consoler par sa présence. Je lui répondis qu'une Demoiselle aussi accomplie qu'elle , n'ayant pu faire choix que d'un honnête homme pour son Amant , je ne doutois point qu'il ne se hâtât de venir à la premiere nouvelle de son malheur ; que pour éviter les risques d'une lettre & les longueurs des voies ordinaires , je ferois partir volontiers mon Valet en poste , avec un billet de sa main ; & que si elle le jugeoit nécessaire , j'étois disposé à lui rendre moi-même ce service. Elle accepta la proposition de faire partir mon Valet. Elle écrivit sur le champ une lettre de quatre

pages. Les chevaux se trouverent prêts en moins d'une heure.

Je fis quelques réflexions sur cette démarche , pendant qu'elle écrivoit sa lettre. Comme je n'avois qu'une envie sincere & désintéressée de la servir , il me sembla que la délicatesse de son Amant pourroit être blessée , de la trouver entre les mains & sous le pouvoir d'un Mousquetaire. Je lui fis faire cette attention , dont elle me fçut bon gré , & nous conclu-mes qu'elle prendroit une chambre dans la même maison , mais séparée de mon appartement. J'allai aussitôt proposer la chose au maître du logis , qui nous en accorda une , telle que nous la désirions. Je fis ensuite partir mon Valet , avec les instructions nécessaires.

Je retournai près d'elle , pour

*DU MARQUIS DE ***.* 157
lui offrir ma bourse : elle fit quelque difficulté d'accepter mes offres , quoiqu'elle manquât de tout. Elle me dit qu'espérant de voir bien-tôt son Amant , elle comptoit de se trouver dans l'abondance à son arrivée. Je ne la pressai point ; mais , en sortant , je mis sur la table une bourse de cent louis d'or , qui faisoient environ deux mille francs ; & j'ordonnai en particulier , à sa femme de chambre , d'acheter promptement tout ce qui lui étoit nécessaire.

Quelque diversion que cette aventure eût faite à ma passion naissante , elle n'avoit point effacé dans mon cœur l'image de Mademoiselle de Colman. Dès que j'eus un moment de liberté , je résolus d'aller chez elle , & de ne pas différer à lui offrir un cœur

où elle regnoit absolument. Je crus qu'ayant été élevée dans la retraite , je n'avois point à garder avec elle toutes les régularités de la galanterie. Les Coquettes en ont fait un art , mais il faut de l'usage pour en sçavoir les principes ; ils ne sont gueres connus d'une jeune personne , qui est éloignée du commerce du monde , & qui ne prend point d'autres sentimens que ceux que la nature lui inspire. J'entrai chez elle , comme si j'y eusse été connu depuis long-tems. Je me fis conduire à sa chambre. Heureusement Madame de Colman n'étoit pas encore levée. Je dis à son aimable fille tout ce que la passion parut m'inspirer de plus tendre : elle en rougit d'abord , & elle parut m'écouter à regret ; mais je lui marquai tant de res-

pect & de véritable tendresse , que je m'apperçus à la fin qu'elle y trouvoit quelque douceur. Monsieur , me dit - elle en finissant notre entretien , je souhaite que tout ce que vous me dites soit sincere. Sa Mere , qui parut en ce moment , m'empêcha de lui renouveler les assurances de ma sincérité. Je les accompagnai à la Messe ; j'en revins avec elles : nous dinâmes ensemble , & la journée se passa avec tous les charmes qu'on trouve dans une nouvelle passion. Vous verrez , continua le Comte de Rosambert , que ce n'est pas sans raison que j'entre dans le détail de toutes ces circonstances.

Je me rendis le soir chez moi. La Demoiselle , dont je vous cache le nom par considération pour sa famille , avoit quitté mon

appartement , pour occuper la chambre que j'avois fait préparer. Je la priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de manger avec elle ; & je vous avoue que je remarquai, dans ses manieres , & dans le tour de son esprit , quelque chose de si touchant , que j'eus besoin de toute la force de l'honneur pour retenir mon cœur dans de certaines bornes. Notre entretien tomba insensiblement sur les suites malheureuses des plus cheres passions. Elle me dit qu'elle avoit prévu tout ce qui lui étoit arrivé , mais qu'elle n'avoit pu résister à l'impétuosité de son penchant ; que sa consolation étoit d'avoir un Amant , qui méritoit les peines auxquelles elle s'étoit exposée pour lui : qu'elle étoit presque assurée de n'avoir plus que trois ou quatre

mois à vivre ; mais qu'elle attendoit la mort sans fraieur , parce qu'elle s'y étoit exposée volontairement. Ce langage me frappa. Je lui demandai sur quel fondement elle parloit de la mort , comme d'une chose si certaine. C'est , me répondit-elle , que je n'espère pas de survivre à mes couches. J'ai une horreur inexprimable , pour ce fatal & honteux assujettissement de notre sexe. Je n'y sçaurois penser sans ressentir des mouvemens qui me mettent hors de moi-même , & des douleurs déjà pires que celles de la mort. Je suis d'ailleurs du tempérament le plus délicat. Ainsi je regarde la fin de ma vie comme fort prochaine. J'en ai fait le sacrifice à mon Amant , en lui donnant toute ma tendresse. Je sçavois bien , continua-t-elle ,

que je n'étois point capable d'aimer médiocrement : j'ai tout envisagé, & jamais il n'y eut de malheurs si prévûs , ni si volontaires que les miens.

Je me hazardai là - dessus à lui demander , pourquoi elle ne s'étoit point opposée au progrès d'une passion , dont elle prévoioit des suites si malheureuses. Je conçois bien , lui dis-je , que lorsqu'un cœur , tel que vous me dépeignez le vôtre , est une fois enflammé , il lui est difficile de garder des mesures , & de modérer ses desirs ; mais , vous connoissant si bien vous-même , comment ne vous êtes-vous pas précautionnée contre toutes sortes d'engagemens ? J'ai toujours cru qu'il étoit aisé à une personne de votre sexe , de se garantir de l'amour.

Elle me répondit : Si vous l'avez toujours cru , vous vous êtes toujours trompé. Je juge de toutes les femmes par moi-même. Nos premiers mouvemens nous portent à la tendresse. Cette disposition naît avec nous. Elle ne nous quitte jamais ; & s'il se trouve quelques femmes qui meurent sages , il faut qu'elles aient combattu pendant toute leur vie. Combien croiez-vous , continuait-elle , que l'éducation qu'on nous donne , & la mollesse dans laquelle on nous élève , contribuent à fortifier ce premier penchant ? J'ai fait cent réflexions sur la nature de mon esprit , & sur celle de mon corps. Je suis faible & tendre , voilà ce que j'ai apporté en naissant ; mais les lectures , les spectacles , les conversations m'ont rendue folle , voilà

ce que je dois à la manière dont j'ai été élevée. Dès l'âge de douze ans , je me formois l'idée d'un Amant , tel que je l'aurois souhaité pour être heureuse : ce fantôme m'accompagnoit par-tout , & je sentoís déjà pour lui les desirs qu'inspire la réalité. J'étudiois tous les hommes que j'avois occasion de connoître , & je les aimois à proportion qu'ils me sembloient approcher de la parfaite image que je portois dans mon cœur. Lorsque je vis pour la première fois celui que le sort avoit destiné pour être mon Amant , je sentis des mouvemens extraordinaires , qui sembloient m'avertir que c'étoit-là l'homme que j'aimois depuis quatre ou cinq ans sans le connoître. Il prit pour moi des sentimens , dont il n'eut pas de

*DU MARQUIS DE ***.* 165
peine à me persuader. Plus je le
voiois , plus je lui trouvois de
rapport avec mon idole , & bien-
tôt il ne fut plus qu'une même
chose avec elle. Ce n'est pas que
je ne lui aie fait acheter ma con-
quête assez cher : mais à quoi sert
la résistance d'une femme , qu'à
irriter ses propres désirs ? Je vou-
lois garder quelque dehors de
bienfaisance , & m'assurer que j'é-
tois aimée. Lorsque je crus l'être ,
j'ouvris mon cœur à la plus
violente passion qui fut jamais.
Vous me demanderez pourquoi
je n'ai pas du moins évité la der-
niere foiblesse ? Mais une femme
est-elle maîtresse d'elle-même ,
quand elle est sans cesse avec un
homme qu'elle a rendu le maî-
tre de son cœur ? J'ai compté sur
la tendresse & sur la générosité
de mon Amant ; je l'aimerois

bien peu , si je pouvois le croire capable de me trahir.

La conversation dura long-tems sur cette matiere. Je la consolai autant que je pus par l'espérance d'un avenir heureux , qui la rejoindroit bien-tôt à l'objet de ses désirs. Effectivement je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût au monde un homme assez lâche , pour abandonner une femme après l'avoir réduite à cet état. J'aurois répondu, sur ma vie, de la fidélité de son Amant. Le portrait, qu'elle m'en avoit fait , me prévenoit en sa faveur ; & je n'avois pas moins d'impatience qu'elle de le voir arriver , pour en faire un Ami.

Je soupai tous les jours avec elle , jusqu'au retour de mon Valet. J'avois soin de me rendre de bonne heure au logis , pour la

ménager dans l'état où elle étoit ; car sa grossesse paroissoit avancée. Le reste du jour , je le passois presque entier chez Mademoiselle de Colman. Enfin, huit jours après , je rencontrai mon Valet qui arrivoit en poste. Surpris de le voir seul , je lui demandai si Monsieur de..... ne venoit point par derriere. Il me fit , sans répondre , quelques signes de tête , qui me firent mal augurer du succès de sa commission. Il me présenta une lettre , qui étoit pour la Demoiselle. J'allai chez elle , sans perdre un moment ; & je la lui remis , en lui disant qu'elle devoit connoître cette écriture.

Elle l'ouvrit ; à peine avoit-elle eu le tems d'en lire les premières lignes , qu'elle tomba sans connoissance à mes pieds. Sa chute fut si violente , que je craignis

beaucoup pour elle. Je lui fis donner néanmoins de si prompts secours , qu'elle recouvra la connoissance. Mais , bon Dieu ! qu'il eût bien mieux valu que cet évanouissement eût terminé sa vie ! Malgré la foiblesse qu'il lui avoit causée , elle se leva comme une furieuse , & se jetta sur mon épée, qu'elle tira du fourreau avant que j'eusse le tems de m'en appercevoir. Je l'avois mise , suivant ma coutume , sur une chaise en entrant dans sa chambre , parce que je croiois n'en devoir sortir qu'après avoir soupé. Elle s'en seroit percée infailliblement , si je ne me fusse jetté sur elle pour l'arrêter. J'eus besoin de toute ma force ; & ce fut avec des difficultés infinies , que je la fis asseoir dans un fauteuil , en lui tenant les mains , de peur qu'elle n'at-
tentât

tentât autrement sur elle-même.

Après y avoir demeuré plus d'un quart d'heure , sans me dire une seule parole , je vis que les larmes commençoient à couler de ses yeux. Elle me pria d'un ton assez doux , de lui laisser les mains libres , en m'assurant qu'elle n'useroit pas mal de cette liberté. Je lui dis : Qu'est - ce donc , Mademoiselle , qui a pu vous causer tant d'agitation ? Je vous parle depuis un quart - d'heure ; vous ne me répondez pas : craignez-vous de me confier vos peines ? Non , Monsieur , me répondit-elle ; mon dessein n'est pas de vous rien cacher. Ecoutez-moi , je vais vous ouvrir mon cœur. Mon Amant m'abandonne ! Le Soleil n'a peut-être jamais éclairé de perfidie si lâche & si noire. Le Ciel l'en punira ; il me doit cette

justice. Dans le premier transport où cette funeste nouvelle m'a jetée, j'étois capable de me donner la mort, si vous n'aviez arrêté mes mains : oui, il est certain que j'allois me la donner ; mais c'est cette pensée même, qui m'a ouvert les yeux tout d'un coup sur l'excès de ma folie. Je n'ai pas plutôt été assise sur ce fauteuil, que mes regards sont tombés sur votre épée, que je vois encore là toute nue. J'ai frémi, comme si je l'eusse déjà sentie dans mes entrailles. Je ne sçais comment il est arrivé que d'un moment à l'autre, la raison m'est revenue. J'ai fait plus de réflexions, dans l'espace d'un demi-quart d'heure, que je n'en ai fait de toute ma vie. En un mot, vous me voyez non-seulement résolue de vivre, mais de renoncer à l'amour, à la

haine , & au monde même , s'il se peut ; car je n'ai plus d'autre parti à prendre. Aidez moi dans mon dessein. Je vous devrai deux ou trois fois la vie. J'ai une Tante à l'Abbaïe de P. R. , qui n'est qu'à quelques lieues de Paris. Elle m'aime , & je suis sûre qu'elle me fera recevoir volontiers dans cette Maison. Je veux l'aller voir promptement , lui faire l'aveu de toutes mes foiblesses , & lui demander le moien de les réparer. Le Ciel , qui m'inspire ce dessein , applanira les difficultés. Que dites-vous de tout cela ? ajouta-t-elle en me regardant.

Je lui répondis que j'avois peine à le comprendre , & que je ne pouvois assez l'admirer. Mais , lui dis-je , Mademoiselle , s'il m'est permis de faire quelque réflexion sur un si beau dessein , il me sem-

ble que l'embarras où vous êtes y mettra quelque obstacle : vous ne songez point que vous portez un fardeau, dont il faut vous délivrer auparavant. Bien entendu, reprit-elle ; & c'est sur quoi j'ai principalement besoin de votre secours. Nous verrons ensemble, par quels moïens nous pourrons préparer ma Tante à recevoir ma première visite ; car mes freres l'auront prévenue sans doute sur mon évafion. Pendant que je traiterai avec elle , mes couches s'avanceront , & me laisseront enfin la liberté que je defire. Permettez-moi de prendre maintenant un peu de repos ; j'ai besoin de me remettre de l'agitation où vous m'avez vûe.

Qui n'auroit cru comme moi , après un discours fi tranquille & fi férieux , que cette infortunée

Demoiselle étoit entièrement revenue à elle-même , & que ses résolutions étoient sinceres ? Il ne vous paroîtra pas croiable qu'une femme , dans le fort de sa passion, ait pu pousser la dissimulation si loin. Je la quittai , après avoir recommandé à sa Femme de chambre de la faire mettre au lit. Elle consentit à tout ce qu'on voulut. Lorsqu'elle se fut couchée , elle ordonna , sans faire paroître la moindre émotion , qu'on la laissât seule. La Femme de chambre sortit. Je me retirai dans mon cabinet , où je m'occupai de quelque lecture. Environ deux heures après , la maîtresse du logis vint à moi toute effraîée , avec la Femme de chambre , qui étoit pâle comme la mort. Ah ! Monsieur , me dirent-elles , il est arrivé quelque malheur. Nous avons vû tom-

ber plusieurs gouttes de sang , du plancher de la chambre de Mademoiselle. Nous sommes allées à sa porte ; nous l'avons trouvée fermée. Elle en a tiré la clé : nous avons heurté assez fort ; elle refuse d'ouvrir & de répondre. Venez vous-même ; & dites-nous ce qu'il faut que nous fassions. J'y courus sur le champ. Je frappai rudement à la porte. On ne répondit point. Alors , sans balancer , je pris une longue buche que je glissai entre le seuil & la porte ; & du premier effort , je la levai de dessus ses gonds. Nous entrâmes , & nous vîmes le plus affreux spectacle du monde. Des flots de sang couloient du lit sur le plancher. Je m'approchai. La pauvre Demoiselle étoit couchée sur le dos, sans vie & sans mouvement ; elle s'étoit enfoncé , dans

le cœur , le couteau dont elle avoit coutume de se servir à table. Je le tirai promptement de la plaie , où il étoit encore. Les deux femmes commencerent à jeter des cris. Je les fis taire , en leur faisant entendre qu'elles alloient se perdre , & moi avec elles. Je les enviai chercher de l'eau , pour laver les traces du sang. Pendant qu'elles y travailloient de toute leur force , je jetai les yeux sur la table , & j'aperçus un papier : je le pris , & j'y lus ces mots.

” Trop généreux Mousquetaire , je vous demande pardon de vous avoir trompé. Il m'étoit impossible autrement d'exécuter le dessein que j'ai pris de mourir. Votre aveugle amitié , pour une Malheureuse , vous empêcheroit de voir que la

» mort lui est devenue nécessaire
» re , dans l'horrible état où elle
» est réduite ; & croiant me ser-
» vir , vous augmenteriez mes
» maux en me conservant la vie
» malgré moi. Adieu. Je meurs
» contente. Le Ciel , qui ne pu-
» nit que les crimes , aura pitié
» de mon ame. Je n'ai d'inquié-
» tude , que pour le malheureux
» fruit qui est dans mon sein. Je
» crois que si l'on me fait ouvrir
» promptement après ma mort ,
» on pourra le baptiser. J'aurai
» soin de me donner le coup
» vers le cœur , pour épargner ce
» pauvre petit Innocent. Adieu ,
» généreux Mousquetaire. J'em-
» porte une parfaite reconnois-
» sance pour tous vos bienfaits. »

Cette lettre me pénétra d'hor-
reur , de pitié & d'admiration.
J'étoit si saisi , que je ne sçavois

à quoi me déterminer. Cependant le péril étoit pressant. J'envoiai mon Valet de chambre avertir, un Chirurgien voisin, de se rendre sur le champ chez moi, avec les instrumens nécessaires pour une opération dangereuse. Il vint aussi-tôt. Je lui fis promettre le secret, avant que de l'introduire dans la chambre; & lui ayant raconté en peu de mots ce qui venoit d'arriver, je lui fis commencer l'opération en ma présence. Elle fut heureuse. L'enfant avoit assez de vie, pour m'assurer que nos soins n'étoient pas inutiles. Il mourut une demi-heure après. Je fis porter, pendant la nuit, les deux corps au Cimetiere de Saint Nicolas des Champs. On les passa par-dessus la muraille, à l'aide de quelques échelles, & je les fis enter-

rer à mes yeux dans une même fosse.

Cette funeste aventure fit sur moi des impressions terribles. Elle servit sur-tout à me dégoûter du commerce des femmes ; & je résolus d'y renoncer entièrement. Je commençai par changer de demeure. Je pris un appartement au Fauxbourg Saint Germain , dans la rue de la Comédie. Les huit premiers jours , je demeurai comme absorbé dans ma chambre , uniquement occupé du tragique événement dont j'avois été témoin. Mais j'étois né pour les aventures , & j'en avois bien encore à essuier avant que de devenir tranquille.

Je fis connoissance , à la Comédie , avec le Marquis de Sévigny , fils de la célèbre Marquise de ce nom. Il étoit de mon âge.

Notre amitié se forma sans préparation. Nous avions à peu près les mêmes goûts & les mêmes penchans. Dès le premier jour de notre connoissance, nous liâmes une partie de plaisir pour le lendemain. Elle s'exécuta très-agréablement. Il amena avec lui Monsieur de Racine, qui s'étoit déjà fait connoître par ses belles Tragédies, & Monsieur l'Abbé de Cogan, qui passoit pour un très-bel esprit. Monsieur de Racine nous apprit qu'il devoit être reçu, deux jours après, à l'Académie Françoisé. Il nous récita le Discours qu'il avoit préparé pour sa réception. Nous en critiquâmes plusieurs endroits, qu'il eut la complaisance de changer en suivant nos conseils. Le Marquis de Sévigny avoit l'esprit très-fin & très-agréable. On n'a jamais

tourné mieux que lui une polissonnerie. Le ton de sa voix , l'air délicat & badin dont il s'exprimoit , donnoit de la grace à ses moindres paroles. Il étoit passionnément épris d'une Comédienne , qui épuisoit sa bourse par de folles dépenses. Il nous proposa après souper , c'est-à-dire , vers minuit , d'aller rendre visite à sa Maîtresse. Nous y fûmes tous ensemble. Elle ne faisoit qu'arriver chez elle , dans un carrosse qu'elle tenoit de la libéralité du Marquis. Malgré les obligations qu'elle lui avoit , elle parut choquée de ce qu'il lui amenoit trois personnes inconnues à une telle heure. Il me semble que tu veux boudier , lui dit Sévigny : sçais-tu que je t'amène un Académicien qui t'a fait Reine plus d'une fois , un Mousquetaire qui paie fort régu-

*DU MARQUIS DE ***.* 183
lièrement ses quinze sols au par-
terre ; & un Abbé , qui joue la
Comédie presque aussi-bien que
toi ? Allons , Monsieur l'Abbé ,
dit il à l'Abbé de Cogan , paroîs-
sez sur la scène. Mademoiselle fit
hier le rôle d'Iphigénie , & vous
faites le personnage d'Abbé. Vous
êtes Ecclésiastique, à peu près com-
me elle est Princesse. Il faut , s'il
vous plaît , que vous nous don-
niez tous deux un plat de votre
métier. Cette tirade d'éloquence
fit rire la Comédienne , & la mit
en bonne humeur. On ne parla
plus que de rire , & l'on exécuta
le projet du Marquis , qui étoit
de faire déclamer quelque scène
de Racine à l'Abbé de Cogan ; il
y consentit. Nous lui mîmes une
perruque , un habit galonné , &c.
pour faire le rôle de Titus. Je
n'ai jamais ri de si bon cœur. La

Comédienne faisoit Bérénice, d'une manière enchantée. Le pauvre Abbé, qui n'avoit jamais exercé son talent pour la parole que dans quelque misérable Sermon, exprimoit les agitations de Titus avec un ridicule achevé. Nous passâmes ainsi une partie de la nuit ; & nous nous séparâmes, en promettant à Monsieur de Racine d'assister à la cérémonie de sa réception à l'Académie.

Nous lui tînmes parole. La salle étoit remplie de quantité de personnes de la première distinction, que la réputation du nouvel Académicien y avoit attirées. Il faut avouer que Racine charma tous ses Auditeurs. Il étoit bel homme ; il déclamoit bien. Son Discours étoit bien composé. A peine put-il répondre à l'empressement de tous ceux qui venoient

l'embrasser , & le féliciter de son succès. Je ne lui dis que deux mots à l'oreille , pour l'inviter à souper. Il me promit de s'y rendre. J'avois eu soin de prier auparavant Monsieur Boileau , que je connoissois , & Monsieur de Moliere , que je ne connoissois pas , mais à qui le Marquis de Sévigny avoit fait le compliment de ma part. Il amena encore le Chevalier de Méré , & l'Abbé Genest. Nous nous trouvâmes sept à table , & de la meilleure humeur du monde. Monsieur Boileau nous raconta : qu'étant à Versailles quelques jours auparavant , il avoit eu une plaisante querelle avec Monsieur Mocolieri , Envoié de Venise. Celui-ci lui reprocha , comme une marque de mauvais goût , d'avoir traité les beautés du Tasse

de clinquant. Monsieur Boileau ne se défendit d'abord qu'en badinant ; mais l'Envoïé continuant de lui dire d'un ton fort sérieux , que cette raison avoit pourtant empêché les Académiciens della Crusca de Florence , de lui offrir une place dans leur Corps , comme ils l'avoient résolu ; qu'après avoir examiné la chose dans une de leurs assemblées , ils avoient conclu que ce feroit deshonorer leur nation , que d'accorder cette marque d'honneur à une personne qui avoit décrié le plus bel esprit d'Italie ; Boileau , piqué de ce discours , répondit en vrai satyrique : Si j'ai traité si mal le Tasse , qui de l'aveu de Messieurs de la Crusca est le plus bel esprit d'Italie , jugez quelle idée je dois avoir de ceux qui se reconnoissent inférieurs à lui ; & concluez de-

là , que l'estime ou le mépris des Académiciens de Florence est une chose fort indifférente pour moi. Monsieur Mocolieri s'échauffa là-dessus , & traita Boileau de petit Poëte superbe. Boileau appella l'autre , petit Italien ignorant. Quelques personnes de distinction , qui étoient présentes , furent obligées de leur imposer silence , pour arrêter cette querelle.

Nous applaudîmes aux réponses de Monsieur Boileau ; & les réflexions que nous fîmes sur son histoire nous conduisirent à parler d'une foule de mauvais Ecrivains , qui inondoient alors Paris. Tous les Convives lâcherent quelques traits plaisans ; & Boileau sur-tout triomphoit sur cette matière. Pradon , Boursault , Pertault , & quantité d'autres ne fu-

rent point épargnés. Monsieur le Chevalier de Méré, qui étoit d'une humeur assez grave, nous dit que quoiqu'il trouvât fort raisonnable la coûtume du Roiaume, qui ne permet point qu'un livre soit imprimé, s'il n'a subi l'examen des Censeurs, il lui sembloit néanmoins que l'intérêt du Public demandoit quelque chose de plus : qu'il faudroit que tous ceux qui se laissent surprendre à la démangeaison d'écrire, fussent obligés de faire preuve de leur capacité ; & qu'au lieu qu'on examine l'ouvrage pour en permettre l'impression, on commençât par examiner l'Auteur, pour lui permettre de composer l'ouvrage.

Cette pensée fut trouvée fort judicieuse, & fort convenable aux besoins présens de la République des Lettres. On chargea

Monsieur de Moliere, de dresser un Placet, qui seroit présenté à Monsieur le Chancelier, pour lui demander cette réforme dans la Littérature. Nous badinâmes ainsi très-agréablement, le reste de la soirée.

Le lendemain, Monsieur de Racine, qui avoit pris quelque amitié pour moi, me proposa d'aller promener avec lui jusqu'à l'Abbaie de Port-Royal des Champs, où il avoit une proche Parente, & quantité d'Amis. Le plaisir de l'accompagner, & la réputation de cette célèbre Abbaie, m'y firent consentir volontiers. Nous y fûmes reçus à merveille. On nous y retint quelques jours. Monsieur Arnauld, qui y étoit alors, me fit mille caresses. Comme j'avois l'esprit assez cultivé pour un homme de mon âge,

il prit plaisir à m'instruire du sujet des fameuses contestations qui divisoient alors l'Eglise de France. Il me fit même goûter ses sentimens ; & je puis dire que j'étois à demi Janséniste , lorsque je quitterai cette Maison. La Mere Agnès , qui étoit parente de M. de Racine , prit fort à cœur ce qu'elle appelloit ma conversion. Elle avoit beaucoup de brillant dans la conversation , & n'avoit pas moins de solidité d'esprit. Elle me fit promettre de retourner de tems en tems pour la voir. Je fus obligé , quelques mois après , de chercher un asyle dans cette Abbaie , pour éviter les suites d'une aventure qui a renversé ma fortune.

Etant retourné à Paris , je trouvai une lettre de Mademoiselle de Colman. Elle n'étoit point signée de son nom , & c'étoit

l'unique que j'eusse reçue d'elle. Aussi ne pus-je connoître d'où elle venoit , que par sa lecture. C'étoient des reproches d'avoir laissé passer tant de tems sans la voir , & des plaintes de la peine que je lui avois fait prendre, pour découvrir le lieu de ma demeure. Quelque résolution que j'eusse formée de renoncer absolument aux femmes , son mérite me revint à l'esprit , & renouvela les premières impressions qu'il y avoit faites. Je trouvai d'ailleurs qu'il y avoit eu de l'impolitesse à l'abandonner si brusquement , & je condamnai ma conduite. Je fus la voir dès le lendemain, pour lui en faire mes excuses. Elle me reçut avec une joie , qui me fit assez connoître que j'étois bien dans son cœur. Sa Mere n'en marqua pas moins. J'eus la foi-

blesse de reprendre mes anciens sentimens ; mais comme je ne suis pas fait pour être heureux , ma tranquillité ne fut pas de longue durée.

Je voiois Mademoiselle de Colman depuis deux mois , avec beaucoup d'affiduité. Sa sagesse m'étoit connue. Si je l'aimois , j'étois sûr d'en être aimé. Cependant la jalousie s'empara tout d'un coup de mon ame , & vint empoisonner toute ma satisfaction. Cruelle & funeste passion ! Un jeune Abbé , qui se faisoit appeller de Levin , trouva le moien de s'introduire dans la maison de Madame de Colman. Je m'apperçus , en peu de jours , du dessein qui l'y amenoit. Ses fréquentes visites , ses regards , son empressement , & mille autres marques , me firent trop con-

noître que j'avois un rival. Je fus indigné qu'un homme de sa profession osât se mettre en concurrence avec moi. Je me croiois néanmoins si assuré du cœur de Mademoiselle de Colman , que je n'appréhendois rien de sa part : mais enfin ma bizarrerie ne me permit pas de souffrir qu'un Abbé entreprît de me le disputer. Je le tirai un jour à l'écart , & je lui dis d'un ton de maître , que je lui défendois de paroître jamais avec moi dans un même lieu ; & que s'il étoit assez hardi pour s'y trouver , je lui donnerois vingt coups de canne. La rougeur lui monta au visage : il me répondit que s'il avoit une épée , je ne lui parlerois pas si fièrement. Je vous avoue que perdant toute patience à cette réponse , je lui donnai effectivement plusieurs coups

d'un bâton que je portois à la main. Il me quitta sans ajoûter un mot , & ne se présenta plus devant mes yeux. Je crus que la honte & la crainte l'avoient fait disparoître. Quelques mois se passerent. J'étois si charmé de Mademoiselle de Colman , que j'avois pris la résolution de l'épouser. Il falloit obtenir le consentement de mon Pere ; mais j'espérois qu'en faveur des richesses il passeroit sur l'inégalité de la naissance. Je me dispoisois à lui demander cet aveu , lorsqu'un jour au matin mon Valet vint m'annoncer un inconnu , qui souhaitoit de me parler un moment. J'étois à m'habiller : je lui fis dire d'entrer. Son visage se renouvela tout d'un coup dans ma mémoire ; & quoiqu'il fût sous les habits d'un homme d'épée , je
le

le reconnus facilement pour ce même Abbé que j'avois maltraité trois mois auparavant. Si vous me reconnoissez, Monsieur, me dit-il d'un ton ferme, vous devez concevoir le dessein qui m'amène chez vous : je suis celui que vous outrageâtes indignement, il y a trois mois, sous l'habit & sous le nom de l'Abbé de Levin. J'ai quitté l'Eglise exprès pour en tirer raison. Choisissez le tems, le lieu, & les armes.

Ce procédé me parut franc & généreux. Il est juste, mon Brave, lui repartis-je, que je vous satisfasse : l'honneur offensé veut du sang. Ne remettons pas à un autre jour ce que nous pouvons exécuter dès ce moment. Pour les armes nous nous servirons, si vous voulez, de nos épées. Je vous laisse le maître du lieu. Nous

convinmes de nous rendre à dix heures, par des chemins différens, sur le bord de la Seine, du côté de la Grenouillere. Nous y arrivâmes presque en même tems. Nous nous battimes un demi-quart d'heure sans avantage. Je fus blessé le premier, d'un coup léger à la cuisse ; mais, plus heureux que mon adversaire, je lui enfonçai aussi-tôt mon épée au travers du corps. Il tomba, en disant : je suis mort. Je crus d'abord qu'il l'étoit ; & j'allois jeter le corps dans la riviere, mais je m'apperçus qu'il respiroit encore. La compassion m'obligea d'aller chercher du secours, aux maisons les plus voisines. Ce fut la cause de ma perte : car s'il fût mort sur le champ, on auroit ignoré qui étoit l'auteur du coup. J'avertis quelques personnes que je ren-

contraî , d'aller promptement le secourir , & je me retirai pour éviter d'être reconnu. Mais mon Ennemi n'eut pas la générosité de cacher mon nom en mourant. On sçut le jour même , dans tous les endroits de Paris , que je m'étois battu , & que j'avois tué mon homme.

J'étois resté néanmoins dans la Ville : mais mes amis me conseillèrent de sortir , & de chercher une retraite. Comme il étoit à craindre qu'il n'y eût déjà quelques ordres pour m'arrêter à la poste , je pris le parti de me déguiser en payfan ; & je me rendis dans cet équipage à l'Abbaie de Port-Royal , sans avoir communiqué mon dessein à personne. J'y fus bien reçu. Monsieur Arnauld y étoit encore. Je lui découvris mon malheur : il me fit des reprimandes.

mandes severes sur l'action peu chrétienne que je venois de faire , & me cita quantité de passages de l'Ecriture & des Peres , pour me prouver qu'il n'est pas permis de donner la mort à son Prochain. C'est une vérité que je n'ignore pas , lui dis - je ; mais quel parti voulez-vous que prenne un pauvre Gentilhomme , dans les circonstances où je me suis trouvé ? Vous sçavez les loix de l'honneur. Je sçais encore mieux les loix du Christianisme , répondit sévèrement Monsieur Arnauld. Vous aviez maltraité injustement votre adversaire ; il ne falloit pas rougir de l'appaiser par des soumissions. Si vous appréhendez que cela ne vous fît quelque tort dans le monde , vous avez un moien d'éloigner de vous tout soupçon de lâcheté ; c'est de vous bien

battre à la guerre. C'est-là que la bravoure est permise. Le Monde, tout injuste qu'il est, n'accusera point de lâcheté un Officier qui évite les duels, si cet Officier fait son devoir, dans l'occasion, pour le service de son Prince & de sa Patrie. On distingue aisément la poltronerie d'avec la religion & la sagesse. Supposons qu'un homme de guerre, non seulement brave dans les combats & dans les sièges de Villes, mais honnête homme & bon Chrétien dans le cours de sa conduite, vienne à refuser un duel; il n'y aura personne qui n'interprête bien ses motifs, & qui ne juge que ce qui l'arrête est le même sentiment de Religion, qui est la règle de toutes ses autres actions. Mais j'avoue qu'un Débauché, qui éviteroit de tirer l'é-

pée dans la même occasion , feroit foupçonné juftement d'être un poltron & un lâche ; parce qu'il n'eft pas naturel de croire que l'amour du devoir le conduife alors , lui qui fait profefion d'en violer ailleurs toutes les loix. L'importance eft donc d'être honnête homme & Chrétien : on ne fe trouve jamais expofé à l'infamie , parce que la probité & le Chriftianifme s'accordent toujours avec les droits du véritable honneur.

Voilà de quelle morale j'étois régaté tous les jours à Port-Royal. J'y paſſai plus de ſix ſemaines. Monsieur Arnauld y venoit ſouvent avec d'autres Eccléſiaſtiques , dont j'ai oublié les noms. Il y en avoit d'ailleurs quelques - uns , dans l'Abbaie , qui étoient regardés comme les

oracles du parti Jansénien , & qui menoient une vie très - réglée & très-édifiante ; ainsi je n'étois pas sans Compagnie.

Pendant ce tems-là , mes Amis s'emploioient de toute leur force, pour me faire obtenir ma grace. Si l'Evêque de Marseille , mon Oncle , eût été en France , j'aurois réussi plus facilement par son crédit ; mais le Roi , qui l'honoroit d'une parfaite confiance , l'avoit envoyé en qualité d'Ambassadeur extraordinaire à la Cour de Pologne , pour travailler à faire élever sur le Trône le Grand Maréchal Jean Sobieski. Je trouvais néanmoins des protecteurs si puissans & si zélés , qu'ils vinrent à bout de persuader à sa Majesté , que mon affaire , n'étoit rien moins qu'un duel ; que j'avois été attaqué en revenant de la

chasse , & que j'avois tué mon Ennemi en me défendant. Comme le sujet de notre querelle n'avoit été connu de personne , cette explication passa enfin pour constante ; & j'eus la permission de revenir à Paris. J'obtins , quelque tems après , mes Lettres d'abolition , avec les formalités ordinaires.

Fin du second Livre.





MEMOIRES

D U

MARQUIS DE ***.

LIVRE TROISIEME.

LE Comte de Rosambert continua de me raconter la suite de sa vie, c'est-à-dire le fameux duel où il eut encore le malheur de tuer un de ses Ennemis ; sa fuite dans les Pays étrangers ; ses diverses courses ; son arrivée en Allemagne, où il se mit au service de l'Empereur. Il me fit la réla-

I v

tion du siège de Vienne , auquel il avoit assisté ; de la prise de Bude , & de la défaite de l'armée Ottomane. Enfin il poursuivit sa narration , jusqu'au tems de sa vie où il étoit alors. Comme j'ai appris que toutes ces particularités ont été données au Public depuis sa mort , je ne grossirai point ces Mémoires par un récit qu'on peut trouver ailleurs. Il me suffit d'ajouter que le Roi , toujours inexorable pour les duels , ne voulut jamais consentir à lui faire grace. Il fit entendre seulement à Monsieur de Janson , qui avoit été nommé à l'Evêché de Beauvais en 1679. & qui venoit alors d'être fait Cardinal par le Pape Alexandre VIII. qu'on ne feroit aucune recherche de son neveu , pourvu qu'il demeurât en France sous un nom emprunté , & qu'il tint une

conduite sage & tranquille. Le Comte finit son récit , en me disant que son dessein étoit d'aller servir dans l'armée d'Italie , & qu'il espéroit que le Roi lui accorderoit de l'emploi. Il obtint en effet la Majorité d'un Régiment Etranger ; & il partit quelque tems après , pour aller joindre l'armée de Monsieur de Catinat. Mais , avant son départ , nous passâmes encore quelques mois à Paris , dans nos divertissemens ordinaires. Nous évitions le grand monde & les nombreuses compagnies. Si nous rendions quelques visites , c'étoit à des Religieux de mérite , ou à quelques beaux esprits de Paris , dont la conversation pouvoit nous instruire. Nous allions voir assez souvent le Pere Bouhours , Jésuite du Collège de Louis le Grand , qui

nous entretenoit avec cette politesse qui faisoit son caractere. Il nous fit présent de quelques uns de ses ouvrages. Je dois dire ici , pour l'honneur de sa mémoire , qu'il ne manquoit jamais d'insérer dans nos conversations quelques réflexions de piété , & qu'il les tournoit si agréablement , que nous l'écoutions quelquefois plus d'un quart - d'heure , sans l'interrompre. Un jour qu'il nous avoit conduits dans la Bibliothèque , & que j'en examinóis les livres , avec beaucoup d'attention , il me demanda pour quelle espece de livres j'avois le plus d'inclination ? Je lui répondis que j'aimois beaucoup un bon livre de Morale , où les détours du cœur humain fussent bien expliqués ; les avantages de la vertu , & les douceurs d'une vie réglée , exposés dans tout leur

jour ; enfin un livre où ce qui peut faire le vrai bonheur de l'homme fût bien traité. Je suis charmé , me dit le Pere Bouhours , de vous voir dans un si bon goût. J'en conclus qu'infailiblement votre cœur est porté à la vertu ; que vous êtes maintenant un honnête homme , & que vous ferez quelque jour un Saint. Je me mis à rire. Voilà , repris-je , un jugement bien flatteur pour moi. Mais , sçavez-vous , mon Pere , que ce n'est que par l'esprit que je pense si bien ; & qu'en même tems que j'estime la sagesse & la vertu , j'ai toutes les peines du monde à la pratiquer ? Cela n'est pas surprenant , répliqua le Pere Bouhours ; vous êtes jeune , la Nature a ses droits , il en coûte à votre âge pour la combattre ; trop souvent même elle triomphe

de la Religion & de la Raison. Mais, quelque supériorité qu'elle puisse prendre sur ces deux règles de notre conduite, elle ne les effacera jamais entièrement dans un cœur tel que je viens de connoître le vôtre. Je vous défie, par exemple, continua-t-il, du caractère dont vous êtes, de vivre jamais tranquillement dans le désordre : vous sentirez malgré vous des remords ; & quand vous commettriez les plus grands crimes, votre cœur regrettera toujours la vertu.

Une connoissance très-agréable, que je fis encore par le moien du Comte de Rosambert, fut celle de Monsieur de Racine. Je n'ai guères vû d'homme dont l'esprit fût plus cultivé, & les manieres plus polies. Il nous dit qu'il devoit le caractère tendre & gra-

cieux qu'on admire dans ses Tragédies , à la tendresse qu'il avoit pour sa Femme , & à celle dont elle étoit remplie pour lui : que lorsqu'il avoit à traiter quelque endroit tendre & touchant , il montoit à la chambre de cette chère Epouse , & qu'un moment de son entretien & de ses caresses lui mettoit le cœur dans la situation qu'il falloit , pour produire les plus beaux sentimens. Il nous lut quelques endroits de l'histoire de Louis le Grand , à laquelle il étoit chargé de travailler. Nous ne pûmes refuser des éloges à la beauté du stile : mais il nous parut que les louanges du grand Monarque y étoient trop souvent répandues ; & nous jugeâmes que si cet ouvrage étoit un jour donné au Public , on ne le liroit , tout au plus , que comme un beau pagnégyrique.

Le Comte de Rosambert, aiant enfin obtenu l'emploi qu'il sollicitoit , partit de Paris pour se rendre dans le Piedmont , & me laissa beaucoup de regret de son éloignement. Nous nous promîmes mutuellement de nous aimer toujours. Je n'aurois pas balancé à prendre le même parti , si j'en eusse eu la liberté ; mais il falloit attendre nécessairement que le Noviciat de mon Pere fût expiré , pour mettre quelque arrangement dans mes affaires. Mon dessein étoit d'aller rejoindre ensuite mon Ami , & de faire mes épreuves militaires sous sa conduite. La Fortune en disposa autrement. Je ne le revis que plusieurs années après notre séparation , comme je le rapporterai dans le cours de ces Mémoires ; & nous eumes , l'un & l'autre ,

quantité d'avantures fâcheuses à effuier dans cet intervalle.

J'appris du Pere Prieur des Chartreux , avec qui j'avois toujours entretenu un commerce de lettres , le tems où mon Pere devoit faire la Profession religieuse. Je me rendis en Province , pour assister à cette triste cérémonie. Je voulois le voir avant qu'il prît le dernier engagement , & je fis tous mes efforts pour cela ; mais son parti étoit pris. Il me fit répondre qu'il m'étoit inutile d'y penser , & que je n'aurois la satisfaction de le voir que le lendemain de la prononciation de ses vœux. Il fallut en passer par-là. J'assistai donc à cette fête lugubre. L'Eglise étoit remplie d'une foule de personnes de toutes les conditions , que la curiosité y avoit attirées. Je ne pus retenir

mes larmes , en voyant un Pere qui m'étoit si cher , avec un visage pâle , & déjà défiguré par la pénitence : mais ce fut bier autre chose , lorsque je l'entendis prononcer la fatale Formule. Je sentis des déchiremens , qui m'obligèrent de sortir du Chœur par une porte de derriere. Il étoit le seul qui ne paroissoit pas émû : sa piété & sa constance firent l'admiration de tout le monde , & l'on n'en parloit qu'avec étonnement. Ce jour sera toujours cher & douloureux à ma mémoire :

.... *Quem semper acerbum ,
Semper honoratum , sic Dii voluistis ,
habebo.*

Il consentit le jour d'après à recevoir ma visite. Je me jettai à ses genoux , que je tins long-

tems embrassés. Il me fit relever d'un visage riant ; nous nous assimes. Le Pere Prieur , qui étoit avec nous , voulut que nous dînassions ensemble. Nous ne parlâmes , pendant le repas , que de la douceur d'une sainte solitude , & de la vanité des plaisirs du monde , quand on les compare à ceux que donne la vertu. Le Pere Prieur , qui étoit un homme de Dieu , nous raconta plusieurs traits édifiants de quelques personnes de condition , qui avoient préféré , comme mon Pere , le service de Dieu aux avantages du siècle. Nous tombâmes ensuite sur l'histoire de saint Bruno. Comme j'avois quelque difficulté à croire les trois apparitions du Docteur , le Pere Prieur nous dit qu'il se trouvoit à la vérité des personnes qui doutoient de ce

fait ; mais qu'après tout , ce n'étoit point ce qu'il y avoit de plus admirable dans la conversion de saint Bruno ; qu'il y a quelque chose de plus grand, dans le changement du cœur & des inclinations d'un homme déréglé , que dans la résurrection d'un Mort : que cependant il ne falloit point aussi révoquer en doute tous les faits qu'on a de la peine à expliquer , & que Dieu a ses raisons pour permettre quelquefois les événemens les plus extraordinaires. Là-dessus il nous rapporta une chose fort singulière , qu'il avoit apprise récemment.

Dans une petite Ville de cette Province , nous dit-il , une Dame assez riche étoit demeurée veuve dans un âge peu avancé. Elle n'avoit qu'un fils qu'elle éleva dans la crainte de Dieu ; & la

tendresse qu'elle avoit pour lui , l'empêcha de penser à un second mariage. Lorsque ce fils eut atteint un certain âge , elle le mit chez un Procureur , pour lui faire prendre une teinture des affaires. Ce jeune homme étoit si sage & si appliqué , que le Procureur prit une entière confiance en lui. Un jour il lui mit entre les mains quelques papiers de conséquence, qu'il n'avoit pas le tems de ferrer lui-même , & lui recommanda de les garder soigneusement. Pour les mettre en sûreté , le jeune homme les cacha dans un lieu secret de sa chambre. Quelque tems se passe , sans que le Procureur pense à redemander ses papiers ; il les redemande à la fin. Les papiers ne se trouvent plus , le Procureur se plaint , gronde , menace ; enfin voiant que rien

ne paroïſſoit , il fait faiſir le jeune homme , & le fait mettre en priſon. Il ne ſ'agiſſoit de rien moins que de la corde , c'étoit un vol domeſtique ; & d'ailleurs la fortune de quelques familles étoit attachée à ces papiers. La Mere , qui apprit le malheur de ſon fils , en fut inſolable. Elle pria le Ciel , elle invoqua tous les Saints ; mais tout cela inutilement. Le fils de ſon côté proteſtoit ſon innocence , & juroit qu'il n'étoit coupable que d'un pur oubli : il ne pouvoit ſe ſouvenir de l'endroit où il avoit placé le dépôt qu'on lui avoit confié. Cependant, comme en Juſtice on n'a point d'égard à l'intention , le châtiment alloit ſuivre de près cette faute involontaire. La Mere affligée , ſortant de ſa maiſon pour aller ſolliciter le Lieutenant Général

en faveur de son fils , fait rencontre d'un homme fort bien mis, qui s'arrête à la considérer , & qui lui demande la cause de ses larmes , qu'il voioit couler : elle lui raconte la triste aventure de son fils. N'est - ce que cela , lui dit l'Inconnu ? Venez , je mettrai remède à tout. Il la fait rentrer chez elle , lui demande de l'encre & du papier , écrit une lettre qu'il lui donne pour le Lieutenant Général , en l'assurant qu'il étoit si fort de ses Amis , qu'il ne lui refuseroit rien en son nom. La Dame se rend aussi-tôt chez son Juge ; il étoit seul dans son cabinet. On la fait entrer. Elle présente sa lettre. Le Lieutenant Général ne l'eut pas plutôt lûe , qu'il tomba évanoui. La Dame appelle du secours : les domestiques montent ; & voient leur Maître dans

cet état , ils s'imaginèrent que cette Etrangere venoit de l'assassiner. Ils commençoient déjà à la maltraiter , lorsque le Lieutenant Général revenant à lui-même , & ouvrant les yeux , leur ordonna d'arrêter. Elle n'est pas coupable , leur dit-il ; mais voici une des plus étranges choses qui puissent arriver. Cette lettre , que vous me voiez dans les mains , est de mon Pere , qui est mort depuis dix ans. Je ne sçaurois me tromper , à son nom , ni à son écriture. Il me marque que je suis à la veille de faire , sans le sçavoir , une injustice qu'il veut empêcher ; que le fils de cette Dame est innocent , que la preuve en est aisée ; que ce pauvre jeune homme a placé les papiers , dans un endroit de sa chambre dont il ne se souvient plus. La lettre désigne

signe l'endroit. Allons voir sur le champ , s'il est vrai que les papiers y sont ; nous n'aurons pas lieu de douter , après cela , que le Ciel ne se mêle de cette affaire. On ne perdit pas un moment pour aller chez le Procureur , & l'on trouva les papiers dans la chambre du jeune homme , à l'endroit que la Lettre avoit marqué.

Le Pere Prieur me parut fort persuadé de la vérité de cette histoire. Je ne la contestai point. Je quittai mon Pere à l'heure de Vêpres , après qu'il m'eut donné de sages instructions pour ma conduite , & qu'il m'eut permis de l'aller visiter de tems en tems.

La Comtesse , qui étoit la seconde Epouse de feu mon Grand-pere , avoit toujours demeuré depuis sa mort dans le Château qui commençoit à m'appartenir. Je

n'avois garde de lui proposer d'en sortir. Je voulois bien vivre avec elle , & avec ses deux enfans qui étoient mes Oncles. Elle m'avoit reçu fort civilement à mon arrivée de Paris. Je l'avois assurée , de mon côté , de beaucoup de respect & d'attachement. Je m'occupai , les premières semaines après mon retour , à visiter pendant la matinée , les papiers , les contrats , & les vieux titres de la Maison. L'après-midi , j'allois à la chasse , ou bien je rendois visite à mon Pere , & à mon Grand-pere maternel. Tant que ce train de vie dura , je fus fort tranquille : mais lorsque j'eus commencé à régler les comptes de mes Domestiques , & à entrer dans quelque détail de mes revenus & de la dépense de ma maison , la Brie me vint avertir un jour que Ma-

dame faisoit les préparatifs pour se retirer avec ses enfans , & qu'elle alloit demeurer chez son Pere , qui possédoit une petite Terre à six lieues de chez moi. Ce changement me surprit. Cependant , comme je n'y avois point donné occasion , je me consolai sans peine ; sur-tout quand j'eus fait réflexion qu'il étoit malhon- nête pour la Comtesse , de for- mer le dessein de me quitter sans m'en avoir rien communiqué. Je feignis d'ignorer ce qui se pas- soit , & je ne changeai rien à mes manieres ordinaires.

La veille du jour qu'elle avoit choisi pour son depart , elle vint à ma chambre avec ses deux en- fans. Elle me remercia de toutes les honnêtetés que j'avois eues pour elle. Elle me dit que son Pere lui aiant témoigné qu'il se-

roit bien aise qu'elle allât demeurer avec lui , elle ne croioit pas pouvoir se dispenser de lui accorder cette satisfaction ; que son dessein étoit de partir le lendemain : qu'en se séparant de moi , elle n'en feroit pas moins disposée à me vouloir du bien , ni moins ma très-humble servante.

Je lui répondis que ce départ précipité me surprenoit beaucoup : que tant que je serois au monde , elle seroit la maîtresse du Château , & de tout ce qui m'appartenoit : que j'aurois l'honneur de l'aller voir souvent chez Monsieur son Pere , & de lui marquer par mes soumissions le profond respect que j'avois pour elle : que pour ce qui regardoit la succession de mon Grand-pere , & ce qui lui devoit revenir , à elle & à ses enfans , nous n'aurions

rien à démêler ensemble , parce que j'en passerois par tout ce qu'elle voudroit. J'embrassai mes deux petits Oncles , & sur-tout le Chevalier , qui étoit un enfant fort aimable. Nous nous séparâmes , & c'est la dernière fois que j'ai vû Madame la Comtesse. Elle se retira de bonne heure , sous prétexte qu'elle vouloit partir le lendemain de grand matin. Elle étoit partie effectivement , lorsque je me levai.

Je fut aussitôt faire part à mon Grand-pere de ce qui s'étoit passé. Il n'y comprit pas plus que moi. Je demeurai à dîner chez lui. Sur les trois heures après midi , nous vîmes Scoti arriver au grand galop , sur un de mes chevaux. Je le connoissois sage. Je craignis qu'il ne fût arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il vint aussi-tôt

me dire d'un air effraïé, que depuis une heure il y avoit quatre hommes au Château, qui fouhaitoient de me voir; qu'il croioit que c'étoit des gens de Justice; qu'impatiens de mon absence, & dans la crainte que je ne tardasse plus long-tems, ils avoient montré un ordre du Conseil d..... en vertu duquel ils avoient apposé le scellé aux portes & aux fenêtres de tous les appartemens, à la réserve de ma chambre & des offices; que tous mes domestiques s'étoient assemblés, pour convenir ensemble de ce qu'ils avoient à faire; & qu'avant que d'entreprendre aucune résistance, ils avoient cru devoir me donner avis de ce qui venoit d'arriver.

Je pris conseil de mon Grand-pere, ne sçachant à quoi attribuer un accident si bizarre. Il

me répondit qu'il falloit d'abord nous assurer du fait par nos yeux. Nous nous rendîmes au Château sans différer. Les Huissiers, qui apprirent que j'arrivois, vinrent au-devant de moi avec un papier qu'ils me présenterent, en me signifiant de bouche ce qu'il contenoit. C'étoit un ordre du Conseil d. qui portoit que dans le terme de huit jours, j'eusse à sortir du Château de Monsieur le Comte d. où je faisois ma demeure sans aucun droit; & une assignation à comparoître en Justice après les huit jours expirés, pour rendre compte des papiers & des meubles, qui étoient dans le Château lorsque j'y étois arrivé.

Surpris d'une telle incartade au-delà de ce qu'on peut penser, je priai les Huissiers de m'expli-

quer ce que cela signifioit , & ce que le Conseil d.... prétendoit par cette violence. Ils m'apprirent que la Comtesse Belle-mere de mon Pere , me disant né d'un mariage qui s'étoit fait contre les Loix du Roiaume , demandoit au nom de ses enfans , non-seulement que je fusse déclaré illégitime , & exclus par conséquent de l'héritage de mes Peres , mais encore qu'il me fût défendu de porter leur nom : qu'elle avoit présenté sa Requête au Conseil d..... & qu'elle avoit obtenu par provision les deux Arrêts qu'ils m'étoient venus signifier : que c'étoit à moi de prendre des mesures , pour fournir mes moiens de défense. . .

Le Chevalier mon Grand-pere me dit que la résistance seroit inutile , & qu'il falloit se soumettre. Je répondis aux Huif-

siers , que j'examinerois cette affaire , & qu'ils pouvoient se retirer. Il y en eut deux qui me firent entendre , qu'ils avoient ordre de demeurer. Dans l'embarras où j'étois , j'y consentis. Nous entrâmes dans ma chambre , mon Grand-pere & moi ; nous fîmes quantité de réflexions sur une affaire si sérieuse & si peu prévue. Mais , étant tous deux sans expérience dans la chicane & les procès , nous résolûmes qu'il se mettroit sur le champ dans une chaise de poste , pour aller consulter les plus célèbres Avocats de.... Il n'en rapporta que des décisions fâcheuses. Ils s'accorderent tous à répondre que le mariage étoit contraire aux Loix : que mon Pere avoit fait une faute irréparable , de ne l'avoir pas fait réhabiliter après son retour dans le

Roiaume : que les Ordonnances étoient positives sur cette matiere ; & qu'enfin ma cause étoit très-mauvaife. J'écrivis à Paris. Les Avocats du Parlement répondirent de même. Cependant , pour ne pas paroître abandonner trop tôt mes droits , je mis ma cause entre les mains d'un Avocat fameux , qui m'assura de tout son zele. Je me retirai chez mon Grand-pere , pour attendre la décision d'une affaire si importante. Heureusement j'avois mis en dépôt chez lui , en partant pour Paris, cinquante mille écus que mon Pere avoit apportés du lieu de ma naissance , & qu'il m'avoit laissés en se retirant chez les Chartreux. C'est presque l'unique chose qui me soit restée , des grands biens dont je me croiois le possesseur. La Comtesse pressa si vivement

nos Juges , qu'au bout de quatre ou cinq mois elle obtint un Arrêt , qui déclaroit ses enfans uniques héritiers de M. le Comte d..... & moi déchû de toutes mes prétentions. On m'accorda seulement , par grace , une pension de mille écus sur les biens qui m'étoient enlevés , & la permission de porter pendant , toute ma vie , le nom de Marquis de.... que j'avois conservé jusqu'alors. Je passé rapidement sur ce coup funeste , qui d'un des plus riches & des plus qualifiés Gentilshommes de ma Province , me rendi en un instant le plus misérable de tous les hommes. Les héritiers de la première Comtesse, ma Grand-mère , vinrent à la charge quelque tems après , & me dépouillèrent , en vertu du même Arrêt , de ce que je possédois de ce côté-là.

J'évite , encore une fois , un souvenir qui m'est bien plus sensible à présent , que ne me le fut le malheur même dans le tems qu'il m'arriva. Soit tempérament, soit force d'esprit , j'en fus peu touché. La mort tragique de ma Sœur , la perte de ma Mere , la retraite de mon Pere , le récit des aventures du Comte de Rosambert ; tout cela joint ensemble m'avoit inspiré je ne sçais quel dégoût de la vie , & un véritable mépris pour tous les biens qui dépendent de la fortune. Il n'en fut pas de même de mon Grand-pere. Le chagrin qu'il eut de cette disgrâce , joint à son grand âge , le conduisit en peu de tems au tombeau.

Je me trouvai , ainsi , presque sans aucun bien qui pût m'attacher au monde. Cette pensée fail-

lit à m'y faire renoncer entièrement, pour suivre mon Pere dans la solitude. Je considérois que dans la situation où j'étois réduit, je ne pouvois m'attendre qu'à une vie fort agitée. L'honneur ne me permettoit pas de songer à prendre un établissement dans la Province; il falloit la quitter nécessairement, & sortir même du Roiaume, pour cacher mieux l'affront que je venois de recevoir. Les malheurs du Comte de Rosambert me revenoient à l'esprit: je n'avois point de goût pour cette multitude de courses, & d'avantures bonnes & mauvaises, qui sont inevitables à une personne qui s'expatrie. Je conclus donc, qu'après avoir perdu tous mes biens, le mieux étoit de sacrifier à Dieu ma liberté, qui étoit presque l'unique chose qui me

restoit à lui offrir. La vie est si courte ! me disois-je à moi-même. Les plaisirs passent si vite , & satisfont si peu ! D'ailleurs l'avenir est si obscur pour moi , & j'ai si peu de raison d'espérer une meilleure fortune ! Ah ! prenons pour partage les biens du Ciel , qui sont les biens certains ! Faisons - nous un mérite de notre choix , tandis qu'il peut être volontaire : car enfin , après bien des mouvemens & des agitations, il en faudra revenir-là. Vingt ou trente ans , quand je les suppose-rois passés dans les plaisirs , ne diminueront pas la nécessité de recourir un jour à Dieu. Pourquoi ne pas commencer , dès aujourd'hui , ce que je ferai obligé de faire tôt ou tard ?

Pendant que j'étois dans ces irrésolutions , le Prince de la Tour-

Taxis passa par. qui est une petite Ville , à deux lieues de l'endroit où j'étois. Il entendit parler de mon malheur. Peut-être lui fit-on un portrait avantageux de ma personne. Quoi qu'il en soit , il eut la générosité de s'intéresser à ma fortune , & de m'envoyer son Ecuier pour m'offrir ses services. Il est vrai qu'il prétendoit appartenir à notre famille , & qu'il se faisoit honneur de cette parenté. Je fus le remercier moi-même de son attention. Il me fit un accueil très-honnête, il plaignit mon sort, & tâcha de m'exciter à passer au service du Roi d'Espagne , en me promettant sa recommandation. Il me pressa si fort , qu'il vint du moins à bout de m'ébranler. Je consentis à le suivre jusqu'à Bruxelles , en me réservant néanmoins à prendre mon parti lors-

que nous y ferions arrivés. Il m'offrit de m'attendre, si je n'avois point d'affaires qui me retardassent trop long-tems. Je ne lui demandai qu'un jour. Je l'employai à dire adieu à mon Pere, & à mettre en sûreté les débris de ma fortune. Je convertis la meilleure partie de mon argent en lettres de change. Je distribuai, à quelques Domestiques qui ne m'avoient point quitté, les meubles qui me restoient, & tout ce que je ne pus emporter. La Briè fut le mieux partagé : je devois cette récompense à sa fidélité, & à ses longs services. Il étoit trop âgé pour pouvoir me suivre : je lui donnai de quoi vivre doucement le reste de ses jours. Le pauvre homme étoit inconsolable de me voir partir sans lui ; & lorsque je fus monté à cheval,

il jeta des cris qui m'attendrirent.

Je rejoignis le Prince de la Tour, accompagné du seul Scoti. Nous arrivâmes heureusement à Bruxelles. Je ne tardai point à lier connoissance avec plusieurs Officiers Espagnols, qui m'offrirent de l'emploi. Ils connoissoient mon nom. J'avois plus d'un Parent, qui tenoient un rang distingué dans les armées de leur Maître. Mais, après y avoir mûrement pensé, je ne crus pas pouvoir, avec honneur, porter sitôt les armes contre la France. Je rappelai la délicatesse du Comte de Rosambert, qui avoit quitté le service de l'Empereur, lorsque la guerre fut déclarée entre la France & l'Empire; & je résolus de l'imiter. On parloit en ce tems-là d'un armement considérable,

que le Prince d'Orange faisoit en Hollande , pour passer en Angleterre. Quoique ce Prince se gardât bien de déclarer ses desseins , personne ne doutoit qu'il n'eût en vûe de profiter des troubles de ce Roiaume , pour se mettre , s'il pouvoit , la Couronne sur la tête. Il y étoit appelé par le Peuple & par la plus grande partie des Seigneurs , que le Roi Jacques n'avoit point assez ménagés. Sa maison étoit remplie sans cesse de ces Anglois mécontents , qui non-seulement l'excitoient par la facilité qu'ils lui faisoient voir dans cette entreprise , mais qui lui fournissoient même de grands secours d'argent , pour accélérer les préparatifs, Je n'entrerai point dans un détail suivi de cette fameuse expédition , à laquelle j'assistai. Il s'en est fait tant de relations ,

que le Public en est assez instruit. J'y ajoûterai seulement quelques circonstances , dont j'ai été témoin , & qui serviront à faire connoître davantage le génie du Roi Jacques , & celui du Roi Guillaume.

Je me rendis à la Haye , vers le mois d'Avril de l'année 1688. J'avois eu soin de prendre , à Bruxelles , des recommandations auprès de plusieurs personnes distinguées à la Cour de Hollande. Ainsi je n'eus pas de peine à me faire introduire chez le Prince , à qui je fis offre de mes services. Il les accepta avec beaucoup d'honnêteté ; & il me promit de penser à moi dans la distribution qu'il devoit faire de quelques emplois. Il se souvint de sa promesse , huit jours après. M'ayant apperçu dans son antichambre ,

où j'étois à me promener avec un Gentilhomme Anglois, il me fit appeller. Je suis informé, me dit-il, de votre naissance & de vos bonnes qualités. Si vous voulez vous attacher à moi, je vous offre la Lieutenance de mes Gardes, en attendant que vous me donniez occasion de faire pour vous quelque chose de plus. Je le remerciai très-humblement de tant de bonté, & je lui protestai qu'il n'auroit jamais lieu de se repentir de cette marque de confiance. J'entrai dès le lendemain en exercice. Mon zele & mon assiduité me firent distinguer du Prince, dans la foule de ceux qui cherchoient ses bonnes graces, comme s'ils eussent déjà prévu le bonheur qui devoit l'accompagner. Quinze jours avant celui qu'il avoit marqué pour le départ de

la Flotte, il m'ordonna de passer en Angleterre, pour y porter plus de quinze mille exemplaires d'une espèce de Manifeste qu'il avoit fait imprimer à la Haye. Je devois les envoyer dans les Villes principales, à l'adresse de certaines personnes qui étoient dans les intérêts du Prince, & qui se chargeroient de les répandre à la premiere nouvelle de son débarquement. Il rendoit compte aux Anglois, dans cette Déclaration, du motif qui l'obligeoit d'entrer dans leur Pays à la tête d'une armée. C'étoit l'affection qu'il avoit pour eux, le zele de la Religion, & l'envie de les délivrer des violences sous lesquelles ils gémissaient. Il protestoit qu'il ne feroit aucun quartier aux Ennemis de la Religion & de la tranquillité publique; mais qu'il accorderoit

toutes sortes de secours & de protection à ceux qui aimoient la paix & le véritable bien de la Patrie.

J'exécutai heureusement ma commission ; après quoi je me rendis sur la Côte , pour attendre l'arrivée du Prince. Je ne sçavois pas précisément où le débarquement se devoit faire , parce que cela n'avoit point encore été résolu avant mon départ de Hollande. Mais j'appris bientôt que la Flotte , après avoir été retardée quelques jours par les vents , avoit enfin abordé à Tolbai & à Lime dans le Comté de Dorset. J'y fus joindre le Prince. Le Manifeste fut aussitôt répandu de tous côtés, & produisit des effets incroyables. L'armée Hollandoise , qui n'étoit que de treize ou quatorze mille hommes , tant Cavalerie

qu'Infanterie , se trouva grossie tout d'un coup par la désertion de la plus grande partie des troupes du Roi. Mylord Churchill , si célèbre depuis sous le nom de Duc de Malborough , le Prince Georges de Dannemarc , le Duc d'Ormond , & quantité d'autres Seigneurs de la premiere distinction , se rendirent à notre Camp. Ce fut par eux que le Prince apprit que le Roi son Beupere s'étoit avancé , dans le dessein de combattre , jusqu'à Salisbury ; mais qu'intimidé par la désertion de son armée , & craignant d'être trahi par le peu qui lui restoit d'Officiers & de soldats , il s'étoit hâté de reprendre le chemin de Londres.

Le lendemain nous vîmes arriver des Députés de la part du Roi , pour proposer un accom-

modement. Le Prince répondit qu'il alloit à Londres , & qu'on traiteroit plus facilement lorsqu'il y seroit arrivé. Cette réponse obscure & générale acheva d'épouvanter le Roi Jacques. Il prit le parti de s'embarquer pour se retirer en France : mais , aiant eu le malheur d'être repoussé sur la Côte par les vents contraires , il fut arrêté , comme chacun sçait , à Feversham. On en donna avis aussitôt au Prince , qui tint un Conseil extraordinaire de ses plus fideles serviteurs , pour prendre des mesures sur une affaire si délicate. Dès qu'il fut fini , il envoya ordre à ceux qui avoient arrêté le Roi , de le reconduire à Londres , & de le traiter avec tout le respect dû à la Majesté Roiale. Il dépêcha , en même tems , quantité de Couriers de divers côtés. Sur

le soir , il fit venir chez lui en particulier le Général Warnéf Hollandois , pour lequel il avoit beaucoup de confiance. Il eut avec lui un entretien d'un quart d'heure , au bout duquel il m'appella lui-même par mon nom , & m'ordonna d'entrer. Il ſçavoit que j'étois dans ſon antichambre : je me présentai. Alors , nous prenant par la main le Général Warnéf & moi , il nous mena au fond de ſon cabinet , & nous fit aſſeoir à ſes côtés. Je vous connois , nous dit-il tout bas , pour des gens d'honneur , & qui m'êtes affectionnés ; ainſi je ne vous recommande point de me ſervir avec zele & avec diſcrétion , dans une affaire où il y va du tout pour moi. Le Roi doit être reconduit à Londres. Ceux , qui l'ont empêché de paſſer en France , ont mal

entendu mes intérêts ; mais c'est une faute dont j'espère tirer avantage. Je veux le faire mener à Rochester , & l'y faire garder , mais à vûe seulement , pour sauver les apparences. Je vous ai choisis tous deux pour cela ; & vous ferez les seuls qui aurez mon secret. Je lui donnerai quelques - uns de ses Gardes ordinaires , auxquels il croira pouvoir se fier ; mais le plus grand nombre sera de mon choix. Il ne manquera pas de faire de nouvelles tentatives pour se sauver , & d'employer pour cela les Gardes qui feront de sa connoissance. Vous ne ferez pas semblant de vous en appercevoir ; & vous lui laisserez le tems de se rendre à la mer. Alors vous courrez sur ses traces , & vous marquerez beaucoup de regret de sa fuite. Vous concevez main-

tenant l'importance de ce projet , continua le Prince ; c'est aujourd'hui l'unique moien de rendre la paix à cet Etat. Le tems décidera du reste. Allez , exécutez fidèlement mes ordres , & comptez sur ma reconnoissance.

En sortant du cabinet , nous rencontrâmes Milord. , qui nous attendoit. Il vint à nous d'un air mystérieux , & nous aiant tirés à l'écart , il nous dit : Je suis du Conseil ; je sçais de quoi le Prince vous a entretenus. Voulez-vous lui rendre un service signalé ? Soiez si attentifs au tems de l'évasion du Roi , qu'il ne puisse vous échapper. Vous prendrez alors vos Gardes , pour l'arrêter à quelques lieues de Rochester ; & si quelqu'un de sa suite fait la moindre résistance , comme cela ne peut manquer

d'arriver , vous ferez main-basse sur toute la troupe , sans l'épargner lui-même. Mais , repartis-je, le Prince ne nous a point donné cet ordre. Ne voyez-vous point , reprit Mylord. . . . , que ces sortes de services ne s'exigent point ; & que dans une occasion comme celle-ci il faut entendre à demi mot ? Je crus que Milord ne nous parloit pas ainsi sans un ordre secret ; & je lui engageai ma parole de servir fidèlement le Prince. Cependant j'ai sçu , depuis , que loin d'être autorisé , il s'étoit attiré l'indignation de son Maître , en lui découvrant ; après la fuite du Roi Jacques , la noire commission dont il nous avoit chargés.

Nous nous rendimes à Londres , avec les Gardes que le Prince avoit marqués. Le Roi y étoit

arrivé. Nous lui déclarâmes respectueusement que le Prince souhaitoit qu'il se retirât pour quelque tems à Rochester ; qu'il le prioit d'y consentir , & de trouver bon que nous eussions l'honneur de l'y accompagner. Il nous répondit qu'il le feroit volontiers, puisque cela étoit nécessaire , & qu'il étoit prêt à partir quand on voudroit. Nous sortimes de Londres , le dix-sept du mois de Novembre. Le Prince y fit son entrée le lendemain. Rochester n'est qu'à vingt - cinq milles de Londres. C'est une petite Ville assez agréable , & le Château étoit en assez bon état pour servir de logement à sa Majesté. Nous fîmes la garde à sa porte ; comme s'il eût été au Palais de Saint James. Il sortoit peu , parce qu'il sentoît bien qu'il n'avoit que les apparences de la

liberté. Il fut d'abord assez solitaire , personne ne se présentant pour lui rendre visite ; mais lorsqu'on sçut dans la suite , qu'il pouvoit voir librement tous ceux qui se présentoient , sa chambre fut toujours pleine de ses plus fideles Serviteurs , qui venoient l'entretenir ; les uns publiquement , les autres en secret. Ce fut dans les premiers jours , que j'eus l'honneur de lui parler plus particulièrement. Ce Roi déplorable étoit dans une agitation , qui faisoit connoître l'état de son ame. Il me répéta plusieurs fois : Vous verrez que tout ceci se terminera à quelque chose de funeste. Les Anglois sont irrités ; j'avoue que je n'ai pas gardé assez de mesures, & que le zele de la Religion m'a fait faire des fautes considérables. Une autre fois , il me dit : Mais ,

vous qui êtes François , pourquoi prenez - vous parti contre moi pour mes Ennemis ? On ne me hait point en France. Non , Sire , lui repartis-je , on ne hait point votre Majesté en France ; & de tous les François , je suis un de ceux qui ont le plus de respect pour Elle : mais vous sçavez, Sire, qu'on n'est pas le maître de sa fortune , & que souvent , sans l'avoir prévu , on se trouve assujetti aux nécessités les plus fâcheuses. Les grands Rois ne sont pas les seuls , dont la fortune est exposée à de grands malheurs. Il voulut sçavoir par quel accident je me trouvois en Angleterre , & dans le poste que j'occupois. Je lui racontai toute mon histoire : il l'écouta attentivement , & m'en parut touché.

J'avoue qu'en faisant réflexion

sur l'infortune d'un si grand Roi, que je voiois non-seulement à la veille de perdre une Couronne qui lui appartenoit légitimement, mais dans l'appréhension même de se voir arracher la vie par ses propres Sujets, je commençai à trouver qu'il y avoit quelque chose de honteux & de barbare dans la commission dont je m'étois chargé. Cette pensée se fortifia tellement dans mon esprit, qu'elle m'occupoit sans cesse. Tuer un Roi ! me disois-je : faire le personnage d'un lâche assassin ! Non, je ne veux point me deshonorer par une action si infâme. Je puis bien être le plus malheureux de tous les hommes, mais je ne me rendrai point le plus détestable de tous les Scélérats. Mais d'un autre côté, trahirai-je la confiance d'un Prince qui m'honore

de son amitié , & qui se repose sur ma parole ? Puis - je même l'entreprendre avec sûreté ? Ce n'est pas ma fortune seulement qui en dépend , ma vie y est peut-être attachée : car où me retirer , si je manque à la promesse que j'ai faite à Milord. qui m'a parlé sans doute de la part du Prince d'Orange ? Tous les Ports d'Angleterre sont gardés. Si je demeure dans le Pays , éviterai-je le soupçon d'avoir révélé son secret ? La crainte que je ne le révèle suffira pour lui faire désirer ma mort , quand il aura lieu de croire que j'ai refusé d'exécuter son dessein.

Dans le tems même que je sentoie le plus vivement ces remords , mon associé , le Général Warnef , venoit quelquefois me donner diverses indices , que le

Roi songeoit à la fuite. Il me consultoit sur les mesures que nous avions à prendre , pour ne pas manquer notre coup. Je l'écou-
tois avec une peine extrême ; & je tâchois toujours de lui ôter cette pensée de l'esprit , en l'assurant que j'étois aussi attentif que lui , & que je n'avois pourtant rien découvert. Warnef étoit un bon Hollandois , zélé jusqu'à la fureur pour le Prince d'Orange : il étoit, d'ailleurs brave & entreprenant. Milord..... nous avoit jugés tous deux propres à l'exécution de son projet , parce qu'étant Etrangers , nous n'avions aucun lien qui nous attachât à la personne du Roi , ni aucune raison par conséquent de le ménager. Cependant je répondis mal à son espérance. Je résolus de risquer tout , & ma vie même , plutôt que de fouiller

mes mains par le meurtre d'un Roi innocent. Voici de quelle maniere je me tirai d'un si mauvais pas. J'écrivis ces mots sur un papier : » Fuyez , grand Roi , le » plus promptement que vous » pourrez. Vous êtes mal gardé , » vous pouvez fuir. S'il arrive » qu'en fuiant vous soiez pour- » suivi , ne songez pas à vous » défendre ; il y va de votre vie.

Je mis ce billet dans les Heures du Roi , sur son Oratoire , au moment qu'il y alloit faire sa priere ; & je me retirai , sans qu'il eût pu m'appercevoir. Je craignois qu'il ne fît paroître trop d'inquiétude , & que cela ne donnât sujet à Warnef de se défier de quelque chose ; mais il fut assez maître de son visage , quoique je m'appერçusse de son embarras. Le soir , je fis entendre à

Warnef, qu'un Courier de la part du Prince d'Orange m'avoit apporté ordre de me rendre à Londres, mais apparemment pour en revenir le même jour. Je pris la poste, le lendemain de grand matin. Je passai par Londres sans être reconnu : je m'étois précautionné contre ce péril, en préparant ce que j'avois à répondre au Prince, si j'eusse eu le malheur d'être arrêté. J'aurois pu éviter de passer par Londres, en suivant le dessein que j'avois de me rendre à Southampton, où je sçavois qu'une partie de la Flotte, qui avoit apporté le Prince, s'étoit retirée. Mais deux raisons m'obligèrent de prendre ce détour : la première étoit la crainte que Warnef ne se doutât de ma fuite, & qu'il n'en donnât avis au Prince, s'il eût appris du Cour-

rier que je n'eusse pas pris le chemin de la Capitale. L'autre raison , qui m'avoit paru encore plus nécessaire , étoit que les Officiers de la Flotte de Southampton auroient pu se défier de moi , dans un tems où tout étoit suspect , s'ils ne m'eussent pas vu arriver par la grande route de Londres. Je fis une diligence si extraordinaire , que j'entrai le soir du même jour à Southampton. Je dis aux Officiers que j'allois à la Haye par ordre du Prince , pour une dépêche de la dernière importance , & de laquelle dépendoit tout le succès de son entreprise ; qu'il falloit me mettre en mer sur le champ, avec le meilleur voilier qu'ils eussent dans la Flotte. Je leur recommandai de se hâter , en leur promettant de faire valoir auprès du

Prince le zele qu'ils auroient pour son service. J'étois connu de la plûpart , à cause de l'emploi que j'occupois. Ils étoient bien éloignés de croire que je pusse les tromper. Le Vaisseau se trouva prêt à minuit. Je partis sur le champ , & nous abordâmes heureusement à la Brille , après une navigation de dix - huit heures. J'oubliois de dire , que j'avois laissé Scoti à Rochester. Je m'y étois cru obligé , pour mieux tromper Warnef. J'avois donné ordre , à ce fidele Valet , de se rendre le plutôt qu'il lui seroit possible à Cologne , où il auroit de mes nouvelles à la Poste.

Ce fut en effet le chemin que je pris , en arrivant à la Brille. Je passai par Utrecht & par Nimegue , que je voulus voir avant que de quitter la Hollande. J'avois vu

Amsterdam , Leyden , Rotterdam , & plusieurs Villes charmantes de ce beau Pays , pendant le séjour que j'avois fait à la Haye.

J'arrivai à Cologne , le jour de Noël de l'année 1688. Cette Ville avoit un nouveau Maître , dans la personne du Prince Clement de Baviere ; les Habitans étoient encore dans la joie , que ces changemens inspirent. Je le reconnus, en entrant dans la Ville, par les tableaux & les autres ornemens que je vis sur les portes de la plûpart des maisons , & par diverses troupes de Masques que je rencontraï dans les rues. C'est ainsi que ces Peuples , bons & naturels , donnent des témoignages de leur zele & de leur attachement pour leurs Princes. Je pris mon logement à la Poste même ,

afin que Scoti eût moins de peine à me trouver. Je l'attendis trois semaines entieres ; & je commençois à m'impatienter de son retardement , lorsque je le vis entrer dans ma chambre. Ce pauvre Garçon qui avoit des sentimens plus relevés que le commun des gens de sa sorte , & qui m'aimoit tendrement , parce qu'il me regardoit en quelque façon comme son Eleve , ne pouvoit me marquer assez la joie qu'il avoit de me revoir. Il eut , pendant un quart d'heure , la bouche collée sur ma main. Enfin je lui demandai comment il s'y étoit pris , pour sortir d'Angleterre. Il me dit qu'on n'y avoit été assuré de mon évasion , que quatre jours après ; qu'aussi-tôt que Warnes l'eut apprise , il l'avoit fait mettre en prison , où il avoit demeu-

ré trois jours ; qu'on lui avoit fait, dans cet intervalle , mille questions sur les motifs de ma fuite , & sur le lieu de ma retraite ; mais qu'ayant toujours répondu qu'il l'ignoroit , & qu'il étoit celui qui en souffroit davantage , puisque je l'avois abandonné seul & sans secours dans un Pays étranger , on lui avoit rendu la liberté. Il me raconta que peu de jours après , le Roi Jacques s'étoit sauvé de Rochester pendant la nuit , accompagné de son fils le Duc de Berwick ; que le Général Warnef l'avoit poursuivi ; mais que ce Roi infortuné avoit été heureux dans sa fuite , & que grâce à ses guides il avoit gagné le bord de la mer , sans mauvaise rencontre ; que tous les Seigneurs d'Angleterre s'étoient accordés avec le Peuple , pour offrir la Couronne

au Prince d'Orange ; que la tranquillité paroïssoit entièrement rétablie dans ce Roiaume , & qu'il en étoit sorti sans peine , dans un Vaisseau qui l'avoit apporté jusqu'à Rotterdam , d'où il avoit pris aussitôt le chemin de Cologne.

Je demeurai encore quelques jours dans cette Ville , pour donner à Scoti le tems de se reposer. J'y appris de quelques Officiers Allemans , qui y étoient à faire des recrues , que la Diette de Ratisbonne avoit déclaré la France & le Cardinal de Furstemberg Ennemis de l'Empire ; que le Prince Herman de Bade avoit approuvé le résultat de la Diette au nom de l'Empereur ; & que selon les apparences , la guerre recommenceroit bientôt entre les deux Couronnes. Cette nouvelle me chagrina. Mon dessein , en

entrant en Allemagne , étoit d'aller servir dans l'armée Impériale , contre les Turcs. Je craignis que l'Empereur , dans la vûe de pousser plus vivement le Roi Très-Chrétien , ne prît des mesures pour conclurre la paix avec les Infideles ; ce qui auroit dérangé tous mes projets , car j'étois dans la résolution de ne porter jamais les armes contre la France. Cependant , quelques jours après , je lûs dans les nouvelles publiques , que le Prince Louis de Bade avoit été envoyé sur le Danube , pour faire tête aux Turcs. Je me hâtai de me rendre à Vienne avant l'ouverture de la Campagne , dans l'espérance d'y obtenir de l'emploi. Je trouvai cette Ville dans une agitation extrême , causée par les grands préparatifs qu'on faisoit pour la guerre.

L'Empereur Léopold , étant résolu de rompre avec la France , vouloit faire cette année un effort extraordinaire contre les Turcs , pour les contraindre à une paix qui lui fût avantageuse. On faisoit de toutes parts de nouvelles levées , & tout sentoît les approches d'une guerre sanglante. Je me logeai dans une Auberge Françoisë , à l'enseigne du Lyon d'or.

Mon premier embarras fut à trouver un Protecteur , ou du moins quelque Officier Général , qui voulût accepter mes services. Je cherchai d'abord l'occasion de faire quelque connoissance à la Cour. Je m'étois mis fort proprement. Ma taille étoit remarquable ; & de longs cheveux blonds , qui me descendoient jusqu'à la ceinture , m'at-

tirerent assez les regards. Mais dans un pays comme la Cour, on est négligé lorsqu'on a le malheur de n'être connu de personne. Je m'imaginai que le jeu pourroit servir à me faire des Amis. On jouoit chez plusieurs personnes de qualité ; mais aiant entendu dire que les plus grands Seigneurs alloient jouer chez le Comte de Caprara, je ne manquai pas de m'y trouver régulièrement. Je n'y fis pas de gain considérable, excepté celui de l'estime & de l'amitié du Comte de Vieneratz, Membre du Conseil Impérial, qui me donna bientôt des témoignages d'une bonté singulière. Je lui avois gagné mille écus argent comptant, & deux mille francs sur sa parole. Il me dit, en sortant, que si je voulois prendre la peine de venir à son Hôtel, &

monter avec lui dans son Carosse, il acheveroit de me satisfaire. Je lui répondis que les deux mille francs étoient une bagatelle, à laquelle je ne pensois plus depuis que nous avions quitté le jeu ; mais que je ne refusois pas l'honneur de l'accompagner jusques chez lui. Il ne crut pas cette réponse sérieuse. Nous montâmes en Carosse, & il fut fort surpris lorsqu'étant arrivés à la porte de son Hôtel, je le remerciai de l'honneur qu'il m'avoit fait, & je lui tirai ma révérence pour m'en retourner chez moi. Il me fit souvenir lui-même de mon argent : je persistai à lui dire que ce n'étoit pas la peine, & que j'oubliois les dettes du jeu, dès que j'avois cessé de jouer. Et moi, me dit-il, je n'oublie jamais de paier ; je veux non-seulement

que vous veniez prendre ce qui vous est dû , mais que vous me fassiez avec cela le plaisir de souper avec moi. Il y auroit eu de la grossièreté à refuser ; & d'ailleurs je ne desirois rien plus ardemment , parce que je prévoiois où cette liaison me pourroit conduire. J'entrai avec le Comte. Il commença par me compter les deux mille francs , qu'il me força d'accepter. Ensuite nous nous mîmes à table Il n'y avoit avec nous que ses deux fils , dont le plus jeune étoit Capitaine dans le Régiment du Baron de Rosech son Oncle , & frere du Comte. La conversation roula pendant quelque tems sur les agrémens de la France & de Paris. Les deux jeunes gens me firent surtout mille questions sur la Cour , & sur la personne du Roi Louis XIV ; sur le mérite

des Dames , & sur la réputation qu'elles ont d'être galantes. Comme je relevois tout cela par de grands éloges , ils me demandèrent comment j'avois pu m'éloigner d'un Pays pour lequel je marquois tant d'estime. Je leur appris le motif de mon voiage , c'est-à-dire , l'envie de servir l'Empereur contre les Infideles ; & je leur dis en même tems , que ne connoissant personne dans l'armée Impériale , j'avois quelque peine sur la manière de m'y présenter. Voilà mon fils , me dit le Comte , qui aura l'honneur de vous présenter au Baron de Rosch , qui est mon frere ; ou bien, si vous voulez être connu de Monsieur le Prince Louis de Bade , j'écirai moi-même au Baron , afin qu'il vous introduise chez ce Prince. Je leur répondis
que

que ces offres m'étoient trop honorables & trop avantageuses pour être refusées ; mais qu'il me suffiroit , pour la premiere Campagne , d'être présenté à Monsieur le Baron de Rosech ; que je ne voulois servir d'abord qu'en qualité de Volontaire , & que je tâcherois , à la suite , de mériter par mes actions quelque chose de plus.

J'eus, depuis ce tems-là, une entrée libre chez Monsieur le Comte de Vieneratz ; & je fis particulièrement connoissance avec Monsieur de Mariener , son second fils. Il étoit aimable , & il avoit l'esprit aisé & délicat. Il me fit connoître quantité de personnes de distinction , pendant quelques semaines que nous passâmes à Vienne. Je ne rapporterai qu'une aventure, de plusieurs qui m'ar-

riverent avec lui ; pour donner une idée des plaisirs Allemands , & de la Galanterie Germanique. Monsieur de Mariener aimoit une personne fort jolie , chez laquelle il me menoit fort souvent. Cette jolie personne avoit un autre Amant , qui étoit aussi homme d'épée , & les deux Rivaux se rencontroient tous les jours paisiblement & sans jalousie chez leur Maîtresse. Elle étoit si sûre de leurs inclinations pacifiques , qu'elle prenoit plaisir quelquefois à les agacer l'un contre l'autre , & à leur susciter quelque débat pour des bagatelles. Un jour que nous parlions de débauche de table , elle dit à mon ami Mariener , qu'elle ne le croioit pas si propre à la soutenir que Monsieur de Rollis ; c'étoit le nom du Rival. Il crut son honneur intéressé à

prouver sa bravoure dans ce genre d'escrime , & porta sur le champ le défi à Monsieur de Rollis. On convint des conditions. La Demoiselle fut établie pour Juge , du consentement des deux parties. Le champ de bataille fut marqué chez un Traiteur Allemand , nommé Vicklof. Le combat devoit durer huit heures , & les deux champions s'engagerent à se rendre ensuite chez la Demoiselle , afin qu'elle pût juger de quel côté feroit l'avantage ; ou s'il arrivoit que l'un des deux demeurât par terre , l'autre devoit se venir présenter seul , pour rendre témoignage de sa victoire. Je fus choisi pour être spectateur du combat.

Le lendemain , qui étoit le jour destiné , Monsieur de Mariener vint m'éveiller à six heures

du matin. Allons , mon Ami , me dit - il en tirant mes rideaux , il n'y a point de tems à perdre ; il me tarde d'en venir aux mains. Je me levai , & je le priai de modérer un peu cette ardeur pour la gloire. La journée , lui dis-je , est assez longue ; & de la vivacité dont je vous vois tous deux , je prévois qu'il vous faudra bien moins que huit heures , pour terminer la bataille. Un peu de patience , s'il vous plaît , & tenons conseil avant que d'aller à l'Ennemi. Votre entreprise est grande , continuai-je d'un ton grave , mais il faut qu'elle soit conduite avec prudence : qui sçait si votre Ennemi , à l'heure que nous parlons , ne médite pas quelque stratagème , pour triompher plus aisément de vous ?

Dolus , an virtus , quis in hoste requirat ?

M'en voulez-vous croire ? Prenons le devant , & mettons tout en œuvre pour prévenir ses coups & lui porter plus sûrement les nôtres. J'ai ouï dire à un Buveur des plus expérimentés de notre France , qu'une soupe aux choux prise le matin , & une cuillerée d'huile d'olive avalée par-dessus , rendoient une tête presque invulnérable aux fumées du vin. L'artifice est innocent. Me croiez-vous capable d'une pareille lâcheté ? reprit-il en m'interrompant. Vous voulez que je doive la victoire à quelqu'autre chose qu'à moi-même , & à ma propre force. Non , je suis franc jusqu'avec mes Ennemis. Je serois bien flatté d'un avantage , dont je ne serois redevable qu'à votre soupe aux choux & à votre cuillerée d'huile d'olive. Allez , ajouta-t-il , je

croiois les François plus braves.

Il me dit quantité d'autres belles choses de même nature , & j'eus toutes les peines du monde à lui faire goûter mon conseil. Cependant , après lui avoir prouvé par plus d'un passage des Anciens que les plus grands Capitaines ont quelquefois usé de supercherie dans l'occasion , & que la gloire dépend moins des moiens que du succès , je le déterminai à suivre mes avis. Je fis accommoder sur le champ une soupe aux choux , que nous mangeâmes ensemble , & je lui fis avaler en ma présence une grande cuillerée d'huile. Nous partîmes ainsi , armés jusqu'aux dents. Nous fîmes rencontre de l'Ennemi , qui se promenoit fierement sur une place , en nous attendant. Je vis la fierté & l'espérance de

vaincre , briller dans les yeux des deux Combattans. Nous entrâmes chez Vicklof. Ils vouloient d'abord en venir aux attaques. Doucement , leur dis-je ; je ferai s'il vous plaît du premier choc. Commençons par déjeûner tous trois , sans intérêt de parti , & puis je vous laisserai battre à votre aise. Le repas méritoit bien , en effet , que je ne demeurasse pas spectateur inutile. Lorsque nous eûmes fini , je me mis dans un fauteuil , à six pas de la table , qui fut en un instant chargée de bouteilles , aussi-bien que le Buffet. J'avois conseillé à Monsieur de Mariener d'en venir tout d'un coup aux rasades , sans s'amuser à escarmoucher avec de petits verres. Effectivement le poids du vin , se précipitant dans son corps graissé d'huile , passoit presque

aussi-tôt sans faire d'impression ; de sorte qu'il étoit obligé à tous momens d'aller au bassin , qui n'étoit pas éloigné d'eux. Ils burent d'abord la santé de l'Empereur & de toute la Maison Impériale ; celle du Prince Louis de Bade , celle de leur Maîtresse , & la mienne. Ensuite le combat commença sérieusement à s'échauffer. Leurs verres tenoient sans exagération plus d'une demi-bouteille de France. J'étois attentif à tous leurs mouvemens ; & je considérois , dans leurs yeux & dans leurs discours , le progrès des effets du vin. Quelles réflexions ne fis-je point alors sur l'extravagance des hommes , qui va jusqu'à leur faire trouver de la gloire à s'avilir par la perte volontaire de leur raison , & à se ravaller au-dessous des bêtes , par

des excès si indignes d'eux ! Je formai intérieurement la sincère résolution d'éviter toute ma vie ces honteuses débauches , & je dois à ce spectacle la sobriété avec laquelle j'ai toujours vécu depuis. Le combat finit , après avoir duré environ deux heures : la langue du pauvre Rollis s'épaissit , ses yeux s'obscurcirent , il chancela quelque tems sur sa chaise , & sa main tremblante ne conduisoit plus qu'à peine le verre jusqu'à sa bouche. Enfin , voulant se lever pour quelques besoins , il tomba sur le plancher , & ne put venir à bout de se remettre sur ses jambes. Je lui offris mon secours ; il ne me répondit qu'en bégaiant , par quelques mots entrecoupés. Je fis plusieurs efforts pour le relever ; mais les voyant inutiles , je le laissai étendu tout de son long ,

dans un profond assoupissement. Mariener, charmé de sa victoire, eut encore le courage de boire quelques rasades, assis sur le cadavre de son Ennemi, & de chanter ainsi le verre à la main. Il me fit promettre que j'attesterois ce dernier exploit à sa Maîtresse. Nous allâmes aussi-tôt chez elle : elle se divertit quelque tems aux dépens de Monsieur de Mariener, qui conservoit encore un reste de de raison, & assez de force pour retourner chez lui sans secours. Je le fis mettre au lit, & je lui fis prendre un remede rafraîchissant. Cinq ou six heures de sommeil le rétablirent tout-à-fait.

Nous partimes de Vienne, pour aller joindre le Régiment de Rosch, qui avoit passé l'hyver à Novibazar, petite ville de la Serbie. Cette Province étoit le théâ-

tre de la guerre. La Campagn
s'ouvrit de bonne heure. L'armée
ne fut pas plutôt assemblée, que
le Prince de Bade s'avança vers
les Infideles, en cherchant l'oc-
casion de les combattre. Il sça-
voit de quelle maniere il les fal-
loit attaquer, depuis qu'il les
avoit défaits l'année précédente
dans la Bosnie, & il se pressoit de
profiter de l'avantage, que cette
connoissance lui donnoit sur ces
Troupes mal disciplinées. D'ail-
leurs elles étoient abbatues des
pertes des dernieres Campagnes;
il ne falloit pas leur laisser le tems
de revenir de cette consternation.
Nous attaquâmes quelques peti-
tes Places, qui firent peu de ré-
sistance; mais comme ce n'étoit
que pour nous ouvrir le chemin,
nous approchâmes d'une riviere
qu'on appelle la Morave. Ce fut-

là que j'eus l'honneur de saluer , pour la premiere fois , Monsieur le Baron de Rosech , qui se rendit alors à son Régiment. Les Coureurs rapportèrent qu'il étoit arrivé , à Jagodin , un corps de dix mille Turcs. Comme nous n'en étions éloignés que d'une lieue , le Prince de Bade fit avancer l'Armée pour les charger. Nous le fîmes avec beaucoup de vigueur. Ils se battirent , d'abord , assez courageusement ; mais nous fûmes surpris de les voir tout d'un coup tourner le dos. Il y en eut un bon nombre de tués , dans la premiere attaque , & dans leur fuite. Nous demeurâmes maîtres de leur Camp , qu'ils avoient commencé à fortifier , & de soixante pieces de canon ; sans compter plusieurs milliers de poudre , & d'autres munitions.

Monsieur le Prince de Bade , aiant appris de quelques Prisonniers Turcs , que le gros de l'armée ennemie n'étoit pas éloigné , & qu'elle étoit beaucoup plus nombreuse que la nôtre , tint conseil sur la marche que nous devions faire. La plûpart panchoient à nous fortifier dans le Camp où nous étions , en attendant le secours qu'on devoit envoyer de la haute Hongrie. Mais le Prince , aiant tout considéré , jugea que quelque renfort qu'il pût recevoir , son armée n'égalerait jamais celle des Turcs , qui grossissoit tous les jours ; & qu'il valoit mieux en venir à une bataille , avant qu'ils eussent le tems de se fortifier davantage. Il fit revenir tout le conseil à son sentiment. Nous primes notre marche vers Nyssa , où les Infideles étoient

au nombre de quarante mille hommes. Nous n'étions tout au plus que dix-huit ou vingt mille. Cela ne nous empêcha point d'avancer avec beaucoup de résolution. Nous eûmes quelque peine à être informés exactement de la situation des Turcs ; ce qui nous obligea de demeurer sous les armes pendant un jour entier , en arrivant sur la Nyssave. C'est une petite riviere , que nous passâmes le soir ; & le lendemain , sur les sept heures du matin , nous nous préparâmes à la charge. Elle commença par l'aîle droite de notre petite Armée, que le Prince de Bade commandoit lui-même. J'étois derriere lui , au premier rang des Volontaires. Le Régiment de Rosech étant sur la premiere ligne , je n'étois pas loin de Monsieur de Mariener. L'Armée

Turque me parut mal disposée ; soit par la faute du Seraskier qui ne passoit pas pour un grand homme de guerre ; soit par la situation du lieu , qui n'étoit pas avantageuse au grand nombre , parce que nous étions resserrés entre la Nyssave , & un grand fossé , qui s'étendoit assez loin de l'autre côté. Enfin l'affaire s'engagea. Les Spahis , qui faisoient le front de l'armée ennemie , plierent , & furent rompus à la premiere attaque. Les Janissaires , qui sont les plus orgueilleux de tous les hommes , voiant ce désordre , & que les Spahis se renversoient sur eux , firent de désespoir une décharge sur les Spahis mêmes , pour les animer ou pour les punir. Monsieur le Prince de Bade nous fit appercevoir cet avantage ; & nous en profitâmes si bien , que nous les

définies entièrement. Le Seraskier fut un des premiers à fuir. Il se retira , avec le débris de son armée , du côté de Sophie , Capitale de la Bulgarie. Nous les poursuivîmes l'espace d'une lieue ; mais le Prince fit donner des ordres d'arrêter , parce que nos Troupes étoient fatiguées de la marche des jours précédens. Après être sortis heureusement du combat , & avoir fait quelques actions , qui m'avoient attiré les regards du Général , j'eus le malheur d'être blessé , lorsque je m'y attendois le moins. Je revenois de la poursuite des Fuiards ; & comme nous pensions n'avoir rien à craindre , parce que nous étions les maîtres du terrain , nous marchions séparés & sans ordre. J'aperçus , moi sixieme , dix Janissaires qui sortoient d'une basse

cour, où ils s'étoient cachés. Nous piquâmes droit à eux, en criant : Arrête, arrête. Ils n'entendirent pas sans doute notre langage ; mais jugeant bien qu'ils alloient être attaqués, ils se réunirent, le sabre au poing, & nous attendirent de pied ferme. Nous avions, par bonheur, rechargé nos pistolets ; nous les tirâmes à bout pourtant, voyant qu'ils ne faisoient pas mine de se rendre, & nos six coups en mirent cinq par terre. Les cinq autres ne laissèrent pas de nous allonger quelques coups de sabre, dont un de mes Compagnons eut la tête fendue, & moi une large blessure à l'épaule, qui me découvroit jusqu'à l'os. Tout cela se fit en un instant. Nos six derniers coups eurent moins d'effet ; ils n'abbatirent qu'un Janissaire : mais une vin-

taine de nos gens , qui venoient par derriere , accoururent au bruit ; & nous voiant blessés , ils mirent en pieces les quatre autres.

En retournant vers le champ de bataille , nous rencontrâmes Monsieur le Prince Louis de Bade , qui envoioit des ordres de tous côtés pour rassembler ses troupes. Il me fit un compliment fort honnête sur ma blessure , & me conseilla de ne pas différer à me faire panser. Il ajouta qu'il me reconnoissoit bien , & qu'il n'oublieroit pas ce qu'il m'avoit vû faire dans l'action. Je le remerciai de sa bonté , & je lui dis que je souhaitois d'être guéri promptement , pour aller lui marquer mieux ma reconnoissance.

Nissa ouvrit ses portes au Vain-

queur , après quelques momens d'une vaine résistance. Le Prince ne se contenta pas de ces divers avantages ; il résolut , avant que de finir la Campagne , de s'emparer de Vidin , dernière Place de la Servie , aux frontières de la Bulgarie , pour la faire servir de barrière aux Turcs , & pour assurer ses conquêtes pendant l'hyver. Il fit venir les munitions nécessaires de Belgrade & de Jagodin ; & après avoir laissé prendre quelques jours de repos à son armée , il s'achemina vers le Danube , aux bords duquel est situé Vidin. Je balançai si je devois être de cette expédition. Le Baron de Rosech , Mariener , & tous mes Amis tâchoient de m'en dissuader. Ma blessure demandoit encore quelque tems pour être refermée , & mon Chirurgien me faisoit garder un régi-

me qui m'avoit affoibli. L'amour de la gloire fut néanmoins le plus fort. Je suivis l'armée , dans l'état où j'étois. Vidin ne tint que quatre jours. Cette malheureuse Ville fut prise d'affaut , & la licence des soldats Allemands peut mieux s'imaginer que se décrire. J'entrai dedans , pendant qu'on la pilloit. J'y sauvai la vie à l'Archevêque Grec , qui vint se jeter à mes genoux avec deux de ses Neveux , & sa Nièce , qui avoit à peine onze ou douze ans. Je les conduisis hors de la Ville , dans un lieu de sûreté. L'Archevêque avoit sous son manteau un sac plein de pièces d'or , dont il me pria d'accepter la moitié. Je la refusai , en lui faisant entendre par mes gestes , que j'étois très-satisfait de lui avoir rendu ce petit service. Le Prince mit ensuite ses

troupes en quartier d'hiver, dans la Valachie & la Transylvanie, à la réserve du corps d'armée qu'il laissa en Servie. Je résolus de le saluer, avant son départ pour Vienne, où il devoit aller rendre compte à sa Majesté Impériale, des opérations de cette glorieuse Campagne. Je priai le Baron de Rosech de m'introduire : j'avois encore le bras en écharpe. Cet illustre Prince me reçut le plus gracieusement du monde ; il me donna des marques d'estime, qui alloient bien au-delà de mon mérite, & me fit présent d'une Compagnie de Dragons dans le Régiment de Bosendam. Je lui répondis que l'honneur qu'il me faisoit me coûteroit peut-être bien cher, parce qu'il m'alloit faire prodiguer ma vie pour m'en rendre digne. Il partit peu après

pour Vienne , accompagné du Baron de Rosech & de quantité d'autres Seigneurs. Monsieur de Mariener devoit aussi retourner à la Cour , & m'avoit déterminé à y aller passer l'hiver avec lui ; mais il voulut absolument que nous demeurassions encore quelques semaines à Vidin , pour attendre que ma blessure fût entièrement guérie. Son amitié lui coûta la vie , & à moi la liberté.

Les Turcs , qui étoient répandus dans divers quartiers de la Bulgarie , voyant l'armée Impériale séparée , crurent pouvoir impunément faire leurs excursions ordinaires dans la Servie , où ils enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver de Chrétiens , hommes & femmes , & les emmenoient dans une dure captivité. Lorsqu'on apprenoit qu'ils

avoient paru de quelque côté , on faisoit des détachemens des garnisons de Vidin ; de Nisse , de Semendrie , & des autres Places voisines , pour leur donner la chasse. Cela réussit plusieurs fois fort heureusement. Monsieur de Mariener ne manquoit jamais de se trouver à ces petites attaques , & n'en revenoit pas sans s'y être acquis quelque honneur. Je me rétablissois pendant ce tems-là. Enfin je me crus en état d'entreprendre le voiage de Vienne. Nous primes jour pour le départ ; tout étoit prêt , & nous avions fait nos adieux aux Officiers de la Garnison , lorsqu'on apprit qu'un parti de cinquante Turcs s'étoit avancé jusqu'à un petit Village appelé Crasted , qui n'étoit qu'à deux lieues de la Ville. Allons , mon Ami , me dit Ma-

riener ; il faut couper la tête à quelques-uns de ces coquins-là , quand notre départ devoit être reculé d'un jour. Je donnai les mains à tout ce qu'il voulut. Nous nous mîmes , avec quelques autres Officiers , à la tête de cent hommes du Régiment de Selkirk ; & fans autre précaution nous fondîmes sur les Infideles , comme sur une conquête aisée. On nous avoit trompés. Les Turcs , pour nous surprendre , avoient fait courir le bruit qu'ils étoient en petit nombre ; mais outre les cinquante , ils étoient plus de cinq cens derriere le Village , qui vinrent tomber sur nous avec une horrible furie. Nous nous crûmes tous perdus , & nous vîmes bien qu'il n'étoit plus question que de vendre chèrement nos vies. Notre petite troupe

troupe fit des prodiges de valeur ; mais il fallut succomber au nombre. Je vis tomber , à mon côté , le malheureux Mariener. Sa mort me rendit furieux. Je me jettai , le sabre à la main , dans la plus épaisse mêlée. Le Ciel , qui vouloit me conserver la vie malgré moi , permit que ce qui devoit me la faire perdre mille fois , fut cause de mon salut. Je me trouvai tellement pressé par les Turcs , qui m'environnoient , que ne pouvant pas même lever le bras pour décharger mon sabre , ils me l'arrachèrent facilement. J'avois tué quatre de ces Infideles de ma main , sans compter ceux que j'avois blessés. Ils perdirent plus de deux cents hommes dans ce combat ; mais presque tous mes compa-

gnons périrent. Il n'y en eut que sept , qui furent faits prisonniers avec moi , deux desquels étoient si blessés , que les Turcs , désespérant de les sauver , les massacrerent à mes yeux.

Je fus présenté au Chef de cette Troupe. Mon air & mes habits lui firent juger que j'étois homme de qualité. Il me retint pour sa proie ; & il permit seulement à ceux , qui m'avoient amené , de prendre tout l'argent qu'ils trouverent dans ma poche. Ils ne me laisserent que mon mouchoir , & quelques livres que je portois ordinairement sur moi. On me lia les mains , & l'on me mit sur un cheval , qu'un Turc conduisit par la Bride. Je fus mené dans cet équipage , à Sophie , dans la maison d'Elid

Ibezu , à qui j'appartenois ; & je fus enfermé seul dans une chambre fort obscure.

Fin du Tome I.

10
10



PQ
2021
M5
1756
t.1

Prévost, Antoine
François
Mémoires et aventures
d'un homme de qualité

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

